Les mobiles du Cantal et récits de campagne (1870-1871) – Auteur : Sautet Raymond, ex-capitaine du 1er bataillon de la Garde Mobile du Cantal – 1871 - Bibliothèque municipale de Lyon | Numelyo cote SJ IF 480/504 2 –
Droits : licence ouverte – saisie 2024

LES MOBILES

DU CANTAL

_____

RECITS DE CAMPAGNE

(1870-1871)

Lorsque me vint la pensée de faire sommairement téméraire de faire sommairement l'historique des bataillons du Cantal, j'étais prisonnier. Je puisai dans les mille souvenirs qui envahissaient mon esprit, et que ma plume développait, un élément de distraction contre l'ennui de la captivité et la souffrance de la maladie, il fallait penser à l'ennui des lecteurs.

Je ne songeais aucunement à communiquer le fruit de mes impressions, car écrire est chose nouvelle pour moi, qui ne suis pas écrivain et ne saurai jamais l'être.

En livrant à la publicité ce petit ouvrage que je ne qualifierai point d'opuscule, attendu que sa trop grande imperfection lui ôte tout mérite littéraire, j'ai cédé aux instances de quelques personnes animées du désir de donner aux jeunes gens qui ont eu l'honneur de combattre l'invasion dans les rangs de la deuxième armée, la satisfaction de voir perpétuer, dans le cœur de ceux qui les ont admirés, le souvenir de leur conduite, qui a été celle que l'on devait attendre des enfants de la pieuse Auvergne.

Toutes les familles sont certainement pénétrées des souffrances de leurs enfants dans cette campagne ; mais, que n'ignorent-elles pas encore de ces souffrances supportées au milieu d'un péril incessant !

Aussi cette histoire a-t-elle paru devoir offrir l'intérêt qu'offre généralement un récit touchant à une actualité, et fait par un témoin oculaire qui ne s'inspire que de la vérité.

Tout en voulant circonscrire ma pensée dans la limite des faits auxquels ont assisté les bataillons du Cantal, si j'ai formulé une appréciation sur les fatales conséquences de la direction générale de l'armée de la Loire, je n'ai cédé qu'au besoin de traduire les sentiments qui me pénètrent et m'animaient sur le théâtre même des opérations.

J'ai cru ne devoir retrancher aucune des impressions ni appréciations mêlées à ce récit, car l'histoire de nos bataillons appartient à celle de l'armée de la Loire, à celle de la France.

Ces bataillons, comme l'armée, ont été victimes d'une direction qui leur a enlevé la possibilité de vaincre ; et, à la France, celle de ne pas celle de ne pas subir la défaite.

L'avenir demande réparation, la France, la vérité. La vérité est donc sacrée, et la faire connaître me parait aujourd'hui un devoir pour tout homme qui a vu ou qui sait.

RAYMOND SAUTET.

_____

Les mobiles du Cantal et récits de campagne (1870-1871) – Auteur : Sautet Raymond, ex-capitaine du 1er bataillon de la Garde Mobile du Cantal – 1871 - Bibliothèque municipale de Lyon | Numelyo cote SJ IF 480/504 2 –
Droits : licence ouverte – saisie 2024

LES

MOBILES DU CANTAL

———

RECITS DE CAMPAGNE

1870-1871

———

Un mois après sa convocation au chef-lieu du département, le premier bataillon du Cantal, déjà familiarisé avec le maniement de l'arme, sous l'impulsion vigoureuse que lui avait imprimée son commandant, M. **de CAMBEFORT**, quittait Aurillac le 23 septembre. Le lendemain, le journal le *Moniteur du Cantal* s'exprimait en ces termes :

DÉPART
du 1er Bataillon de la Garde Mobile du Cantal.

Une solennité populaire et éminemment patriotique a marqué la journée du 22 septembre.
On apprenait le matin que la garde mobile du Cantal allait nous quitter pour se diriger sur Auxerre. Toute la cité est aussitôt en mouvement, c'est à qui donnera à nos jeunes gens des marques de sympathie. D'honorables membres du Conseil municipal, avec le concours d'autres citoyens, recherchent ce qui peut leur manquer, ce que surtout la précipitation du départ ne leur permet pas de se procurer. Des vêtements de laine, des chaussures sont trouvés ; des distributions de vivres se préparent.
En même temps, bien que n'ayant plus qu'une existence de commission municipale, les membres du Conseil se réunissent et décident qu'un drapeau sera offert par la ville à nos gardes mobiles.
Le temps est court : des mains agiles ont bientôt préparé le drapeau, et à six heures, le Préfet, les membres du Conseil municipal, les membres du Comité de défense, la population tout entière, trouvent nos mobiles, de vrais soldats, rangés en ligne, sur la promenade du Gravier.
La compagnie des pompiers en grande tenue, avec la fanfare, était accourue à la solennité.
La vue du drapeau a excité des acclamations enthousiastes.
Dès que ces acclamations l'ont permis, M. **Raymond BASTID,** invité par ses collègues à prendre la parole, a prononcé, d'une voix émue, l'allocution suivante :

« GARDES MOBILES DU CANTAL,

« Au nom de la cité, au nom de la municipalité d'Aurillac qui emprunte aux circonstances du moment le bien doux privilège de résumer en elle l'âme du pays, de remplacer auprès de vous tous ceux qui vous sont chers, ceux dont le cœur et le courage sont votre propre cœur, votre propre courage, je viens remettre en vos mains ce drapeau, ce symbole sacré du patriotisme et de l'honneur.
« Ce sera le drapeau de la vaillante Auvergne ; c'est avant tout le drapeau de la France. *A moi, Auvergne* ! disaient nos ancêtres. C'est notre cri légendaire, notre cri national, celui qui se répétait en 92 sur le champ de bataille de Valmy. Que ce soit encore votre cri de ralliement : France et patrie, direz-vous aussi d'un seul cœur et d'une seule âme. Et avec la conscience du devoir, avec l'élan irrésistible du patriotisme, vous marcherez comme vous sentez. Les privations, les souffrances

passagères, vous n'y penserez même pas. *Chasser l'étranger* ! Avec cette pensée qui vous obsède et qui ne vous quittera pas, tout vous est possible, nos chers et bientôt nos glorieux enfants.
« Dans tous les temps, la France s'est levée au nom de l'honneur. Ce drapeau à la main, chefs et soldats marchaient à l'envi pour se battre et mourir. Il n'était pas Français, celui que ma bouche se refuse à nommer, celui qui a voulu imposer à notre héroïque armée une humiliation qu'elle n'accepte pas, qu'elle ne subira jamais.
« Fidèles à ce sentiment de l'honneur, source de tant de grandes actions, dégagés en même temps de l'étreinte sous laquelle un régime de corruption, condamné pour toujours, a tenté d'étouffer notre noble nation, vous obéirez encore à cet autre mobile, attribut de la véritable démocratie, et comme on l'a dit, ressort des Républiques, la vertu résumant en elle le courage, le patriotisme, le devoir.
« Honneur et patriotisme, c'est au nom de ce double symbole que vous répondez à l'appel des hommes courageux qui ont pris en main le salut du pays. Vous saurez, portant votre drapeau, vous élancer et pour combattre et mourir, s'il le faut, ou plutôt pour ramener la victoire que méritait si bien notre brave armée, mais que, plus heureux que vos devanciers, vous trouverez à la voix de chefs dignes de nos soldats, à l'exemple de cœurs à la hauteur de tous les sacrifices, de tous les héroïsmes.
« Chacun de nous, simples citoyens ou frères d'armes de la compagnie des pompiers, accourus pour vous rendre le salut militaire, suivra vos pas dans cette glorieuse voie avec orgueil, avec émotion, avec une ferme confiance, et pourquoi ne le dirais-je pas ? avec envie oui, avec envie, car parmi ceux que vous laissez, et cette patriotique population qui vous entoure ne me démentira pas, il n'en est pas un qui, suivant l'âge, suivant le péril de la Patrie, ne sût répondre à votre élan et se montrer digne de ceux qu'il sera fier d'appeler ses frères et ses fils.
« Confiance, donc. Déjà si la fascination des espérances ne m'aveugle pas, le télégraphe nous apporte des pressentiments, je n'ose dire encore, des échos de victoire ; il présente de nouveau à nos cœurs émus et pénétrés d'admiration, l'héroïque courage, l'indomptable énergie de nos frères de Strasbourg et de Toul, qui sont et demeureront éternellement Français.
« En nous quittant, il est impossible, je le comprends et je le sens, de ne pas laisser au foyer une partie de vous-mêmes ; mais là, la patrie veillera, attentive à tous les besoins, à toutes les souffrances ; là aussi chacun priera et vous bénira. Les larmes d'une mère, les déchirements de la séparation, les anxiétés de l'absence laisseront place aux mâles encouragements, aux courageuses résignations ; ce souvenir des vôtres vous rendra plus forts, enflammera vos courages.
« Vous nous rapporterez ce drapeau honoré, glorieux, consacré par vos dévouements, honneur du présent, exemple de l'avenir.
« Nous en avons pour garants ces nobles enfants du Cantal qui ont déjà donné leur sang à la patrie ; je ne les nomme pas ; leurs noms sont écrits dans vos cœurs.
« Les uns ont succombé ; nous en portons pieusement le deuil. Les autres ont échappé à la mort après l'avoir glorieusement bravée.
« L'héroïsme de tous fait notre admiration ; leur souvenir doit être une religion pour vous.
« Vous vengerez les uns ; les autres vous crient : *A moi, Auvergne !* — A vous, nos aînés et nos guides, leur répondrez-vous, à vous nos viriles ardeurs, à vous nos cœurs et nos robustes bras.
« Marchez donc, nos chers enfants, confiants, ardents et disciplinés. Le cœur de la France est avec vous : nul courage, nulle abnégation, nul sacrifice n'est au-dessus de lui, et quand un pays a un tel cœur, il a Dieu pour lui et la victoire est au bout.
« Hier c'était le règne des prétendus dieux de la terre : le malheur inaugure le règne des hommes croyant à Dieu, au courage, au désintéressement, à la patrie, et prêts à sceller de leur sang ces nobles et grandes croyances. Vous saurez être des hommes, des Français ; c'est tout dire.

« Officiers, sous-officiers et soldats, tous enfants d'une même famille, tous égaux par le patriotisme, vous comptez parmi vos chefs de nobles vétérans de notre armée. Vous êtes les pupilles, les enfants du brave commandant qui vous fait siens et vous offre sa vie comme exemple. Il nous semble déjà vous voir, dès que seront mises en vos mains, ce qui ne peut tarder, ces armes de précision, terribles par elles-mêmes, terribles surtout en de loyales et vaillantes mains qu'anime le souffle du patriotisme et de la liberté.
« Encore une fois, Gardes mobiles du Cantal, salut à ce drapeau qui vous est confié et dont vous saurez vous montrer dignes. Il vous est offert par la cité tout entière ; celui qui va vous le remettre pour elle, ce patriote et loyal enfant de la ville, M. **GENESTE**, a parmi les siens des hommes dont l'ennemi connaît déjà les coups. Ses mains, le portant, ressentent comme la commotion des ardeurs patriotiques qui les animent.
« Vous éprouverez cette mystérieuse et communicative influence ; un courant électrique, un souffle venu des camps scellera dans vos mains unies le pacte de l'héroïsme entre nos braves soldats et ceux qui seront bientôt leurs émules.
« A vous donc, nos chers amis, à vous de tout cœur. Honneur et Patrie : telle est votre devise, et sous cette double invocation, permettez-moi de dire avec vous : *Vive la France ! Vive l'Armée !* et de dire à l'une et à l'autre : A l'œuvre, et bientôt nos braves enfants auront bien mérité de vous. »

Les cris patriotiques de : *Vive la France ! Vive la République ! Vive la Mobile !* ont accueilli les paroles chaleureuses de M. **BASTID**. L'animation a redoublé lorsque M. **GENESTE** a placé le drapeau dans les mains du brave commandant **CAMBEFORT**. « Mes amis, a-t-il dit en même temps, un mot, un seul pour vous dire ce que j'éprouve : J'ai atteint un âge où le sacrifice de la vie peut être facile ; mais soyez sûrs que ma vie, que mon sang sont à la Patrie. Nous savons que vous conserverez ce drapeau avec honneur ; car il est un nom que vous n'oublierez jamais : SEDAN, et vous ne capitulerez jamais. »
Le commandant **de CAMBEFORT** a prononcé la formule du serment de fidélité au drapeau. Il a été répondu par une immense acclamation. Rien ne peut rendre la mâle énergie du sentiment qui débordait de toutes les âmes, la puissance du cri de fidélité sorti de toutes les poitrines.
Le commandant s'est jeté dans les bras des représentants de la cité, voulant, disait-il, donner ainsi à la ville entière un suprême et patriotique embrassement.
Un immense cri de : *Vive le Commandant !* a salué cette expansion de cœurs unis dans une même pensée, un même sentiment, le salut de notre chère patrie.
M. le Préfet a passé ensuite nos mobiles en revue et remercié la ville de l'avoir associé à cette belle et grande manifestation qu'il a heureusement appelée une fête de famille. Qu'est-ce que la patrie, a-t-il ajouté, si ce n'est la famille agrandie ?
Le départ s'est effectué vendredi matin ; au milieu d'une foule immense les mêmes élans se sont produits, mêlés d'attendrissements, d'adieux touchants mais tous empreints d'un véritable caractère de virilité.

A. R. B.

A Murat, le deuxième bataillon se joignit au premier. D'immenses acclamations sympathiques accueillirent nos mobiles dans les différentes localités qu'ils traversèrent.
Toutes les populations, électrisées à la vue du drapeau animées d'un même sentiment de chaleureux patriotisme, exhortaient ces jeunes soldats à défendre avec amour ce symbole traditionnel et sacré de puissance, de gloire et d'honneur ; puis, le cœur étroitement uni dans une même pensée de sollicitude et de bienveillance, dans l'élan d'une sainte générosité, les comblaient de provisions de toute nature.

Partout, les adieux furent saisissants d'émotion. Ils se traduisaient éloquemment par les larmes qui perlaient au bord des paupières, dans cette foule enthousiaste agitant des mouchoirs, ce qu'elle trouvait sous la main, lorsque le train nous entraînait loin d'elle.
Le lendemain, nous débarquions à Auxerre. Le premier bataillon, laissant le deuxième dans cette localité, se rendit le 5 octobre à Sens, où il compléta son instruction militaire. Plusieurs compagnies, tour à tour, furent envoyées en détachement sur les confins de l'Yonne dont l'ennemi ne franchit jamais les limites, tant que l'occupèrent les bataillons du Cantal.
Le 18 octobre, une violente manifestation des mobiles composant les quatre compagnies restées à Sens, produisit une vive et douloureuse impression dans tout le Cantal, dès que la nouvelle lui en parvint.
Jusqu'à ce jour, une certaine obscurité a voilé les seules et véritables causes qui ont déterminé un fait de pareille gravité. Pour que la lumière puisse projeter sa clarté sur des circonstances restées encore inconnues, il est nécessaire de remonter à la source d'événements qui auraient eu lieu avant notre arrivée à Sens, et dont le caractère séditieux, dans la situation où se trouvait alors la France, a exercé une influence décisive sur l'esprit de troupes auxquelles, jusqu'alors, l'indiscipline était restée étrangère.
Depuis la formation du premier bataillon du Cantal, pas un seul acte d'insubordination n'avait été signalé. Nous étions heureux et fiers de commander à des hommes dont l'esprit militaire parfaitement caractérisé, le patriotisme poussé jusqu'au fanatisme, faisaient de ce bataillon une grande famille mue par l'unique pensée d'accomplir héroïquement la mission qui lui était donnée de vaincre ou de mourir pour le salut de la France.
Au départ du chef-lieu de son département pour franchir la distance qu'il croyait le séparer de l'ennemi, ce bataillon, admirable d'enthousiasme, éprouva, dès son arrivée à Auxerre, une déception manifeste, devant l'accueil peu chaleureux de la population, qui saisit l'occasion de sa présence inattendue pour l'exploiter à un tel degré, que les autorités civiles durent prendre des mesures immédiates pour la diminution des denrées.
Dans cette ville, il fut témoin d'une manifestation des plus graves de la garde nationale sédentaire, laquelle, fondant ses droits sur des griefs dont la légitimité serait difficile à trouver, demandait le renvoi immédiat du général qui commandait la subdivision.
Dans une localité d'un département qui se trouvait alors en état de siège, où l'autorité militaire devait avoir la prépondérance, le froid anti-patriotique d'une partie de la population, le prix exagéré des denrées, et l'exemple d'une protestation énergique non réprimée de la garde sédentaire contre un chef militaire, durent certainement laisser dans tous les cœurs un sentiment de méfiance dont tout à l'heure nous trouverons la traduction, tout en propageant dans nos rangs un souffle d'insoumission alimenté à Sens par de puissantes insinuations calomnieuses qui caractérisaient à cette époque l'entraînement des passions subversives des habitants de cette localité.
A Sens, la garde nationale sédentaire suivit l'impulsion du mouvement insurrectionnel de celle d'Auxerre, pour renverser l'autorité militaire qui ne voulait pas s'astreindre à sa dépendance absolue et désirait, au contraire, conserver en main l'initiative du commandement suprême.
Pour atteindre son but, tous les moyens réprouvés par les lois militaires lui paraissant légitimes, voulant au besoin user de la force, la garde nationale conçut un jour la ferme résolution de violer la demeure du commandant de place **BESSON**, et de l'enlever à la faveur de l'obscurité.
Mais, devant l'attitude froidement énergique de cet officier supérieur, ennemi du désordre, résolu à user de toutes mesures répressives pour le détruire, la garde nationale abandonna son projet d'inqualifiable violence ; mais elle députa à Tours des agents pour protester calomnieusement contre le commandant **BESSON**, dont quarante années d'un service bien rempli, le haut et ferme caractère le mettaient heureusement à l'abri de tout soupçon injurieux.

Telle était la situation d'esprit de la force vive du pays, lorsque le premier bataillon du Cantal arriva à Sens.
L'arrivée d'une troupe nombreuse, encore sous l'impression d'événements regrettables dont elle avait été le témoin à Auxerre, devenait une occasion précieuse de poursuivre l'œuvre de démoralisation qu'avait si infructueusement entreprise la garde sédentaire.
Dès le premier jour, nos hommes furent soudoyés par les masses. Une grande partie d'entre eux furent sollicités, accompagnés, hébergés.
L'insinuation calomnieuse raviva dans leur cœur cette défiance dont le germe, né à Auxerre, se développa bientôt rapidement et avec force, en y laissant des traces profondes.
Le mal avait puissamment grandi au jour où le commandant **BESSON** fut promu au grade de lieutenant-colonel du 72e régiment de la garde nationale mobile, dans lequel notre bataillon se trouvait incorporé.
La calomnie avait produit les effets désastreux qui lui sont ordinaires, lorsqu'elle est propagée par une population au milieu de laquelle vit un chef militaire qui en est l'objet.
La nouvelle de cette promotion fut très-froidement accueillie. Peut-être, il faut l'avouer, désillusionnait-elle nos hommes, qui avaient toujours aspiré à avoir pour colonel M. **de CAMBEFORT**, qu'ils affectionnaient beaucoup.
J'entendis des mobiles dire ce jour-là : « Comment peut-on nous donner ce lieutenant-colonel, cousin du général de K***, qui a été renvoyé d'Auxerre pour avoir trahi ? Dont la femme a conservé aujourd'hui encore des intelligences avec Mme **de BISMARK**, qu'elle avait connue au couvent étant jeune fille.
« Nous n'avons aucune confiance en ce chef. »
Qui donc aurait insinué de telles accusations, si ce n'est la population au milieu de laquelle vivaient nos hommes ?
Arriva enfin le 18. Les esprits étaient calmes. Les exercices du matin se firent avec la bonne volonté et la discipline ordinaires. Au moment de rompre les rangs, nous communiquâmes à nos hommes l'ordre du rapport, annonçant exécutoire une nouvelle décision ministérielle prescrivant d'opérer une retenue de 0,10 centimes sur le montant de la solde journalière.
Depuis Aurillac, la cherté des vivres avait toujours suivi une marche progressive. A Auxerre, les hommes s'alimentaient difficilement à raison du franc qui leur était alloué ; à Sens, cette somme insuffisante soumettait beaucoup d'entre eux à de réelles privations.
Or, cette décision ministérielle, qui arrivait dans un moment où ils devaient désirer la conservation intégrale de leur solde, sinon son augmentation, provoqua une telle surexcitation que des hommes, pleurant, s'écrièrent : Veut-on nous laisser mourir de faim ?
L'impression fut généralement malheureuse. La spontanéité et l'ensemble du soulèvement n'ont pas permis à la voix de la raison de dominer les masses.
Tous nos efforts sont restés infructueux ; car bon nombre d'habitants de Sens se mêlèrent aux groupes des mobiles et les excitèrent violemment contre le lieutenant-colonel qui, ignorant le motif de l'agitation, arrivait sur le terrain pour recueillir des informations.
La surexcitation du moment, la vue d'un homme qu'on leur désignait et qu'on leur avait dépeint agissant contre les intérêts généraux, comme l'auteur de la retenue de 0,10 centimes à son profit, les entraîna à l'exaspération.
Nous ne nous sommes jamais illusionnés sur la gravité de l'action dont nos mobiles s'étaient rendus coupables ; mais, abandonnant un moment l'esprit inviolable de discipline devant régir toute troupe constituée, nous nous demandions si l'on pouvait impitoyablement condamner des hommes que l'on avait trompés en les aveuglant, et qui, protestant contre un chef qu'ils ne connaissaient que par les

noirceurs dont on l'avait couvert, ne semblaient demander que la réparation d'une erreur qui avait été faite.
Assurément non. Ces hommes, agissant spontanément, sans préméditation, mais sur le moment encore l'objet de l'excitation, ne devenaient que les instruments d'une odieuse machination que la circonstance favorisait, et dont les auteurs devaient être recherchés ailleurs que dans les rangs du premier bataillon du Cantal.
Les vrais, les seuls coupables étaient dans la population.
L'autorité militaire le comprit. Elle arrêta les poursuites qui eussent traîné en cour martiale des jeunes gens condamnés d'avance par les articles prévoyant le cas d'insubordination et de révolte ouverte de toutes troupes en armes.
Nous aurions été privés de soldats qui, plus tard, donnèrent en présence de l'ennemi des preuves de leur valeur, et leurs familles auraient été à jamais plongées dans la consternation et le deuil.
Le 3 novembre, à midi, la nouvelle de l'arrivée des Prussiens, venant de Montereau, se répandit dans la ville.
La garde nationale sédentaire, en émoi, courait dans tout Sens, propageait la terreur dans la population, affirmait énergiquement sa résolution de marcher fièrement à l'ennemi. Mais, lorsque les bataillons du Cantal, qui avaient été réunis, se rassemblèrent sur la place et furent prêts à se diriger sur Montereau, elle ne trouvait plus ses armes. Une vingtaine de gardes nationaux à peine se réunirent avec la ferme intention de faire leur devoir.
Heureusement, il n'y avait rien de fondé dans cette nouvelle, qu'une panique inexplicable avait propagée.
Pendant la nuit, le conseil municipal de Sens se réunit et délibéra sur l'opportunité qu'il y avait ou non de défendre la ville au cas où l'ennemi se dirigerait vers elle.
Les conseillers municipaux, animés du même élan anti-patriotique, votèrent à la presque unanimité que la ville ne se défendrait pas.
Dès lors, les Prussiens étaient maîtres de Sens, du département, et pouvaient s'en emparer à leur gré.
Cette résolution nous inspira le désir de quitter le plus promptement possible une population qui se livrait si facilement à l'ennemi, et de laquelle nos hommes n'avaient certainement pas lieu de se louer.
Nos vœux furent exaucés quelques jours plus tard. Le 10, les bataillons du Cantal recevaient l'ordre de partir pour le Mans.
Ils y arrivèrent le 14 novembre. Le lendemain, le général **ROQUEBRUNE** nous incorporait dans sa division, la première du 17e corps, et donnait à M. **de CAMBEFORT** l'ordre de partir immédiatement avec les deux bataillons pour Breil, St-Calais et Vendôme.
Nos hommes, privés de couvertures, de tentes et d'ustensiles de campement pour la cuisson des aliments, ne purent recevoir les vivres que voulait leur faire distribuer le général.
Ils arrivèrent le 17 à Vendôme, après avoir étonné les généraux, qui les considérèrent depuis, pendant toute la campagne, comme d'intrépides marcheurs.
Il est vrai que les autres régiments avaient toutes les peines du monde à les suivre, et les chasseurs à pieds eux-mêmes ne pouvaient rien contre ces valeureux Cantaliens qui promettaient déjà d'être ce que l'avenir attendait d'eux, une des gloires du pays.
Le 19, nous nous rendions à Ouques, à peu de distance de Marche-Noir. Le temps était mauvais, le campement boueux. Notre lieutenant-colonel, M. **BESSON**, fatigué par les marches que nous venions de faire, tomba malade. Nous ne le revîmes plus. Plus tard, nous apprîmes qu'il avait été fait prisonnier lors de la rentrée des Prussiens à Vendôme.
Le 21, nous partions par une pluie ballante pour Morée et Châteaudun, où nous arrivions le 24 au soir, après avoir franchi, durant la journée, cinquante kilomètres. Nos hommes étaient très-fatigués.

Châteaudun offrait un spectacle navrant. Les ruines amoncelées d'un tiers des maisons qui avaient été réduites en cendre, fumaient encore.
Les églises, entamées par les boulets prussiens, avaient surtout leurs clochers fortement endommagés. L'Hôtel-de-Ville portait la trace des nombreux projectiles qui lui avaient été lancés. Le cadran de l'horloge était criblé.
Les glaces des devantures de magasins étaient brisées. Les maisons avaient leurs façades profondément labourées par les balles ; les fenêtres avaient leurs montants rompus, les carreaux n'existaient plus.
A l'intérieur, les habitations portaient les empreintes du passage de ces farouches ennemis. Les meubles avaient les pieds enlevés, les portes défoncées, les marbres fendus, les glaces en morceaux. Les parquets, noirs du vin qu'ils avaient volé et répandu à flots, attestaient leurs dégoûtantes orgies.
La population, fière de la résistance qui immortalisait sa cité, malgré les désastres dont elle avait été la victime, ne s'abandonnait pas au découragement.
De nombreuses familles, pensant trouver dans les caves un abri sûr, virent leurs maisons incendiées, et, dans l'impossibilité de sortir de leur prison, furent carbonisées.
La résistance de la population, aidée de francs-tireurs déterminés, exaspéra l'ennemi, qui forçait les habitants, sous peine d'être fusillés, à mettre le feu à leurs demeures. Ils passaient devant les maisons, en goudronnaient les portes, les enflammaient, et, les torches à la main, couraient en tout sens, répandant la terreur et l'incendie.
Le soir de la prise de Châteaudun, la place de l'Hôtel-de-Ville, les rues y aboutissant étaient remplies d'ennemis autour de tonneaux défoncés, où ils puisaient sans réserve le vin et les liqueurs en chantant, à la lueur du vaste brasier qu'ils avaient allumé.
Soixante francs-tireurs résolurent de chasser à la baïonnette cet insolent ennemi.
Ils s'élancèrent furieux sur ces masses compactes, égorgèrent sans pitié, et leur firent prendre honteusement la ſuite.
A trois cents mètres seulement hors de la ville, ces deux mille fuyards s'aperçurent du petit nombre de leurs ennemis. Ils prirent l'offensive, revinrent sur leurs pas, et les francs-tireurs, se repliant en faisant feu, se dispersèrent. Les Prussiens ne purent les atteindre.
En quittant Châteaudun dans la nuit du 26, nous emportions tous la plus pénible impression des actes de sauvagerie dont s'étaient rendues coupables ces hordes incendiaires, qui se livraient au pillage, à la destruction et au meurtre, répandaient la désolation et la terreur en vomissant l'injure, et suçaient ensuite, sans rougir de honte, l'atrocité de leur crime !
Le lendemain, à six heures du matin, nous arrivions à Ecomans, épuisés par une marche de neuf heures au milieu de l'obscurité.
Vers le milieu du jour, nous partîmes pour Marche-Noir, où nous campâmes sur un sol détrempé par les pluies des journées précédentes, jusqu'au 1er novembre.
Nous étions séparés de notre bon commandant, M. **de CAMBEFORT,** qui, resté malade à Châteaudun, fut, par la nouvelle arrivée des Prussiens dans cette ville, dans l'obligation de se transporter à Tours. Cette séparation fut d'ailleurs de courte durée.
Le 30 novembre, aux premiers feux du jour, le canon tonnait du côté d'Arthenay.
Nous abandonnions avec un sentiment de profond regret la forêt de Marche-Noir, située au nord-est du département de Loir-et-Cher, et, offrant par son étendue de vingt-deux kilomètres, sur une profondeur de six mille mètres, une position formidable, précieuse à la défense.
Les colonnes françaises rentrèrent dans le Loiret en s'engageant dans la direction d'Orléans, devenu l'objectif de l'ennemi.

Les bataillons du Cantal marchèrent tout le jour, et ne s'arrêtèrent qu'assez avant dans la soirée, dans les immenses plaines environnant les villages de Coulmiers et Bacon, dont les silhouettes se détachaient au milieu de l'obscurité.
Ces deux villages avaient eu le triste honneur de recevoir les atteintes des projectiles prussiens, dans l'heureuse bataille du 9 novembre, à la suite de laquelle les Français avaient glorieusement repris Orléans.
Au pied d'une grande croix, se dessinant dans l'ombre, les bataillons établirent leur campement. Ils foulaient le sol sur lequel avaient héroïquement combattu vingt-deux Français frappés mortellement, ensevelis sous un tertre arrondi, assez élevé, surmonté de ce témoignage de pieuse reconnaissance.
Le vent soufflait avec une violence inouïe. Le froid devenait glacial.
Les tentes se dressèrent, et furent aussitôt renversées. Alors, des feux s'allumèrent ; et, les hommes accroupis près de vastes brasiers, ne pouvant goûter le repos que réclamait la fatigue d'une marche de quatorze heures, passèrent tristement la nuit enveloppés dans de minces couvertures, causant du pays, songeant à leur toit, à leur mère.
Le 1er décembre, contrairement à nos prévisions, nous ne quittâmes pas ce campement, animé du va et vient de cette multitude d'hommes, surveillant les progrès de cuisson d'un repas impatiemment attendu, nettoyant leurs armes, ces chassepots qu'ils venaient de recevoir, en exprimant, par des sentiments si empreints d'enthousiasme, tout le bonheur, toute la reconnaissance dont leur cœur débordait, sous le regard profondément ému de notre député, M. **BASTID**, qui avait bien voulu se rendre compte à Marche-Noir des besoins des bataillons, et de l'affreuse position dans laquelle ils se trouvaient.
On se battait au loin. Le 16e corps était engagé entre Therminiers et Guillonville. Il luttait avantageusement depuis le lever du jour. Le combat, très-vif, augmentait de violence ; d'heure en heure, la canonnade développait sa puissance sur une vaste étendue. A six heures, nous entendions les dernières détonations de l'artillerie.
Les échos roulant dans l'air leur bruit formidable, nous apportaient la nouvelle d'une victoire dont la France anxieuse éprouva une si légitime et si puissante émotion.
Nous ne connaissions pas encore le résultat de cette journée d'une lutte héroïque. Nos cœurs étaient animés par la confiance, nos âmes puisaient une énergie nouvelle plus vive dans l'espérance de succès, pour lesquels tant de familles voyaient leurs enfants engager leur foi, sacrifier leur repos, leur bonheur privé, leurs plus chères aspirations, pour satisfaire les nobles exigences d'un sentiment d'honneur national froissé, de liberté menacée, de gloire méprisée, que la France envahie, outragée demandait à ses enfants de lui conserver au prix de leur sang, de leur vie.
Que de désillusions devaient couronner tant d'abnégation, de dévouement et de sacrifices !
Le lendemain 2 décembre, avant l'aube, nous levions le camp.
Des feux de paille, allumés sur différents points, projetaient une vive clarté, à la faveur de laquelle nous pûmes recueillir les objets égarés et nous préparer au départ.
Nous chevauchions depuis une heure, que les premières teintes du jour apparaissaient incertaines.
Le vent persistait avec force et nous glaçait.
Nos mobiles paraissaient insensibles aux rigueurs de la température ; ils entonnaient d'une voix sonore des refrains belliqueux, qui propageaient dans les rangs un impatient désir de rencontrer l'ennemi au-devant duquel ils marchaient.
A leur voix vint se mêler bientôt celle retentissante du canon.
Le combat de la veille recommençait avec plus d'acharnement. Nous marchions dans sa direction, sans connaître s'il nous serait donné d'entrer en ligne de bataille.

Tout à coup, la colonne s'arrête, les régiments prennent possession du terrain sur lequel ils doivent se déployer ; nos deux bataillons se forment en bataille.
Une ligne de tirailleurs couvre et protège leur front.
On croit à la présence de l'ennemi dans un bois ; les gibernes s'ouvrent, les cartouches s'apprêtent.
Les soldats, l'arme au pied, attendaient. Soudain, M. **de CAMBEFORT,** imparfaitement rétabli, nous arriva de Tours, porteur d'une proclamation ainsi conçue :

« Officiers, sous-officiers et soldats de l'armée de la Loire.
« Paris, par un sublime effort de courage et de patriotisme, a rompu les lignes prussiennes. Le général **DUCROT**, à la tête de son armée, marche vers nous ; marchons vers lui avec l'élan dont l'armée de Paris nous donne l'exemple.
« Je fais appel aux sentiments de tous les généraux comme des soldats ; nous pouvons sauver la France. Vous avez devant vous cette armée prussienne que vous venez de vaincre sous Orléans. Vous la vaincrez encore ; marchons donc avec résolution et confiance.
« En avant sans calculer le danger. Dieu protégera la France.
« Signé : D'AURELLES. »

La communication d'une nouvelle de si haute importance, au moment où l'on croyait l'ennemi à peu de distance, au milieu du bruit du canon dont l'intensité croissait de minute en minute, provoqua l'enthousiasme à un tel degré, que toutes les poitrines laissèrent échapper le cri souvent répété de : Vive la France !
Des larmes d'ineffable espérance voilaient bien des paupières !
Que de stoïques résolutions se formèrent par cette puissance de conviction, grandie sous l'ardeur d'une volonté ferme et inébranlable, de laquelle peut surgir le succès, en enfantant le héros voué à la délivrance de sa patrie !
Mais, fatalement, cette proclamation trompait l'armée de la Loire, et exerçait plus tard sur son moral l'influence la plus regrettable.
Chaque jour entraînait les suppositions les plus contradictoires sur la marche du général **DUCROT**. On se l'imaginait près d'Orléans, avec une armée dont l'importance s'évaluait à deux cent mille hommes, et prêt à agglomérer ses forces sur les derrières de l'ennemi, devant se trouver entre deux feux, sans possibilité de s'y soustraire.
Si la confiance dans la faculté de réaliser un tel projet était grande, la déception fut encore plus profonde en apprenant combien était imaginaire la présence d'une armée ayant subitement surgi, pour aider la nôtre dans sa mission de vaincre ou de sauvegarder par sa résistance l'honneur de la nation française.
Le soldat ne sait absolument des mouvements qui s'effectuent, des espérances auxquelles ils donnent lieu que ce que veut bien lui apprendre l'autorité militaire. Le tromper est un crime, car il croit et doit croire. S'il s'aperçoit de l'erreur dans laquelle on l'a plongé, sa confiance diminue, il ne sait qu'espérer, l'incertitude le poursuit et la démoralisation achève l'œuvre.
Nous étions encore sous l'impression de la lecture faite d'un accent ému par notre brave Commandant, lorsqu'il fut ordonné d'abandonner les positions prises sous l'influence d'une fausse alerte, et de suivre la route de St-Péravy, où nous arrivions à midi.
Nous nous étions sensiblement rapprochés du champ de bataille. Nous avions traversé deux villages, où se tenaient en réserve de nombreux escadrons de cavalerie.
Ces braves soldats, voyant les nôtres pleins de gaîté mêler leurs chants à la voix du canon, leur exprimaient leur vive sympathie par de vigoureuses paroles d'encouragement.

Ils inspiraient, en effet, la confiance que provoque une troupe marchant au feu avec cet entrain qui décuple ses forces et la rend invincible.
De braves villageois rayonnaient d'une satisfaction qu'ils témoignaient hautement en disant : « A la bonne heure, voilà des gaillards qui n'ont pas peur. »
Arrivés à St-Péravy, il était facile de franchir rapidement l'espace qui nous séparait des combattants.
Une heure suffisait.
Au lieu de continuer, nous fûmes immédiatement rangés en bataille en avant du village, près des troupes arrivées dès le matin.
Sur notre droite, au bord de la route, le génie travaillait à l'emplacement d'une batterie d'artillerie.
Une autre batterie se trouvait installée sur l'extrême droite. Toutes les mesures étaient prises pour soutenir une attaque. Le bruit circula bientôt que le grand-duc **de MECKLEMBOURG** faisait quelques tentatives pour tourner avec sa cavalerie l'aile gauche de notre armée, dont nous formions l'extrême limite.
Nous devions arrêter ce mouvement non justifié par les évènements. A quatre heures, les lignes de bataille furent rompues, les batteries d'artillerie attelées ; et, plusieurs escadrons de cavalerie ouvrant la marche, toute la colonne s'ébranla se dirigeant sur le canon.
Nous pensions prendre part au combat avant la fin du jour.
Le trajet, sans être long, fut très-pénible. Les temps d'arrêt étaient nombreux. Le froid sévissait avec une extrême rigueur, et nous engourdissait.
Les coups de canon se succédaient sans interruption. Le combat nous semblait acharné.
Le temps s'écoulait avec rapidité, nous avancions très-lentement, déjà la nuit nous enveloppait lorsque nous arrivâmes en vue de Patay.
De nombreux convois, revenant du champ de bataille, transportaient des morts et des blessés.
Beaucoup de militaires, plus ou moins grièvement atteints, s'acheminaient tristement vers St-Péravy.
J'en arrêtai plusieurs pour obtenir des renseignements sur les différentes phases du combat : je n'ignorais pas leur impossibilité d'appréciation sur les résultats de la journée.
Les uns secouaient la tête sans répondre ; les autres continuaient leur route sans paraître m'avoir entendu : Ils souffraient.
J'avisai alors un zouave pontifical qui avançait péniblement, sa veste jetée sur les épaules et la main droite dans la poche de son vaste pantalon.
Quoi de nouveau, zouave, lui dis-je ? — Mauvaise journée, mon capitaine ! Sans le 17e corps, nous étions battus à plate-couture.
Je remarquai une grande altération dans sa voix.
Seriez-vous blessé, lui dis-je ? Alors, de la main droite il écarta son veston et me montra, enveloppé dans des linges rougis, le peu qui lui restait de son bras gauche.
Un boulet le lui avait enlevé.
Je regardai s'éloigner ce brave, le cœur douloureusement impressionné, rempli d'admiration devant un si grand courage, une telle résignation.
En traversant le village de Patay, les éclaircissements devinrent plus nombreux et surtout plus précis. Depuis le matin, on s'était battu avec un égal acharnement de part et d'autre ; mais le succès, si chèrement acquis la veille, avait été compromis malgré la rare intrépidité déployée dans cette journée par le 16e et le 17e corps, ayant lutté contre un ennemi infiniment plus nombreux.
La fortune des armes est assurément journalière. Sans nous trop fier à ses faveurs, nous ne nous sentions aucunement découragés par ses rigueurs.
Cependant, il faut l'avouer, nous éprouvions un regret inexprimable de notre inaction de la journée.
Et, lorsque après la bataille, nous prîmes possession de notre campement dans les plaines de Patay, nous désirions voir la nuit s'écouler rapidement pour nous lancer, au lever du jour, au milieu de ce

vaste champ de bataille qui devait, le lendemain, devenir le théâtre d'une lutte de laquelle dépendait le sort de notre armée.
La nuit, passée sans abri sous un vent du nord soufflant avec fureur, sur un sol durci par une gelée excessive, fut d'une extrême rigueur : nos hommes n'avaient pris aucune nourriture depuis la veille.
Des militaires de divers régiments succombèrent d'inanition et de froid.
Le 3 décembre, journée que j'ai toujours déplorée comme ayant produit un résultat si décisif sur les destinées de notre expédition dans le bassin de la Loire, nous prenions les armes dès la pointe du jour.
L'artillerie, la cavalerie et l'infanterie, au premier signal, se rangèrent dans leur ordre de bataille.
La plaine immense, que bornait seul l'horizon, offrait un spectacle grandiose et saisissant. Des milliers d'hommes graves, silencieux, déterminés, prenaient méthodiquement leur place de combat.
On a toujours évalué l'importance de cette - armée à 60 ou 70,000 hommes, soutenus par 60 à 80 bouches à feu.
Quelques appréciations élèvent le chiffre des hommes à cent mille. La plaine en était noire.
A sept heures, deux coups de canon partent à notre droite.
On semble explorer l'horizon et vouloir provoquer un ennemi auquel la vigilance ne fait jamais défaut.
Les Prussiens ne répondent pas à la voix du canon. Le moment n'est pas arrivé ; ils l'attendent.
Nos mobiles, rigoureusement alignés, la giberne ouverte, les cartouches prêtes, l'arme au pied, immobiles, calmes, résolus, attendaient.
Tous comprenaient la grandeur de leur mission, ce que leur imposait le devoir, ce que demandait d'eux la France, anxieuse, avide d'un succès duquel dépendait peut-être sa régénération.
Voués au sacrifice, ces hommes ne semblaient réclamer que l'instant de l'accomplir.
La confiance et la foi vivaient dans leur cœur.
Nous pouvions être fiers de commander à ces jeunes soldats déjà mûris par les frimas, les fatigues et des privations indescriptibles.
Jamais armée ne s'était trouvée dans de meilleures dispositions pour livrer bataille.
L'impatience courait les rangs. L'heure était solennelle.
Tout à coup, l'agitation se produit dans les masses, les têtes se lèvent fièrement, les mains se portent aux gibernes. Un éclair a sillonné l'espace, une voix puissante, réveillant les échos, se fait majestueusement entendre. Le canon parle.
Les éclairs s'entrecroisent et enflamment l'horizon, les coups se succèdent non interrompus ; l'ennemi frappe, l'artillerie française ouvre son feu, ravage et détruit.
Nous faisons un mouvement en avant. Nous marchons au combat.
Le général R***, commandant la première division du 17e corps, suivi de son état-major, se porte dans sa direction.
Un instant plus tard, des ordres arrivent, les colonnes s'ébranlent, les bataillons tournent sur eux-mêmes et continuent leur marche. Le champ de bataille, à notre droite, quelques minutes avant, se trouve placé à notre gauche.
Nous traversons les champs labourés, ensemencés, continuant ainsi notre mouvement parallèle au bruit de l'artillerie.
Le canon tonnait avec violence sur une grande étendue. Le combat se livrait entre Patay et Arthenay.
Nous ne connaissions pas les corps se trouvant en présence de l'ennemi ; mais nous étions convaincus qu'ils frapperaient ferme, ne céderaient pas, quoi qu'il arrive.

D'ailleurs, n'étions-nous pas 60,000 hommes prêts à soutenir leurs efforts en grossissant leurs rangs, doubler leur énergie et écraser un ennemi devant, cette fois, inévitablement céder aux coups multipliés d'une armée puissante en résolution et supérieure en nombre ?
Nous attendions avec confiance et fermeté, en élevant parfois notre pensée vers Celui qui est le maître de la victoire, et que tant de millions d'âmes imploraient pour lui demander le salut de notre chère patrie, de notre belle France.
Nous nous arrêtions souvent, avec la conviction qu'un ordre décisif allait nous être donné.
Les hommes cédaient à une fiévreuse impatience. Nous cherchions à la diminuer en leur donnant l'espérance d'une participation active dans les évènements de la journée.
En avions-nous une parfaite conviction ? Je n'ose pas l'affirmer : notre esprit, depuis peu de temps, planait dans la plus grande incertitude.
Lorsque la canonnade se rapprochait, on nous en éloignait par des mouvements dont nous ne pouvions pas, il est vrai, apprécier toute la portée.
Etait-ce une feinte ? N'était-il pas temps encore d'appuyer des troupes luttant sous le feu ennemi depuis plusieurs heures ? Notre concours n'était-il plus nécessaire ?
Nous ne savions que penser ; cependant, malgré notre incertitude sur le rôle qui nous était réservé, la confiance ne nous abandonnait pas.
A trois heures, rien n'était changé dans notre situation. Nous avions uniquement franchi plusieurs kilomètres à travers les terres, toujours dans une direction parallèle au champ de bataille.
Le canon retentissait avec une force indescriptible. Cent bouches à feu vomissaient leurs obus. Les projectiles éclataient aussitôt. Les feux de peloton, de bataillon, s'entendaient au milieu de cette canonnade insensée. Le sol tremblait. Le ciel, obscurci par une épaisse fumée, laissait entrevoir, de temps à autre, l'immense brasier de villages et de fermes incendiées.
Tous les éléments conjurés semblaient se déchaîner et planer sur nos têtes pour anéantir l'œuvre de Dieu !
Le doute n'était plus permis : nos forces réunies, inactives, formaient une énorme réserve, et le succès de nos armes l'empêchait de donner.
Du fond du cœur, nous remercions la Providence d'un pareil résultat.
Nos pertes devaient être considérables : nous songions à ces martyrs du devoir, étendus sur le sol, impitoyablement frappés par une fatale mais glorieuse destinée.
Toutes nos aspirations nous faisaient envisager la gloire de la France refoulant, au prix du sang de ses enfants, un ennemi envahisseur et vandaliste.
Hélas ! Hélas ! nous battions en retraite depuis le matin !
Les troupes engagées dans cette triste journée avaient lutté, sans être secourues, avec l'acharnement du désespoir et l'héroïsme d'un sublime dévouement, contre un ennemi encore supérieur en nombre.
Pendant ce temps, une puissance autoritaire tenait, avec un froid cynisme, à côté d'elles, toute une armée déjà démoralisée par l'inaction.
Cette inaction constitue un crime.
A qui donc doit incomber la responsabilité d'une faute si grande, si lourde, si inexpliquée, ayant détruit pour l'avenir toute possibilité de succès fructueux ?

Le *Moniteur universel,* dans son numéro du 4 décembre, disait dans son bulletin :
« Le silence que garde ce matin le télégraphe nous est d'autant plus sensible, que depuis quelques jours, ses communications nous avaient été fort agréables. Nous sommes impatients de savoir quels ont été les résultats des beaux succès que nos armes ont remportés presque simultanément sur les bords de la Loire et sous les murs de Paris. »

Il ajoutait :
« Nous ne pouvons pas nous flatter d'apprendre une victoire par jour, quoiqu'il nous semble qu'après tous les désastres que nous avons eu à enregistrer depuis quatre mois, la fortune nous devrait peut-être cette compensation. »
On s'explique clairement les justes réserves du télégraphe sur les résultats des journées du 2 et surtout du 3 décembre ; et, je l'avoue sincèrement, jusqu'à cette date, nous avions conservé des illusions sur le sort de nos armes. Mais, après celle journée, envisageant combien la fortune, nous souriant le 1er décembre à Therminiers, était mal secondée, nous ne conçûmes que très-peu d'espoir sur l'avenir de notre campagne.
Malheureusement, les évènements justifièrent nos appréhensions. Dès le début de la guerre, des fautes incalculables ont été commises et nous ont ensevelis sous un faisceau de désastres qu'ont successivement couronnés des capitulations qu'il appartient à l'histoire de qualifier, après en avoir approfondi les causes, mûri les conséquences qui, aussi dissolvantes qu'elles le paraissent aujourd'hui, pour tous les intérêts du pays si cruellement éprouvé, saccagé, meurtri, cachent peut-être une vérité effrayante, plus douloureuse pour l'avenir, compromis par des convulsions réactionnaires détruisant la paix en faveur d'une guerre vouée à l'extermination où pourrait à jamais s'engloutir toute source de sécurité, de prospérité et de liberté.
Mais parmi ces fautes, celle devant infailliblement détruire le succès d'une bataille dont le gain pouvait être assuré, fut l'immobilité de divisions entières restées à faible distance d'un champ de bataille, froidement spectatrices des revers qu'entraînait leur inaction.
Nos forces, ainsi divisées, rencontraient celles de l'ennemi, qui ne se fussent pas trouvées supérieures si on leur avait opposé toutes celles dont nous pouvions disposer ; et nos soldats, un contre trois, peut-être six, ont donné des preuves trop convaincantes de leur courage stoïque en présence d'une supériorité numérique écrasante, pour ne pas permettre de se rendre compte des grands résultats qu'ils eussent obtenus s'ils avaient eu à combattre un nombre égal au leur.
A Patay, on ne peut pas mettre en doute combien les résultats eussent été différents si, au lieu de laisser écraser 60 ou 70,000 hommes supportant le feu de 100,000 Prussiens, composant les forces du prince **Frédéric-Charles,** les 60,000 hommes laissés inactifs une journée entière, près du canon, avaient brusquement fait irruption à trois heures du soir, moment où l'armée prussienne, démasquant son artillerie de réserve, écrasait nos régiments déjà moitié brisés, uniquement soutenus par un nombre moins considérable de canons, ne pouvant plus supporter la vigueur de cette lutte destructrice.
Nous pouvions renforcer notre artillerie de 60 bouches à feu. Elles eussent certainement intimidé le tir de l'ennemi et protégé la marche en avant de notre réserve. L'arrivée subite, inattendue, d'une nouvelle armée proportionnellement considérable, eût déconcerté l'ennemi, affaibli sa confiance et achevé de lui enlever ses forces, épuisées par trois grandes journées d'une lutte à outrance.
Il aurait cédé à la vigueur, au nombre ; il se serait refoulé forcément, et, maîtres du terrain, nous conservions Orléans, la clef de Paris, à la France.
A neuf heures du soir, nous arrivions au petit village de Gémigny, sous l'impression des évènements de cette malheureuse journée, brisés par les fatigues d'une marche continue à travers champs, tourmentés par une faim dévorante, que le manque d'aliments depuis quarante-huit heures ne nous avait pas permis de satisfaire.
Ce village, si insuffisant à loger nos deux bataillons, se trouvait déjà occupé par des troupes nombreuses de cavalerie et d'artillerie.
Les habitations regorgeaient de militaires aussi épuisés que nous pouvions l'être. Ils avaient trouvé, ces malheureux, un abri contre le froid glacial qui sévissait encore avec une rigueur toute exceptionnelle.

Nous nous vîmes alors dans la nécessité de passer la nuit en plein air, en avant du village.
Les tentes furent rapidement dressées. Les hommes, afin de ne pas coucher sur le sol durci, tentèrent vainement de se procurer quelques bottes de paille.
Elles avaient été mises sous les pieds des chevaux. Ils prirent énergiquement leur résolution, et, au lieu de puiser dans le sommeil un repos salutaire dont ils avaient un si grand besoin, ils se contentèrent d'allumer de modestes feux et d'attendre, autour de ces foyers, enveloppés dans leurs couvertures, l'arrivée du jour.
A Gémigny, notre premier soin, en arrivant, avait été celui de réclamer des vivres pour la troupe.
Les convois portant les approvisionnements de l'intendance n'étaient pas encore arrivés. Cependant, plus tard, les ordres de distribution nous parvinrent.
Nous étions déjà tristement édifiés sur la manière dont l'intendance, mal organisée, remplissait ses attributions, et, cette fois encore, nous acquîmes la certitude de l'imperfection de ce service abandonné.
Nous devions recevoir du pain, de la viande, les vivres de campagne comprenant le riz, le café et le sucre.
Comme capitaine de distribution, je me présentai, avec les hommes de corvée des compagnies, au lieu désigné pour la perception de ces denrées.
De nombreuses voitures encombraient la route, et pas un employé de l'administration ne s'y trouvait pour procéder aux distributions.
Après beaucoup de temps consacré en recherches, je pus enfin obtenir du pain et du biscuit. Je dus ces seules provisions à la bienveillance d'un simple soldat de l'administration.
Ce jour-là, et dans bien des circonstances analogues, nous eûmes à déplorer le peu de soin que l'on prenait d'une armée sur laquelle la France devait compter, et dont la mauvaise direction devait occasionner la défaite et la retraite sur le Mans.

D'ailleurs, à partir du 3 décembre, l'armée de la Loire ne songea plus qu'à céder le terrain à l'ennemi, étonné lui-même de succès lui coûtant si peu d'efforts.
Et cependant quels beaux résultats l'on eût obtenus en prenant soin des troupes ; si on leur avait accordé les vivres nécessaires à une alimentation régulière ; si on avait évité de leur faire faire des marches continuelles et forcées résultant si souvent de fausses manœuvres ; si on avait songé à les mettre à l'abri des rigueurs d'une température insupportable paralysant leur volonté, leurs forces et leur enlevant toute énergie !
Le contraire existe dans l'armée prussienne, et, il faut le reconnaître, une partie de sa supériorité résulte de la différence du traitement.
Les généraux prussiens ont une grande expérience de la guerre et savent que pour la bien faire et avec fruit, il est de première nécessité d'accorder au soldat un bien-être matériel aussi grand que le permettent les circonstances, afin d'entretenir chez lui cette vigueur physique exerçant une si grande influence sur ses forces morales.
Aussi les mesures les plus sévères sont-elles toujours prises pour assurer l'exécution du service des distributions journalières et abondantes.
Les troupes prussiennes, conduites avec discernement, toujours sans cette précipitation dénotant chez nous l'incohérence, font des marches moins longues et mieux réglées, et, dès que leurs détachements arrivent à l'étape, ils trouvent des logements préparés, prêts à les recevoir. Ils font alors leur cuisine, dînent gaiement et se reposent.
La différence d'existence du soldat français et du soldat prussien donne assurément les résultats les plus opposés :
Le soldat français est maigre, blême, lymphatique, et se traîne.

Le soldat prussien est joufflu, vermeil, vigoureux et alerte.

…….

Le lendemain, dimanche 4 décembre, nous nous rendîmes à l'église, où se trouvait M. **de CAMBEFORT**.

Notre commandant, déjà malade, avait passé, sur un banc, une nuit de souffrances.

L'église contenait beaucoup d'enfants du Cantal, restés fidèles aux pieuses traditions du pays natal ; ils attendaient, dans le recueillement, l'arrivée du prêtre, qui ne tarda pas à les faire assister au saint sacrifice de la messe.

Plusieurs messes basses devaient être dites, afin de permettre à tous les militaires de remplir leur devoir religieux en ce jour consacré de tout temps à célébrer la puissance et la gloire de Dieu.

La cérémonie fut courte, et le prêtre, s'inspirant des circonstances solennelles réunissant aux pieds de l'autel tant d'âmes vouées au sacrifice, prononça, en termes élevés et émus, une allocution touchante qui pénétra notre cœur et l'éleva une fois encore vers l'Etre-Suprême, arbitre des destinées de la France.

Vivement impressionnés, émus et retrempés par la prière, nous sortîmes de la maison de Dieu, l'âme raffermie, soutenue par une loi plus grande.

A peine avions-vous fait plusieurs pas hors de l'enceinte sacrée, que quatre chasseurs à cheval, le mousquet au bras, passèrent, conduisant un jeune homme, de taille élevée, à la démarche assurée, la tête haute sans affectation, regardant mélancoliquement ceux qui l'environnaient.

Nous savions malheureusement trop à quel motif attribuer cet appareil militaire : nous regardions avec intérêt, le désespoir dans l'âme, ce malheureux conduit à une mort ignominieuse.

L'exécution ne se fit pas attendre. Son escadron, rangé en bataille, attendait son arrivée. Dès qu'il parut, tous les chasseurs portèrent les armes.

Huit hommes, composant le peloton d'exécution commandé par un maréchal-des-logis, attendaient, l'arme chargée, le moment où l'ordre allait leur être donné d'enlever la vie à leur camarade et peut-être à leur ami.

Le condamné entendit la lecture de sa sentence de mort avec indifférence. Sa pensée n'appartenait plus à ce monde.

Immédiatement après, deux de ses camarades s'approchèrent, lui enlevèrent son manteau, sa veste, et lui bandèrent les yeux.

Mais avant de fermer pour la dernière fois les yeux à la lumière, il remit plusieurs papiers à l'aumônier qui l'assistait : ces papiers contenaient peut-être des adieux éternels à une mère !

Il embrassa l'abbé en souriant et se mit à genoux.

Quel moment affreux ! Nos cœurs battaient violemment. Nous pouvions à peine supporter la vue d'un spectacle si navrant.

Sitôt à genoux, le peloton s'arrêta à trois mètres du condamné et le mit en joue.

Il se produisit, parmi ces hommes qui allaient tirer, un instant d'hésitation.

Un coup de feu retentit, puis un second, un troisième ; enfin, les armes se déchargèrent. Ce malheureux tomba la face contre terre, foudroyé, la poitrine labourée.

Alors, le maréchal-des-logis, armant sa carabine, lui mit le bout du canon dans l'oreille et lui donna le coup de grâce.

Pendant l'exécution de cet homme, coupable d'indiscipline étant ivre, on se battait à petite distance. Le canon grondait.

Cette exécution produisit une impression pénible et défavorable. Au lieu de servir d'exemple, elle surexcita les esprits au plus haut degré.

Il ne faut pas s'en étonner. Un homme, sous le coup d'une peine disciplinaire entraînant son incarcération pendant une ou plusieurs années, est beaucoup plus sensible à cette mesure rigoureuse qu'à une menace de mort, exaltant son imagination et lui faisant perdre tout sentiment de la vérité.
Après l'exécution, j'ai entendu des hommes proférer des menaces telles, contre l'autorité militaire, qu'elles eussent été de nature à les faire fusiller eux-mêmes .
Depuis, nous avons pu constater les nombreuses condamnations prononcées par les cours martiales, et, parmi ces condamnations, il en est, nous osons l'affirmer, qui devenaient le résultat d'un abus de pouvoir.
Excellente mesure, du reste, pour démoraliser une armée en butte à toutes les souffrances, et recueillant en toutes circonstances si peu d'encouragement et de satisfaction.
Les Prussiens avançaient rapidement. Le bruit du canon ne cessa pas de tout le jour. Il accentuait de plus en plus notre mouvement de recul.

Orléans menacé avait été abandonné la nuit précédente par le général d'A***, malgré les formidables travaux de défense qui y avaient été faits.
Cette retraite inattendue, laissant un vaste champ aux opérations de l'armée prussienne, devenait la conséquence fatalement irréparable de notre inaction de la veille.
La nouvelle de la prise d'Orléans, si douloureuse pour la France entière, produisit dans l'armée de la Loire une déception cruelle.
Deux armées, du même coup, battaient en retraite en sens opposé. Qu'était donc devenue celle du général **DUCROT** ?
On nous a trompés ! Tel fut le cri universel provoqué par une légitime indignation, surexcitée si vivement encore par le souvenir de la journée néfaste du 3 décembre, dans laquelle s'était engloutie tant d'espérance.
A midi nous quittions Gémigny. A travers champs, nous nous engageâmes dans la direction de Josne, où nous arrivâmes le lendemain soir 5 décembre.
Le camp fut rapidement dressé. Les hommes, malgré la fatigue d'une marche longue et pénible, déployèrent la plus grande activité. Les uns consolidaient les tentes, les autres se mettaient en recherche de paille et de bois, pendant que leurs camarades allaient au ruisseau voisin remplir les marmites, recevant aussitôt la viande et quelques légumes, chose cependant bien rare à cette époque.
En quelques instants les foyers furent préparés, les feux allumés.
Autour de ces feux, toujours dirigés par des spécialistes en matière culinaire, se groupaient les jeunes gens vivant journellement en communauté.
Depuis fort longtemps, les officiers avaient perdu conscience de la valeur d'un abri la nuit ; aussi, furent-ils très-heureux de trouver au village des chambrettes ou plusieurs d'entre eux se réunirent et passèrent une bonne soirée.
Ils avaient des sièges, un bon feu, la perspective de quelques bottes de paille pour sommeiller. Que pouvaient-ils désirer de plus ?
Contrairement à nos prévisions, les troupes restèrent la matinée du lendemain dans leur campement. Ces quelques heures supplémentaires de repos leur firent un bien extrême.
Au loin, dans la direction d'Orléans, s'entendait toujours la voix du canon. On se battait de Meung à St-Laurent. L'ennemi, maître d'Orléans, dirigeait ses forces sur Beaugency, et tentait vers la ville un effort que l'armée française crut un instant arrêter.
Le soir nous fûmes dirigés sur Villorceau, petit village à l'ouest de Josne, à deux kilomètres de Beaugency. Nous y passâmes la nuit.

Le 7 décembre, le son de la canonnade nous arriva plus puissant et continu. Le combat était engagé au nord, entre Beaugency et Meung.
A deux heures, les troupes campées à Villorceau, prirent les armes et se portèrent en avant. Les deux bataillons du Cantal, commandés par M. **de CAMBEFORT,** suivirent le mouvement dans leur ordre de bataille.
Ils étaient en marche depuis vingt minutes lorsqu'ils reçurent l'ordre de se rendre à Beaugency pour percevoir des vivres. Nous changeâmes alors immédiatement de direction, et nous eûmes bientôt franchi, sous une fusillade très-vive engagée sur notre gauche, la distance qui nous séparait de la ville.
Les habitants, aux fenêtres, nous voyaient défiler avec la plus grande anxiété. Ils étaient en très-petit nombre dans les rues. Les Prussiens, à petite distance, se battaient avec opiniâtreté pour s'emparer de Beaugency, devant leur ouvrir les portes de Blois et de Tours.
L'armée française faisait tous ses efforts pour paralyser leurs tentatives d'envahissement.
Notre présence dans la ville nous enlevait à notre corps d'armée, à notre division, et nous jetait au milieu du 16e corps, dans une division sous les ordres d'un général qui nous vit arriver avec indifférence, et nous témoigna très-peu de bienveillance.
M. C*** ignorait le motif de notre présence à son quartier général, et fut un moment très-embarrassé du rôle qu'il devait nous réserver en cette soirée.
Nous étions rangés en bataille dans la grande rue, attendant ses ordres.
Autour de la ville, l'action redoublait d'intensité. Le canon tonnait sans interruption ; les mitrailleuses faisaient entendre leur son strident, la mousqueterie vive, bien nourrie, ressemblait à un perpétuel roulement de tambour.
A ce moment, nous fûmes dirigés vers la partie nord de la ville, dans la direction du combat. Nous rencontrâmes beaucoup de blessés et de militaires noirs de poudre, harassés, ayant quitté les lignes de bataille.
De temps à autre nous demandions si la journée nous était favorable ; nous ne pûmes recueillir que de très-vagues renseignements.
A hauteur de la porte d'Orléans nous vîmes une batterie d'artillerie française, dépourvue de munitions, rentrer en ville.
Avec plus de prévoyance, on l'eût certainement approvisionnée jusqu'à la fin du jour, et mise à même de concourir encore au gain de la bataille.
Nous débouchâmes bientôt sur la route de Meung au milieu des lignes prussiennes. M. **de CAMBEFORT**, à la tête de son bataillon, ouvrait la marche de la colonne.
Une opiniâtre résolution animait toutes les âmes et en traduisait la force par des chants enthousiastes, auxquels se mêlaient le bruit de l'artillerie et le sifflement des balles.
De petits talus élevés sur les côtés de la route nous protégèrent un instant contre les projectiles nombreux sillonnant l'espace sur nos têtes. A droite et à gauche, la mousqueterie soutenait vigoureusement un feu allumé depuis plusieurs heures.
Nous avançâmes dans cette situation, et après deux kilomètres, les bataillons s'arrêtèrent en formant leur ligne de bataille sur la droite.
A cet endroit, la route formait un point culminant, laissant nos hommes complètement à découvert. Le jour commençait à baisser.
Derrière nous, la fusillade, plus vive qu'elle ne l'avait été jusqu'alors, faisait pressentir les efforts agonisants d'une lutte désespérée.
Au pétillement de la mousqueterie succédèrent bientôt des cris puissants poussés par les combattants aux prises corps à corps.

Nos soldats abordaient l'ennemi à l'arme blanche. Les hourras des Prussiens se mêlaient aux voix de nos braves fantassins. Un moment, ce tumulte d'une lutte frénétique, irrésistible domina le silence de la plaine. Enfin, l'ennemi, vigoureusement attaqué, abandonnait le terrain que l'impétuosité de quelques bataillons français venait de conquérir.

Peu après, la voix plaintive des blessés étendus sur le sol se faisait seule entendre.

Nous attendions toujours les ordres devant nous éclairer sur la direction à suivre et les positions que nous devions occuper. Nous ignorions toujours le rôle réservé à nos bataillons entourés d'ennemis, enveloppés par l'obscurité.

Devant nous, un peu sur la gauche, se trouvait une ferme au milieu d'un bouquet de bois, dont les angles furent subitement illuminés d'éclairs auxquels succédèrent les craquements d'une détonation de mitrailleuse dont les balles passèrent en sifflant sur nos têtes.

L'ennemi ne nous donnait pas une preuve de son adresse : nous nous trouvions à petite portée de sa batterie.

Nous saluâmes cette première bordée si généreusement envoyée, peut-être pour nous effrayer et nous faire rebrousser chemin. Nous n'abandonnâmes cependant pas notre position. Les artilleurs s'aperçurent du peu d'effet de leur mitrailleuse, et, au lieu de nous adresser de minces projectiles, ils nous décochèrent une bombe qui vint tomber à quelques mètres de notre front de bataille.

La menace grandissait en raison de la résistance. La bombe éclata. Ses débris traversèrent les rangs sans atteindre personne.

La position devenait périlleuse, nous trouvant exposés aux coups d'un ennemi abrité par le bois et que la nuit rendait invisible.

Au lieu de retourner à Beaugency, ce qu'il eût été prudent de faire à celle heure où tout combat devenait impossible, nous poursuivîmes notre marche dans la direction de Meung, à la grande surprise de l'ennemi qui, voyant notre colonne s'avancer, abandonna le bois et se replia avec son artillerie.

Nous marchions à l'aventure, sans but défini, très-incertains sur les résultats d'une expédition que chaque minute rendait plus dangereuse.

Nous exécutions les ordres d'un officier d'ordonnance, se flattant d'initiative près du général C***, dont l'ineptie nous fut bientôt révélée.

Si ce général, aussi incapable que pusillanime, savait peu ce qu'il devait ordonner, son aide-de-camp, un écervelé, infatué de son importance, agissait assurément sans ordre, avec une étourderie et une imprudence que nous faillîmes payer chèrement.

Sur notre droite, pour couvrir le flanc du bataillon, la première compagnie fut déployée en tirailleurs.

Elle riposta au feu d'un ennemi qu'elle ne pouvait distinguer et qui, à vrai dire, au milieu de la nuit, pouvait être aussi bien des Français que des Prussiens.

Il arrive fâcheusement, trop souvent, que des régiments, lancés inconsidérément dans telle ou telle direction par des généraux ignorant les positions occupées par différents corps de leur brigade ou de leur division, reçoivent le feu de troupes françaises prises pour l'ennemi, et deviennent ainsi victimes de l'imprévoyance de chefs qui auraient dû leur assurer une voie sûre, les mettant à l'abri de méprises si regrettables.

Depuis le début de la campagne, on a souvent signalé le fait de bataillons français ayant essuyé de grandes pertes par les balles françaises ; et c'est encore par le manque de renseignements précis résultant d'un manque de surveillance impardonnable que, dans cette journée, devant Beaugency, une brigade de gendarmerie éprouva des pertes sérieuses par le feu de nos régiments.

Notre droite se trouvait couverte par les compagnies du deuxième bataillon ; et c'est dans cet ordre de bataille, au milieu de l'obscurité la plus profonde, au milieu d'incertitudes, de tâtonnements et

d'hésitations impossibles à rendre, que nous franchîmes les cinq kilomètres qui nous séparaient de Beaugency. Nous nous arrêtâmes enfin, sans plus connaître le motif de cette halte, que celui qui nous avait fait aller de l'avant, à une heure où tout combat avait cessé.
Cependant, de temps à autre, quelques coups de feu de tirailleurs isolés annonçaient une vigilante surveillance ou l'imprudente audace de quelques retardataires des deux camps.
Nous avions franchi cinq kilomètres. Quel avait été le but de cette course aussi absurde et ridicule qu'inconsidérée et périlleuse ? Tout le monde se le demandait ; personne ne le comprenait.
Un ordre du général nous avait enjoint de marcher, de marcher toujours ; et lorsqu'enfin nous fûmes rendus à destination, le général C***, de retour à Beaugency, oubliait dans les délices d'un succulent repas nos deux bataillons engagés, à huit heures du soir, au milieu des lignes prussiennes, dans la position la plus désastreuse qu'il fût donné à des troupes d'occuper.
Ce général nous oubliait, par la raison très-simple qu'il savait fort peu ce qu'il faisait. Il ne se rappelait plus où il nous avait envoyés, ce que nous étions devenus. Deux bataillons sont si peu de chose dans une division ! Leur direction ne peut-elle pas être confiée à l'inexpérience d'officiers d'ordonnance improvisés, commandant aussi facilement une division que le général lui-même ?
Les généraux de cette catégorie, parfumés et galonnés, n'ont assurément d'autre valeur que celle intrinsèque des broderies qui les décorent, les boursoufflent et les enorgueillissent au point de leur faire tout oublier des sérieuses attributions de leurs fonctions, si ce n'est le respect qui est dû à leur grade et à la dignité présomptueuse et réservée dans laquelle ils se renferment si complètement ; et leurs cerveaux troublés leur ôtent toute faculté d'imprimer une direction de laquelle dépendrait, en maintes circonstances, le salut de tant d'existences si souvent compromises par des intelligences si pitoyablement organisées.
Cependant, le temps marchait rapidement, et notre situation s'aggravait d'instant en instant. Un séjour prolongé au milieu d'un ennemi puissant et nombreux, n'ignorant pas notre présence, pouvait entraîner, sans aucune chance de salut, la destruction des deux bataillons.
Le sentiment de la froide réalité se fit bientôt jour dans notre esprit. Nos craintes si légitimées nous firent considérer toute l'étendue d'un danger imminent.
Une attaque de nuit pouvait entraîner aux conséquences les plus graves. De jeunes troupes, inexpérimentées, surprises brusquement, pouvaient dans l'obscurité ne pas conserver leur sang-froid, ni apprécier la direction de leur tir, et se tuer entre elles.
Nous avions la plus grande appréhension de ce résultat presque inévitable.
L'officier d'ordonnance du général parut enfin. D'où venait- il ? Il ne le savait pas lui-même. Arrivé à hauteur de la huitième compagnie tenant la tête du bataillon, il s'arrêta. Deux pelotons prussiens, immobiles, se trouvaient en avant à faible distance.
L'obscurité était si profonde, que cet officier prit pour des troncs d'arbres cet ennemi impassible. Voulant toutefois se convaincre de ce qu'étaient ces masses se dessinant dans l'ombre, il prit tour à tour deux fusils et fit feu.
Le silence succéda à celle provocation.
Persuadé de la non présence de l'ennemi, il piqua des deux, s'enfonça en galopant dans un chemin sur la droite, sans laisser d'ordres du général.
M. **de CAMBEFORT,** reconnaissant tout le péril d'une situation si fausse, si dangereuse, dans laquelle il avait été engagé par suite de l'exécution de données impératives formulées au nom du général, prenait la sage résolution d'abandonner cette position et de rentrer à Beaugency, lorsque tout à coup l'horizon s'illumina, le bruit sec de la fusillade se fit entendre, accompagné du sifflement des balles nous frisant les oreilles.
Des tirailleurs prussiens, cachés dans les vignes, ouvraient le feu.

Malgré leur surprise, nos mobiles ripostèrent sans hésitation. Leur feu nourri fit comprendre à l'ennemi la force de leur résolution ; il cessa de tirer. Nos hommes, au contraire, continuaient.
Alors seulement, les deux masses noirâtres qui avaient été vues au loin s'agitèrent et nous envoyèrent de violentes décharges, auxquelles succéda un feu vigoureux, puissant, irrésistible de nos braves Cantaliens, qui réussirent à faire taire celui de l'ennemi.
Le combat se terminait, nos adversaires n'osant probablement s'engager dans une lutte que les circonstances et l'obscurité rendaient aussi périlleuse pour eux que désastreuse pour nous.
Notre position était insoutenable. Notre brave commandant, que les balles n'avaient heureusement pas atteint, quoiqu'il fût à cheval et plus en vue, nous donna l'ordre de rétrograder.
Nous prîmes la route de Beaugency, laissant un mort et emmenant quelques blessés.
Nous marchions avec la plus grande circonspection, car sur une étendue de cinq kilomètres, nous devions nous attendre à tout instant à être inquiétés en effectuant notre retraite. Heureusement, nous franchîmes sans autre incident la distance qui nous séparait de la ville.
Nos hommes étaient exténués par la fatigue d'une journée entière sous les armes et le manque le plus absolu de nourriture depuis de longues heures.
L'arrivée des bataillons à Beaugency provoqua une extrême surprise.
Nous avions été mis dans une telle situation que tout le monde avait très-judicieusement pensé d'ailleurs qu'ils avaient été complètement détruits.
Beaucoup de militaires, appartenant à la gendarmerie, m'exprimèrent l'étonnement que leur causait notre retour.
Le moins étonné de tous fut assurément le général C***, dans l'ignorance complète où il se trouvait de pouvoir définir la valeur et les conséquences de l'ordre qu'il ne se rappelait probablement plus nous avoir donné.
Notre campagne devant Beaugency débutait sous de bien mauvais auspices ; et assurément, après cette journée, notre confiance dans l'avenir, déjà si fortement ébranlée, subit encore une sensible altération.
Bien des personnes, qui n'ont pris aucune part active dans les évènements de cette guerre, se formant une opinion d'après les comptes rendus officiels des chefs de l'armée sur certains résultats de combats ou de batailles dans lesquels leur responsabilité se trouvait engagée, imputent aux soldats et surtout aux mobiles, qu'elles traitent de jeunes troupes inexpérimentées, la cause de beaucoup de nos revers.
On ne peut certainement pas leur faire un crime d'une conviction basée sur des appréciations aussi erronées qu'elles deviennent injustes devant l'irrécusable vérité de faits qui ont constamment concouru à détruire dans l'esprit de la troupe la confiance, qui est la base indispensable de sa solidité morale et la source première d'une foi intime dans le succès.
Les résultats de notre malheureuse expédition sur les frontières de l'Est ont démontré clairement, dès le début de la guerre, le peu de fruit que l'on pouvait recueillir du dévouement et de l'héroïsme d'une armée vaillante et intrépide, mais mal organisée, mal administrée, mal entretenue, et surtout mal commandée.
Si celle armée, qui n'existe que sur les contrôles, où figure le nombre des morts, des blessés et des prisonniers, malgré l'énergie d'une défense qui a atteint si souvent le sublime, a cessé d'être, il faut reconnaître qu'elle était cependant conduite par des généraux qui, tout en donnant des preuves de l'impéritie la plus navrante, offraient, à bien des titres, des garanties plus sérieusement justifiées d'aptitudes et de connaissances militaires que ces hommes improvisés, de création récente, spécialistes, plus aptes à conduire une frégate ou une escadre, plus propres à diriger les affaires d'un bureau ou d'un cercle arabe, et qui, n'étant rien ou inconnus la veille, ont subitement été placés, en vertu d'un décret, à la tête de divisions, de corps d'armée et de l'armée entière de la Loire.

Peut-on s'étonner, a-t-on même le droit de s'émouvoir de l'insuccès ? Ne devait-on pas s'y attendre ? Un homme devient-il général du jour au lendemain, parce qu'un décret lui concède la faveur et le droit de parader avec un chapeau à claque et des étoiles sur les épaulettes ?
Oh ! assurément non.
Ces hommes, étonnés eux-mêmes d'un titre et d'une position qui les élèvent sur un piédestal que l'opinion chercherait en vain à consolider, infatués de l'importance du rôle qu'ils ont, mais qu'ils sont impropres à bien remplir, arrivent à la tête de leurs troupes, changent, bouleversent une organisation déjà boiteuse et sèment, avec une puissance d'autorité devant laquelle tout s'incline, l'organisation de la désorganisation.
Soit inexpérience, soit ignorance du premier devoir d'un chef, ou, ce qui serait plus grave, insouciance la plus invétérée (le résultat est toujours le même), ces hommes pensent à tout, excepté à ce qu'ils devraient faire ; ils organisent tout, moins ce qui a trait à la troupe sous leurs ordres.
Ils ont le grade. Pense-t-on qu'ils en acceptent le côté sérieux, l'organisation, l'administration, desquelles dépend le bien-être matériel du soldat, et par cela même le succès ?
Ce serait une profonde erreur.
Ils acceptent certainement un succès lorsque leurs troupes, épuisées, ont fait un effort surhumain et ont assuré la victoire. Ils s'enorgueillissent alors à un tel degré qu'ils attribuent ce succès à l'impulsion qu'ils ont oublié d'imprimer, à l'influence qu'ils exercent sur des troupes auxquelles ils ont négligé de se faire connaître, et desquelles ils sont par conséquent entièrement inconnus.
Qu'il survienne une défaite, une catastrophe, ce qui, un jour ou l'autre, devait sûrement arriver par leur négligence, leur manque complet de renseignements sur les mouvements de l'ennemi, par l'absence d'une combinaison stratégique qu'ils sont incapables de concevoir, par le peu de soin qu'ils mettent à se garder, par une mauvaise direction donnée à des troupes disséminées, surprises par des forces supérieures, en résumé, par le seul fait de leur impéritie, ils se révoltent, et, oubliant tout, excepté le mensonge, ils envoient au ministère des dépêches qui parlent *de défaillances honteuses, de paniques inexplicables, d'abandon de positions importantes compromettant la sûreté générale, d'ordres inexécutés !*
Ils aveuglent le gouvernement, qui ne peut, de son cabinet, démêler que le désastre ; ils trompent la nation en voulant abriter leur responsabilité, et ils insultent des troupes qui se battent vaillamment et qu'ils sont indignes de commander.
L'armée de la Loire, j'ose l'affirmer sans crainte, formait, par sa seule composition, une armée d'élite sur laquelle la France comptait et avait raison d'espérer.
A sa constitution physique vigoureuse, se joignait la force intellectuelle.
Cette armée, que quelques semaines avaient formée, était mue par un sentiment d'inaltérable patriotisme.
Si elle n'avait pas complètement acquis le mécanisme disciplinaire, elle possédait cette puissance de volonté qui enfante le héros.
Elle vivait et savait pourquoi elle respirait ; et, si elle avait fait abandon de son corps à l'ennemi comme une proie vouée aux hasards de la guerre, elle avait offert, grandie par le sacrifice à la patrie, son âme à la France !
Malheureusement, les nations, une fois arrivées à l'apogée des richesses, des grandeurs et de la gloire, se voient souvent frappées par les arrêts inexorables de leur destinée.
La France, semblable à ses mères antiques, Sparte, Athènes, Carthage et Rome, qui, du sommet de leur puissance, se sont vues tomber, briser et ensevelir sous le linceul de l'impuissance, se débattait inutilement dans les étreintes de l'adversité. L'adversité ! reptile tortueux dont les anneaux, s'enroulant autour de son cœur, étouffaient ses aspirations, détruisaient ses espérances, reposant sur

cette armée de la Loire, grande, forte, exaltée, puissante, et qui, à peine au monde, s'est vue saisie, brisée, perdue, anéantie !
L'adversité frappait à coup sûr en donnant tour à tour à cette armée des chefs qui ne semaient dans son âme que le découragement. En détruisant ses facultés physiques et morales par des privations sans nombre, des fatigues continues et irréfléchies, les souffrances intolérables causées par une température tous les jours plus rigoureuse, l'incohérence d'une direction privée de prudence, de sagesse, de vigueur et d'énergie, elle enlevait une à une les espérances qui faisaient palpiter et vivre son cœur, et détruisait du même coup la confiance entière et inébranlable qu'elle avait au début dans le succès des opérations qu'elle allait entreprendre.
Après quelques semaines, l'armée de la Loire n'était qu'un cadavre au-dessus duquel planait une lumière faible et tremblante qui n'était autre que son âme exhalant ses soupirs sur l'incertitude des destinées de sa belle et chère patrie !
……...
Nous étions enfin dans Beaugency. Nous aurions pu trouver dans la ville des logements en assez grand nombre pour loger nos hommes et les mettre à l'abri du froid, qui sévissait chaque jour davantage. Il était tard, et ils avaient besoin de nourriture et de repos.
Nous fûmes envoyés, après bien des hésitations, dans un champ au côté ouest de la ville.
L'incertitude qui existait depuis longtemps dans tous les ordres ayant pour but d'effectuer un mouvement, de quelle nature qu'il fût, se reproduisait toujours dans les actes les plus insignifiants de ceux qui avaient la suprême direction des troupes.
Nous étions, depuis longue date, habitués à flotter dans cet océan de tergiversations perpétuelles qui augmentaient tous les jours la souffrance du soldat, amoindrissaient la force de ses résolutions et faisaient germer dans son esprit la perplexité et la démoralisation.
Le général C***, très-peu initié au secret des positions topographiques d'un pays dont la défense lui était confiée, ne pouvait pas, avec certitude, assigner un emplacement propre au campement des deux bataillons.
M. **de CAMBEFORT** prit l'initiative d'une installation dans un champ bien situé, sur lequel son attention s'était heureusement fixée lors de notre arrivée à Beaugency.
Là, nos troupes disposèrent leurs armes en faisceaux et dressèrent leurs tentes. Dix heures sonnaient. Beaucoup d'hommes, épuisés par la fatigue, le manque de nourriture et l'émotion d'une soirée si dramatique, s'étendirent sur le sol et sommeillèrent. D'autres, plus vigoureusement trempés, allumèrent des feux afin de réchauffer leurs membres endoloris. Beaucoup de leurs camarades, recrutés dans toutes les compagnies, allèrent, sous la conduite d'un officier, chercher les vivres dont le général avait prescrit la distribution.
Les marmites, installées, chauffaient l'eau dans laquelle devaient se déposer les substances nécessaires à faire la soupe de la communauté.
Nous devions recevoir des vivres pour plusieurs jours, et nous espérions ainsi nous trouver pour quelque temps à l'abri du besoin.
La corvée revint bientôt sans autre approvisionnement que la demi-ration d'une journée.
Cela devenait dérisoire. Le mécontentement grandit en raison du besoin si naturel qu'éprouvaient les hommes de satisfaire leur appétit ; mais que faire devant tant d'imprévoyance et une négligence aussi criminelle ?
Le général avait donné des ordres sans savoir s'ils étaient réalisables et sans avoir songé préalablement à prescrire les mesures nécessaires au ravitaillement de troupes épuisées confiées à ses soins.

Nos hommes ne manifestèrent cependant pas trop ouvertement la juste indignation du peu de soin dont ils étaient l'objet, car leur commandant, qu'ils aimaient, était présent et souffrait lui-même des privations de toute nature qui affectaient le bataillon.
Les marmites furent renversées. Des morceaux de biscuit firent les frais d'un bien maigre repas, et quelques hommes s'ensevelirent sous le froid glacial de leurs tentes, en songeant à des jours meilleurs.
D'autres s'enveloppèrent dans leurs minces couvertures, s'assirent près des feux qu'alimentaient des échalas de vigne, et, accoudés, le front dans la main, révèrent au pays natal.
Pauvres enfants, qu'ils ont souffert !....
Le temps s'écoula ainsi pour le plus grand nombre. Les premières teintes du jour surprirent ces jeunes militaires refroidis par un repos de quelques heures et engourdis par le froid, qui sévissait toujours avec une affreuse persistance.
Mais cette nuit fut surtout défavorable à notre commandant, dont la santé était sérieusement compromise depuis quelque temps.
Son sommeil fut brusquement interrompu par un ordre de M. C***, le priant de se rendre au quartier général pour recevoir des instructions sur l'emploi des deux bataillons préposés à la défense de Beaugency.
Cette fois, exceptionnellement, le général donnait des preuves d'une prévoyance intempestive. Mais il s'agissait d'une position importante à sauver des mains de l'ennemi, et l'honneur de cette défense étant confié aux bataillons du Cantal, M. **de CAMBEFORT** accepta la responsabilité de cette mission comme un militaire connaissant ce qu'est le devoir en pareille circonstance, et très-heureux de pouvoir profiter d'une occasion qui mettait son dévouement à la cause française à hauteur du poste périlleux qui lui était assigné.
– Vous défendrez Beaugency, lui dit le général, et vous prendrez les dispositions nécessaires à cet effet. Vous avez en ville une batterie d'artillerie dont vous disposerez. Vous vous entendrez d'ailleurs avec le commandant.
M. **de CAMBEFORT** revint au camp, et, dès le point du jour, se disposait à exécuter les ordres si précis du général, lorsque tout à coup ce dernier lui fit savoir qu'il avait changé de résolution et allait donner un nouveau poste aux bataillons.
Toujours des contre-ordres dénotant la plus profonde et la plus regrettable irrésolution. Au moment d'agir, ce général ne savait plus que faire et à quoi s'arrêter.
Et cependant l'ennemi ne tergiversait jamais. Il nous donnait chaque jour la preuve de plus en plus évidente, par ses mouvements sûrs et rapides, qu'il usait largement de la latitude que lui accordait la versatilité des résolutions des chefs de l'armée.
Le général C***, en nous donnant la défense de Beaugency, avait été heureusement inspiré : non pas que les bataillons du Cantal, sans être fortement appuyés, eussent pu conserver cette ville malgré leurs efforts, mais parce qu'il aurait attaché à son nom, qui avait besoin d'être connu, l'honneur d'une défense qui eût été très-énergique et même acharnée.
Au lieu de couvrir Beaugency, d'en défendre l'accès, d'opposer à l'attaque une force puissante et bien dirigée, de se barricader et de faire subir à l'ennemi des pertes qui eussent été grandes ; au lieu d'utiliser avec fruit une batterie d'artillerie tombée sans avoir fait feu au pouvoir de l'ennemi, le général, abandonnant sans raison plausible ses premières intentions, envoya les deux bataillons du Cantal se former sur les hauteurs, à 600 mètres derrière Beaugency (partie sud).
A six heures, les hommes sous les armes furent dirigés en deux colonnes sur les positions qu'ils devaient occuper.
Le canon ouvrait son feu à l'ouest, du côté de Josnes et de Villorceau.
Arrivés sur le terrain, les deux bataillons formèrent leur ligne de bataille, faisant face à la ville.

Le premier, placé à droite de la ligne du chemin de fer de Beaugency à Blois, avait sa droite soutenue par une batterie d'artillerie.
Une ligne de tirailleurs, formée par la 5e compagnie et une section de la première, déployée à cent mètres en avant, protégeait son front.
Une magnifique batterie de mitrailleuses sur sa gauche, le séparait du deuxième bataillon, installé sur le prolongement de la ligne occupée par le premier.
Une compagnie en tirailleurs couvrait son front de bataille.
A gauche, sur les derrières du deuxième bataillon, se trouvaient quelques escadrons de cuirassiers.
Devant nous s'étendait la plaine qui devenait le théâtre d'une lutte grandissant d'instant en instant. A l'horizon, sur une immense étendue, un cercle de feu témoignait des proportions gigantesques de la bataille.
L'artillerie répondant à l'artillerie nous envoyait le bruit de l'explosion de nombreux projectiles s'entrecroisant dans l'air et qu'elle lançait avec une fureur croissante.
La force de la canonnade laissait deviner la même vigueur dans l'attaque et la même puissance dans la défense.
Les coups se suivaient sans interruption. Cent bouches à feu, vomissant leur lave, épaississaient l'atmosphère déjà noire de fumée. Cent bombes traversant ses couches, frappaient et déchiraient le sol sous l'explosion de ces blocs infernaux qui ouvraient leurs flancs pour propager la destruction et semer la mort.
La voix lugubre et majestueuse du canon semblant imposer silence à la nature, n'étouffait pas entièrement le pétillement nerveux d'un feu de mousqueterie incessant.
Tous les efforts de l'ennemi se portaient sur Josnes-Villorceau. L'action paraissait ne pas vouloir s'engager sur la droite dont nous formions les ailes. La partie nord-est de Beaugency, où avait eu lieu le combat la veille, restait muette.
Nous attendions, l'arme prête, que la situation se dessinât et qu'un ordre vînt nous lancer au milieu d'un engagement que nous devions tous souhaiter.
Notre immobilité devenait une souffrance réelle. Nous éprouvions le besoin d'agir, parce que les circonstances jetaient une certaine exaltation dans les esprits, que le cœur tressaillait au redoublement d'intensité de la canonnade et de la fusillade, et que le froid, toujours aussi rigoureux, roidissait nos membres refusant la chaleur que nous cherchions à faire naître par un continuel piétinement.
Nous avions faim. Quelques-uns d'entre nous ayant encore quelques faibles provisions de biscuits ou de chocolat, cédaient volontiers une partie de ces minces ressources à un voisin affaibli.
Beaucoup supportèrent les souffrances d'une privation qui durait déjà depuis longtemps.
Le général C***, soutien de l'aile droite, chargé d'une façon exclusive de la défense de Beaugency, resta à cheval entouré de ses officiers d'ordonnance et des lanciers composant son escorte, une grande partie de la matinée, sur le front du premier bataillon.
Que faisait-il ainsi calme, froid, immobile, sur son quadrupède, semblable à une composition équestre enfantée par le cerveau d'un artiste mal inspiré ? Personne n'aurait pu le deviner ; et son système d'inaction est toujours resté, même pour les conceptions pénétrantes et subtiles, à l'état le plus absolu d'un problème mathématiquement impossible.
Son visage, assombri par je ne sais quelle pensée venant l'assaillir, ne possédait aucune de ces facultés qui sont du ressort de l'âme et dont la transfiguration traduit fidèlement les diverses impressions qui peuvent réagir en elle.
Il ne sentait rien, ne voyait rien et comprenait moins encore.
Toutefois, si usant des moyens en son pouvoir il avait donné à tel ou tel officier d'ordonnance l'ordre de se porter dans telle ou telle direction, nous aurions très-judicieusement pensé que la scène qui se

déroulait lui offrait quelque intérêt, et que, surmontant la force d'inertie qui le tenait cloué au sol, il lui restait une dernière étincelle de souvenir pour lui rappeler qu'il avait reçu mission de faire le général.
Il ne sentait rien, ai-je dit ? Ce serait commettre assurément une grosse injustice que de persister dans une pareille affirmation.
L'heure venue, le général donna l'exemple du branle-bas. Il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, et oubliant tout, excepté le déjeuner, se lança, suivi de son état- major, dans la direction de Beaugency.
Peu après, arrive un officier d'ordonnance, bride abattue, tout essoufflé, rendre compte au général d'un mouvement qu'opérait l'ennemi en avant de Beaugency.
Où est le général ? Où est le général ? On se regarde, chacun se le demande, personne ne pouvait le dire : tout le monde l'ignorait.
Notre officier d'ordonnance, déjà très-fatigué, ne crut pas devoir poursuivre ses recherches. Il se mit bravement à déchirer un morceau de pain et se désaltérer outre mesure en pompant dans une vieille gourde le bleu nectar que renfermait son sein.
Les renseignements à fournir au général se liquéfièrent, se volatilisèrent, et tout fut dit.
Cependant le temps s'écoulait avec rapidité, et notre situation restait la même.
Dans la matinée, quelques travaux de terrassement avaient été exécutés par le génie pour abriter derrière son épaulement les tirailleurs déployés des deux bataillons.
Le champ de bataille se rapprochait sensiblement.
Le canon tonnait à petite distance.
La fusillade, plus rigoureuse qu'elle ne l'avait été jusqu'alors, devenait terrible.
Sur la vaste plaine où notre vue s'étendait le matin, planaient d'épaisses colonnes d'une fumée envahissante, sous laquelle mille éclairs s'entremêlant, jaillissaient sans cesse au milieu du groupe noirâtre des nombreux combattants.
Sur ce flot humain roulant et bondissant comme la vague frémissante sur un sol bouleversé que soulève et affaisse les efforts convulsifs des laves du volcan, des langues tortueuses, séduites par tant d'aliments puissants, déployaient leur serpentin de feu autour de ruines accumulées par l'immense incendie dévorant un à un les villages environnants.
Les bombes incendiaient, frappaient aveuglément nos mâles guerriers, le pauvre en sa chaumière, la mère éplorée et l'enfant au berceau.
Pour corollaire de tant de rage, de fureur et de honte, elles alimentaient sans cesse sur ces corps pantelants le brasier du désespoir, de l'horreur et du crime.
Un cercle rougeâtre rayonnant au ciel, semblable à l'auréole divine, couronnait immortelle l'innocence du martyr !
……...
Devant nous, derrière Beaugency, la lutte débutait vive et puissante. Encore quelques instants, et nous allions satisfaire une fiévreuse impatience, prêter un concours à tant d'héroïques efforts et payer l'impôt d'un contribution volontaire et sacrée.
Le général C***, de retour de Beaugency, avait repris devant le bataillon sa pose plastique de la matinée ; et, toujours avec la même placidité, regardait sans trop s'en rendre compte, les progrès d'une lutte menaçant la ville, sur le devant de laquelle il n'avait opposé à des forces sérieuses que la faiblesse d'une barrière impuissante.
Une action décisive devait évidemment ressortir du manque le plus absolu d'une direction imprévoyante et sans intelligence.
Elle éclata comme la bombe, rapide, sifflant au milieu des couches aériennes, qui vint brusquement s'écraser et effondrer les bâtiments de la cité.

L'ennemi opposait à l'engourdissement d'une volonté inerte une résolution vive et énergique.
Il bombardait la ville, et jetait au milieu d'une population si mal protégée la frayeur et la consternation.
Les habitants, surpris, justement effrayés, abandonnaient leurs habitations et se précipitaient sur la route en courant dans notre direction. De nombreuses voitures, chargées à la hâte des effets mobiliers les plus précieux, formèrent bientôt un long convoi se dirigeant sur la route de Blois.
Des familles entières abandonnèrent en gémissant leurs vieilles demeures. Ce spectacle, aussi émouvant que douloureux, remplissait notre âme d'une tristesse indéfinissable.
Le général, dans son inintelligente immobilité, restait muet sans laisser deviner une seule des impressions qui, chez une nature mieux douée, eût certainement provoqué une détermination vigoureuse et salutaire.
Les bombes se succédaient sans interruption. Le craquement des toitures, répondant à l'éclat de l'obus, occasionnait un vacarme indescriptible.
L'impatience gagnait tous les cœurs. Le manque d'initiative du général leur imposait silence.
Alors seulement, le commandant de la batterie appuyant la droite du bataillon, n'y pouvant résister, ouvrit son feu ; et, les obus français sifflant sur nos têtes, vinrent un à un frapper l'ennemi au-devant de nous.
La scène changea aussitôt d'aspect. L'ennemi, surpris mais non intimidé, répondit sur-le-champ.
Ses obus répercutants vinrent, en labourant le sol, éclater à une assez grande distance de notre front.
Mais une autre batterie prussienne sur la rive gauche de la Loire, vint mêler son feu à celle qui, du derrière de Beaugency, ripostait aux bombes françaises.
Ses projectiles, menaçant de prendre le bataillon en écharpe, frappaient sans relâche.
Un feu croisé et nourri nous menaçait de destruction.
La batterie française lançait toujours ses bombes.
Le tir, d'abord incertain de l'ennemi, fut sensiblement rectifié. Plusieurs bombes vinrent éclater à petite distance au-devant et sur le flanc de nos lignes de tirailleurs.
Puis, ajustant sûrement cette fois, les obus passant sur la tête des tirailleurs, vinrent tomber, les uns sur la batterie française, les autres éclater dans les rangs du 1er bataillon.
Tout-à-coup, une bombe fait explosion à petite distance du général.
Cette explosion le rendit au sentiment de la réalité. Son cheval releva la tête sous le brusque soubresaut du maître qui lui enfonçait ses éperons dans les flancs. Il s'apercevait de l'étendue du danger ; mais, plaçant au-dessus de toute considération sa sécurité personnelle, il tourna bride et s'élança, suivi de son escorte, sur la route de Mer.
Le général abandonnant la ville bombardée et une division dont il ne se rappelait plus avoir le commandement, nous laissait sans ordres, sous une pluie de bombes, pour aller se remettre, hors de la portée du canon, des émotions d'une frayeur inqualifiable. Il n'était que quatre heures.
Le lendemain, le Gouvernement, justement alarmé de la prise de Beaugency, en imputait la faute au général. Le général, sommé de parler, et ne pouvant avouer sa honteuse conduite devant Beaugency, déclara mensongèrement qu'ayant fait une chute de cheval, il avait été mis dans l'impossibilité de pourvoir à la défense de cette ville.
Le 11 décembre, à Mer, dans un café, j'aperçus son fils, et, sans aucunement provoquer de justification à l'endroit du père, ce jeune homme répond à mon salut, se lève et me dit en rougissant : Le général était si souffrant devant Beaugency que le soir, ne pouvant descendre de cheval, on fut obligé de l'enlever pour le faire reposer.
L'embarras du jeune homme était visible, et, coupant court à toute explication dont je n'avais que faire, j'allai rejoindre quelques officiers du bataillon.

Nous étions édifiés sur la valeur de ces versions si contradictoires ; mais, du fond de notre âme, nous envisagions les conséquences désastreuses auxquelles nous entraînaient chaque jour les erreurs et les défaillances de généraux trop subitement élevés à une dignité mettant fatalement entre leurs mains ce qu'une nation a de plus précieux après l'honneur : son salut !

……...

Le bombardement de Beaugency avait heureusement cessé. Les obus pleuvaient sur la batterie française, dont le feu conservait la même intensité. Le bataillon, toujours l'arme au pied, était magnifique de calme et de stoïcisme. Les bombes éclataient devant, derrière, au milieu des rangs. La terre en était labourée ; quelques hommes tombaient.

La position devenait périlleuse. La batterie de mitrailleuses installée à la droite du deuxième bataillon, menacée par les projectiles ennemis, la prenant en écharpe en frisant dans sa longueur le front du premier bataillon, quittait vivement ses retranchements.

Un régiment de mobiles, à quelques cents mètres derrière, se repliait en désordre et allait s'abriter contre les talus du chemin de fer.

Seuls, les bataillons du Cantal restaient immobiles.

Le feu continuait et menaçait de doubler de violence, lorsqu'un obus vint tout à coup démonter une pièce de notre batterie et couper en deux le capitaine qui la commandait.

Privés de leur chef, les artilleurs cessèrent le tir ; peu à peu, les Prussiens diminuèrent l'intensité du leur et l'arrêtèrent complètement.

La nuit arrivait de bonne heure à cette époque ; déjà ses ombres nous enveloppaient. Beaugency était au pouvoir de l'ennemi et nous l'ignorions. La canonnade continuait moins vive sur la gauche, la fusillade persistait à dominer le bruit de la plaine.

Les lueurs que projetaient les villages et les fermes incendiés apparaissaient plus vives au fur et à mesure que l'obscurité grandissait.

Il ne restait bientôt plus de cette scène dévastatrice, voilée par les ténèbres, qu'un bien triste souvenir qui laissera dans l'esprit et le cœur de ceux qui l'ont vu se dérouler, un sentiment douloureux et impérissable....

De nombreuses colonnes françaises, ayant pris une part active aux combats de la journée, se repliaient vers nous et cherchaient l'emplacement de leur bivouac.

Un moment, nous pensâmes à l'arrivée de troupes ennemies. Nous distinguions avec beaucoup de peine l'uniforme français à quelques mètres. C'est ainsi que les sentinelles avancées de notre grand garde, arrêtèrent, prêtes à faire feu, les premiers bataillons.

Au qui vive ! l'accent français répondit. Ainsi défilèrent près de nous de nombreux régiments, cernant étroitement des prisonniers prussiens qui avaient été faits durant la journée. Personne ne saurait mettre en doute la valeur personnelle de nos soldats ; et sans forfanterie aucune, elle est au moins égale sinon supérieure à celle de nos ennemis.

Un exemple admirable d'impassibilité, de courage, de bravoure même nous fut donné dans les circonstances suivantes :

A huit heures du soir, ma compagnie se trouvait encore embusquée derrière son retranchement devant le bataillon, lorsque dans le lointain apparut une ombre hésitante se dirigeant vers elle.

Nous devions nous tenir en garde contre toute tentative d'espionnage de l'ennemi, duquel quelques centaines de mètres seulement nous séparaient.

Les uhlans étaient nombreux aux alentours, et nous n'ignorions pas avec quelle imprudence ces intrépides cavaliers s'aventuraient au-devant des lignes françaises. Les circonstances nous engageaient donc à nous renfermer dans la plus grande circonspection.

Un cavalier, que nous prîmes pour un éclaireur prussien, s'avançait avec les plus extrêmes précautions.

L'hésitation de son allure nous le rendit suspect... Saisissant un fusil, je laissais ce militaire avancer à portée de la voix ; et, prêt à faire feu, je prononçais vigoureusement le qui-vive réglementaire.
Le vent soufflait avec force et dut arrêter le son, car ce cavalier parut ne tenir aucun compte de ce premier avertissement. Son esprit était peut-être plongé dans une rêverie qui l'éloignait de tout sentiment du danger qu'il courait. Il avança donc sur nos tirailleurs.
Un nouveau qui-vive le surprit et l'arrêta brusquement à quelques mètres.
Avait-il reconnu une voix amie ou l'accent germanique, je ne puis m'en rendre un compte très-exact. Je ne pouvais distinctement démêler l'uniforme français du costume prussien.
Je le mis en joue, et le doigt sur la détente j'attendis un seul mot, duquel dépendait la vie de cet homme.
Une faible clarté projetée par la lune, dont un timide rayon traversait péniblement la couche épaisse des nuages grisâtres, éclairait cette scène et me fit voir que le cavalier montait une jument.
Beaucoup de natures, moins fortement trempées que la sienne, voyant subitement leur existence à la merci d'un militaire dont il ignorait l'origine, et pouvant céder à une précipitation irréfléchie, se seraient prises de frayeur et auraient peut-être tourné bride ventre à terre.
Au contraire, se croyant pris dans une embuscade, il saisit les rênes flottantes sur le cou de sa jument, releva fièrement la tête, et tenant sa carabine appuyée sur la cuisse droite comme en un jour de parade, développa ses larges épaules, en offrant sa vaste poitrine à l'arme menaçante.
D'une voix puissante ne laissant trahir la moindre émotion :
Mais tirez donc... Je suis Français ! dit-il.
Immobile, il attendait.
C'est bien, mon brave ; passez à droite, vous trouverez des amis, lui fut il répondu.
Ah ! Ah ! Merci, merci, dit-il avec l'accent d'une extrême surprise, en s'enfonçant au milieu de l'obscurité.
Nous restâmes quelque temps sous l'impression du calme imperturbable, de l'attitude énergique et fière de ce brave militaire, qui se croyant tombé au pouvoir de l'ennemi voulait lui apprendre comment savait mourir un Français. Il avait été admirable.
Les Prussiens, a-t-il été dit, occupaient Beaugency. Ils s'étaient emparés de la ville immédiatement après le bombardement.
Sans se préoccuper des troupes françaises qui se trouvaient à demi-portée de fusil, ils s'étaient installés dans les établissements publics et fêtaient joyeusement leur arrivée.
Des postes nombreux entouraient et empêchaient l'accès de la ville.
Des sentinelles dispersées, dissimulées par un obstacle naturel ou derrière des murs crénelés, exerçaient une surveillance très-active.
Quelques coups de feu, de temps à autre, attestaient leur vigilance.
Nous étions blottis dans la tranchée ; nous plongions nos regards dans les ténèbres ; et nous prêtions une oreille attentive pour deviner une forme ou saisir un bruit pouvant trahir l'arrivée de l'ennemi dont nous ignorions la présence à Beaugency.
Le bataillon, encore sous les armes à neuf heures, ignorait le nom du général qui avait dû remplacer M. C*** dans le commandement des troupes, et ne sachant où puiser les instructions sur ce qui lui restait à faire, se trouvait dans une situation des plus périlleuses.
Si l'ennemi avait formé ses colonnes s'était glissé à la faveur de l'obscurité le long de la rive droite du chemin de fer, il aurait pu, à notre insu, tourner et envelopper le bataillon.
Il n'opéra pas ce mouvement, peut-être parce qu'il s'exagérait le nombre des troupes qui lui serait opposé, peut-être aussi parce qu'il ne nous supposait pas si près de ses avant-postes.
Nous avions cependant besoin de nous édifier sur le danger de notre situation ; et, à cet effet, il fut décidé qu'une reconnaissance serait poussée jusqu'à la ville.

La deuxième compagnie se mit en marche sous les ordres de M. **BRUNON**, sous-lieutenant, accompagné de M. **MARLY**, notre officier payeur. Arrivée à une très-petite distance de la porte sud de Beaugency, les sentinelles prussiennes, voyant avancer cette petite colonne, donnèrent aussitôt l'alarme. Le poste fortement composé, averti à temps, tint ses armes prêtes, et lorsque la compagnie, qui ne rencontrait pas d'obstacles, fut à quelques mètres, elle fut accueillie et enveloppée par un feu de mousqueterie très vigoureux.
Malgré la surprise d'une si brusque attaque, elle riposta vivement et se replia en soutenant son feu. La reconnaissance était chaude.
L'ennemi avait tiré presque à bout portant sans blesser un seul homme.
Les balles prussiennes, mal dirigées, vinrent s'ensevelir contre le tertre qui abritait la première et la cinquième compagnie ; une quantité plus considérable sifflant dans tous les sens passèrent sur le bataillon.
Dès que nous entendîmes la fusillade, nous éprouvâmes les craintes les plus sérieuses sur les pertes qui pouvaient nous être infligées.
Ce qui donna plus de poids à nos appréhensions, fut l'arrivée du cheval blanc monté par M. **MARTY**. Ce cheval, privé de son cavalier, arrivant isolement, tout ensanglanté, nous produisit une pénible impression.
Trois coups de feu avaient atteint cette pauvre bête en plein poitrail. Deux autres balles, qui auraient inévitablement frappé M. **MARTY** en pleine poitrine, étaient logées dans la tête du cheval.
Cet officier avait eu son képi enlevé par un autre coup de feu.
Sur le moment, il était difficile de se rendre un compte exact de la situation de la compagnie, qui ne pouvait affirmer n'avoir laissé personne de mort ou blessé.
Il fut heureusement reconnu que les balles prussiennes avaient providentiellement ménagé nos braves soldats.
Déjà, derrière nous, les bivouacs se formaient. De nombreux groupes de militaires, apparaissant comme des ombres, se chauffaient et formaient le cercle autour des feux. L'agitation de ces groupes fantastiques, sur lesquels se projetaient les lueurs de la flamme, offrait un coup d'œil aussi triste que saisissant.
Malgré soi, l'esprit se laissait aller à songer aux mille misères endurées par tant de créatures humaines, privées et dénuées de tout.
Elles surmontaient la fatigue d'une journée de lutte à outrance, acceptaient courageusement l'épuisement d'une nuit sans sommeil, supportaient sans murmurer les étreintes d'une privation sans cesse renaissante, et s'ensevelissaient, attristées, dans un abîme de souvenirs inépuisables et de réflexions muettes que le sentiment des rigueurs de la voûte glacée du ciel ravivait douloureusement.
Abandonnant enfin la position que nous avions occupée pendant cette pénible journée, nous fûmes nous joindre au deuxième bataillon.
Nous n'avions franchi que quelques cents mètres sur la gauche, pour nous placer à la droite d'une ferme dite de Rougemont. Nous commencions à céder nous-mêmes au plus complet épuisement.
Un peu de paille nous eût fait grand bien. Nous avions tant besoin de repos ; mais nous ne possédions rien sur quoi reposer notre tête. Nos paupières alourdies appelaient le sommeil. Nous ne pouvions accorder à ce besoin de la nature la satisfaction qu'il exigeait impérieusement.
Le froid, insupportable ce soir-là, ne nous accordait pas la faculté de rester sur place. Nous enjambions l'espace et faisions les cent pas en courant, pour éviter le saisissement d'un air trop vif.
Et lorsque, essoufflés de cette course désordonnée, nous venions réclamer une place à l'un des foyers autour desquels tous se groupaient, la partie seule presque immédiatement en contact avec le feu, éprouvait un léger soulagement. Le reste du corps restait gelé.

Il n'était cependant que dix heures. Comment pourrions-nous supporter la longueur d'une telle nuit ? Nos forces pouvaient trahir notre volonté et notre courage, que nous alimentions du sentiment du devoir.
Depuis le début de la campagne nous n'avions jamais autant souffert.
De temps à autre, nos jambes cédant au poids du corps, sollicitaient le repos que les circonstances leur refusaient.
Nous nous accroupissions alors sur la terre durcie ; mais notre station n'était que de bien courte durée.
Nous nous relevions plus brisés, plus engourdis. Nous cherchions dans un piétinement furieux les moyens de déglacer nos pieds, devenus d'une sensibilité extrêmement douloureuse. Depuis plusieurs jours nous ne nous étions déchaussés.
Ces souffrances physiques eussent été bien infimes si, à ces dernières, n'était venu se mêler le chagrin que nous causait le sentiment des privations criminelles que l'on faisait endurer à nos hommes, desquels on nous forçait d'exiger tout ce que pouvaient donner des troupes exemptes de toutes ces tortures.
Nos hommes, depuis quarante-huit heures, n'avaient pas mangé. Ils restèrent encore deux journées sans vivres.
A Beaugency, les Prussiens se gorgeaient à l'abri des rigueurs de la température.
Et pendant ce temps, que faisaient nos intendants, en toute circonstance si malheureusement imprévoyants ? Ils se prélassaient sans doute bien loin de cette vérité navrante qui eût couvert leur front du rouge de la honte.
C'est encore trop de leur supposer un restant de pudeur, que le profond sentiment d'égoïsme dont ils entourent leur personnalité est incapable de faire naître.
Partout et toujours, dans cette campagne de la Loire, vous trouviez les routes encombrées de ces membres plus gênants qu'utiles de la hiérarchie administrative, jetant un regard hautain et dédaigneux sur de hâves piétons qu'ils oubliaient de faire vivre ; mais depuis longtemps il n'existait plus, dans toutes les branches de l'administration, qu'un système de désœuvrement et de désorganisation contre lequel les réclamations s'élevèrent de toutes parts et restèrent toujours infructueuses.
Sont-ils les seuls coupables ; sont-ils considérés comme tels, ne sont-ils pas autorisés à le devenir ? Qui le croirait ?
Un jour, M. **de CAMBEFORT,** péniblement affecté de la situation du bataillon, alla trouver le général T***.
- Général, mes hommes sont privés de nourriture depuis trois jours.
- Eh quoi ! répond le général, vous vous plaignez ? Les miens n'ont pas mangé depuis quatre jours.
Que penser après une telle réponse d'un chef de l'armée ?
……..
Minuit sonnait. Une tranquillité apparente régnait dans le camp. L'agitation était cependant dans tous les cœurs, et l'âme veillait.
Notre commandant, dont les forces affaiblies menaçaient de lui ôter toute possibilité d'exercer au milieu du bataillon son œuvre de sollicitude et de bonté toute paternelle, souffrait avec ce courage et cette résignation qui inspirent le respect, ravivent l'énergie et réveillent les forces.
Chacune des paroles émanant de son âme, expirant sur ses lèvres, devenait la traduction d'une onctueuse pensée de bienveillance et d'encouragement, qui provoquait sans cesse dans le cœur de ses enfants émus cette reconnaissance que traduisait si bien l'enthousiasme de leurs cris si souvent répétés de : Vive notre commandant !

Son apparition au milieu des groupes ramenait toujours la joie et le sourire du bonheur dont la source était depuis si longtemps tarie ; et, si mille souffrances entouraient l'agitation de notre existence nomade, incertaine et périlleuse, la calme fermeté de son cœur et la tranquillité de son esprit nous apprenaient comment il fallait souffrir. La confiance renaissait.
Toute la journée, M. **de CAMBEFORT** était resté à cheval, à la tête du bataillon.
Lorsque vint ce moment suprême où, réduit à l'impuissance par la faiblesse et la fuite honteusement rapide du général, il voyait, menaçantes et destructrices, les bombes sillonner autour de ses enfants, calme, tranquille, héroïque, il encourageait de la voix et par son exemple, au milieu d'une pluie de fer, les plus faibles, qui raffermissaient leur courage pour devenir dignes de leur chef, dont l'attitude mâle et vraiment chevaleresque fit l'admiration de tous.
Nous devinions combien le repos lui devenait nécessaire ; et nous étions vivement peinés de ne pouvoir opposer à cette triste conviction que la force de l'impuissance. Il partageait stoïquement notre sort, aux abords d'un feu mourant, au milieu des frimas d'une saison rigoureuse, sous le voile glacé d'une nuit qui paralysait les forces de la nature elle- même.
Telle était notre situation lorsque le silence qui planait sur nos têtes fut inopinément troublé par le bruit sec et rapide d'un feu de mousqueterie vivement nourri.
Tout le monde se dressa comme mu par l'effet d'un ressort puissant, et courut aux armes. Nous devions prévoir une attaque et nous disposer à y répondre.
Les faisceaux furent rompus, les compagnies rassemblées et formées en bataille. Que se passait-il, qu'allait-il se produire ? L'obscurité laissait penser et ne permettait pas de voir.
Les feux, seule ressource d'un bien-être presque imaginaire, furent dispersés et étouffés.
Les hommes, immobiles, silencieux, le regard dans les ténèbres, l'oreille tendue, le cour maître de l'émotion qui le faisait battre, attendaient.
Peut-être préféraient-ils les dangers d'une lutte meurtrière à l'inaction d'une nuit fiévreuse et si dure.
Ils restèrent longtemps ainsi.
La fusillade d'une de nos grand gardes, dirigée sur un ennemi trop aventureux, cessa sans laisser supposer qu'elle se réveillerait encore. Seul, l'éclair produit par le tir de quelques sentinelles avancées, de temps à autre sillonnait et illuminait l'espace.
Tout semblait fini et s'ensevelir dans l'oubli.
Mais tout-à-coup, une voix plus formidable que celle du mousquet, étonna les échos.
Le canon faisait vibrer l'air. Les projectiles rapides et terribles produisaient le ronflement du vent que chasse la tempête ; et, lorsqu'ils frappaient l'obstacle qu'une main sûre voulait atteindre, ils éclataient avec toutes les horreurs de la foudre qui renverse et écrase.
Chaque minute, deux invariables coups jetaient le désordre et la stupeur dans un camp voisin.
Des cris nombreux, lamentables et agonisants y répondaient. Quelle épouvantable scène de destruction !
Elle dura longtemps.
Dès que le calme fût rétabli, aussitôt que le danger dont nous avions été menacés sembla s'être éloigné, chacun reprit sa place près des cendres fumantes ; et, fermant le cœur aux émotions envahissantes d'une perplexe pensée, étouffant le souvenir d'un spectacle émouvant et hideux, oubliant la vérité de tant de souffrances physiques et morales, la nature épuisée exerçant ses droits impérieux, les yeux se fermèrent.
La mort semblait régner maîtresse sur ce champ jonché de formes humaines et inertes. Mais une flamme rayonnait : le commandant veillait !
L'aurore de la journée du 9 décembre amena l'ordre du général T***, qui avait pris le commandement des troupes en remplacement du général C***, de disposer les régiments en bataille.

Dès la pointe du jour, les bataillons du Cantal avaient pris les armes.
Ils se dirigèrent sur la droite de Rougemont, en arrière d'environ cinq cents mètres des positions qu'ils avaient occupées la veille, lesquelles se trouvaient dérobées par les plis du terrain.
Le premier bataillon établit sa ligne de bataille sur la droite du deuxième, dont le front enveloppait à faible distance les derrières de la ferme, et protégeait une batterie d'artillerie française, voilée aux regards de l'ennemi par le lambeau d'un retranchement fortement établi.
La gauche de Rougemont était garantie par de nombreuses lignes de tirailleurs de divers régiments, déployés dans la plaine.
L'ennemi, dissimulé par les ondulations du sol, occupait les retranchements qui nous avaient abrités la veille devant Beaugency.
A cent mètres devant le premier bataillon, la huitième compagnie développa une ligne de tirailleurs sur une assez grande étendue.
Une brigade de gendarmerie occupait les vignes derrière nous.
La journée précédente avait vu se livrer une des plus terribles batailles qui ensanglantèrent le bassin de la Loire depuis sept jours.
Nos pertes avaient été sérieuses ; mais nous pouvons affirmer que celles infligées à l'ennemi étaient infiniment supérieures.
Si nos régiments avaient semé leurs blessés et leurs morts sur le champ de bataille, il faut ajouter aussi qu'ils avaient presque anéanti l'armée du duc **de MECKLEMBOURG**.
L'armée française, au prix du plus douloureux des sacrifices, au prix du sang versé par tant d'héroïques bataillons dont les efforts avaient été sublimes, avait conservé les positions de Josne et Villorceau où elle avait couché la veille, et s'était même emparée de quelques retranchements ennemis.
Beaugency était tombé au pouvoir des Prussiens dans les circonstances si profondément regrettables que nous connaissons ; mais le malheur n'était pas irréparable. L'on pouvait, sous l'impulsion d'un effort vigoureux, recommencer une lutte sanglante, il est vrai, mais qui eût donné à l'ennemi la juste mesure de la résolution ferme et inébranlable d'une armée déterminée à reconquérir le terrain perdu, et à s'emparer, coûte que coûte, de celui qu'il nous disputait.
Il est certain que les résultats d'un retour offensif, que tout le monde aurait accepté avec un entraînement passionné et enthousiaste, eussent ramené la victoire sous notre drapeau, ouvert la voie du succès dans l'avenir, retrempé et fortifié le moral de troupes qui en étaient arrivées à douter de leur force, peut-être même de leur courage.
D'ailleurs, une bataille dans ces conditions nous était si nécessaire, si forcée, l'ennemi en était si pénétré, si convaincu que, de son propre aveu, il s'était fortement retranché et avait pris, dans la soirée, des mesures intelligentes afin d'opposer à l'attaque de l'armée française, dès le lendemain, des troupes nombreuses massées à la hâte au-delà de Josne et Villorceau.
Fatalement, l'armée française, dirigée par un général nouvellement promu, voilant sa pusillanimité sous les dehors d'une prudence que les évènements n'autorisaient pas, touchant du doigt la victoire puisqu'il n'était pas vaincu après une lutte à outrance, pour conserver des positions dans lesquelles il avait pu se maintenir, abandonnait avec une faiblesse impardonnable, dans la nuit, toutes ces positions rougies du sang, français qui nous criait vengeance.
L'armée française, sans avoir à peine eu le temps d'ensevelir ses morts, laissant de nombreux blessés au pouvoir de l'ennemi, se refoula précipitamment sur Saint-Calais et Vendôme, laissant devant Beaugency, pour couvrir sa retraite, la division T***, du 16e corps. Les bataillons du Cantal eurent l'honneur, avec cette division, de former la seule barrière opposée à l'ennemi pour protéger les derrières de l'armée.

Cette retraite précipitée, inattendue, inexpliquée, causa une telle surprise à l'ennemi que, dans un compte rendu officiel, il disait le lendemain : « Contrairement à nos prévisions, l'armée française vient de nous laisser maîtres des positions qu'elle avait défendues hier et sur lesquelles elle avait enfin, malgré nos efforts, réussi à se maintenir.
« Nous n'attribuons son mouvement de retraite qu'aux pertes considérables que nous avons dû lui faire éprouver. »
Nous ignorions ces évènements de la nuit, et nous pensions très-justement que le fort de l'action allait s'engager une fois encore à Josnes, Villorceau et Beaugency.
Notre surprise fut grande, à sept heures du matin, dès qu'une fusillade extrêmement vigoureuse, s'allumant à nos côtés, nous accusa la présence de l'ennemi sur un terrain occupé la veille par les colonnes françaises. Nous n'avions à opposer aux forces réunies de toute l'armée prussienne, resserrant son cercle de feu, que quelques régiments rudement éprouvés par le feu et la faim.
Mais nous protégions la retraite de l'armée de la Loire ! Le rôle n'était pas de mince importance, et malgré tout le péril d'une situation si difficile, il fallait faire bonne contenance et tenir ferme.
Il est vrai, à l'heure où la fusillade éclata, nous n'avions pas le mérite de connaître la vérité ; elle nous fut bientôt révélée.
Le combat, engagé à petite distance, nous allait fournir l'occasion de tomber sur l'ennemi.
Les ordres arrivaient de toutes les directions : tantôt de se porter sur Beaugency, tantôt à gauche, en avant de Rougemont, souvent aussi en arrière. Nous étions ballottés en tout sens ; nous naviguions dans l'incertitude du commandement.
Je crois qu'en cette journée tout le monde commandait.
Les officiers d'ordonnance du général T*** arrivaient, indiquaient un emplacement sur lequel le bataillon devait se porter. Un autre officier ayant fait partie de l'escorte du malheureux général C*** survenait et désignait une autre direction ; et, si la fatalité permettait que deux officiers se rencontrassent, la divergence de leurs opinions nous faisait rester sur place.
Ces tergiversations provoquaient l'hilarité générale.
Mais un retour à la triste réalité nous faisait craindre les conséquences d'un commandement sans but arrêté, et nous faisait déplorer l'épuisement si infructueux d'une troupe en de pareilles mains.
Dans la situation où nous nous trouvions, il était difficile de donner un libre cours aux pensées qui venaient assombrir notre esprit, et nos réflexions n'étaient que de courte durée.
La fusillade augmentait d'intensité et venait réveiller notre humeur guerrière, en dépit de la faim dont nous éprouvions les vives atteintes.
Quelques-uns pensaient peut-être que les approvisionnements renfermés dans un sac prussien serviraient aux frais d'un déjeuner en plein air ? C'est vraiment possible.
Mais à coup sûr l'illusion était étrange ; on ne nous avait pas habitués à prendre sur eux les ressources qu'ils puisaient chez nous, alors que nos hommes mouraient de faim sur le sol français.
L'habitude, paraît-il, serait une seconde nature.
Je ne crois cependant pas que personne, le 9 décembre, se soit accommodé de ce vieux dicton, plus fait pour creuser l'estomac et provoquer l'inanition que pour enluminer nos physionomies et faire pétiller dans nos veines le feu de la santé.
Ce qu'il y a de certain, c'est que nous naviguions sans gouvernail dans un vide moral et matériel.
M. **de CAMBEFORT** exécutait les ordres qui lui étaient transmis, en conservant au-devant du bataillon la plus étonnante impassibilité. Lui disait-on de marcher à l'ennemi, ses éperons dans les flancs du cheval disaient hautement de quelle façon il savait y marcher. Battait-on en retraite, son attitude perdait ce rayon d'indescriptible vigueur qui avait illuminé ses traits ; il se repliait patiemment.

On abusait des forces de sa volonté ; on épuisait le bataillon enveloppé par l'étreinte d'un froid glacial, malgré la tentative d'un rayon de soleil pour traverser les nuages grisâtres qui nous dérobaient sa chaleur et sa vue.
La fusillade approchait. Les balles allaient infailliblement nous atteindre. On nous exposait à essuyer des pertes, sans nous accorder la faculté d'en faire subir à l'ennemi.
Depuis longtemps le canon grondait. Le combat avait toutes les proportions d'une bataille sérieuse.
Il était neuf heures. Tout espoir de participation dans les événements qui se déroulaient ne nous était pas enlevé. Nous acceptions résolûment la souffrance de l'inaction où nous étions condamnés.
A notre gauche, les régiments français aux prises avec l'ennemi pouvaient au besoin se passer de notre concours, mais notre arrivée les eût beaucoup soulagés.
A quatre cents mètres devant nous, derrière les plis accidentés du terrain, se dissimulaient des masses prussiennes. Nous espérions fondre sur elles d'instant en instant.
Elles pouvaient abandonner leur rôle d'observation, se débusquer et s'élancer sur nous.
Nous eussions fait la moitié du chemin.
Nous considérions le terrain qui nous séparait de cet ennemi invisible, comme devant être le théâtre d'un combat qui paraissait inévitable. — Nous attendions.
Tout bien considéré, les chances du succès n'étaient pas égales des deux côtés.
Nos forces, sur ce point, se composaient de nos deux bataillons, d'une brigade de gendarmerie, de quelques compagnies de francs-tireurs et d'une batterie d'artillerie.
L'ennemi, au contraire, maître de toute l'étendue qui sépare de l'ouest à l'est Josned de la Loire, avait concentré des forces imposantes, environ 50,000 hommes, sur les derrières de Beaugency, appuyés par une nombreuse artillerie.
Nous aurions tenté un mouvement sur cette troupe que nous aurions été littéralement mis en pièces.
Depuis, j'ai toujours considéré comme tenant à une volonté providentielle l'inaction d'un ennemi dont les forces, si disproportionnées, auraient pu nous écraser, et qui, sans se soucier de notre présence, nous examinait complaisamment.
Egalement aussi, je me suis souvent demandé comment il se pouvait faire que l'on exposât avec autant de légèreté des bataillons à une destruction complète, sans aucun fruit pour le restant d'une armée.
C'est assurément jouer bien inconsidérément avec l'existence de tant de têtes et prendre bien peu souci du deuil des familles.
Mais ce jour-là encore nous recevions le contre-coup du manque de solidité de l'édifice intellectuel que supportait le sol glissant des résolutions incertaines de nos commandants en chef.
Et cependant nous marchions depuis trois mois sur ce sol mouvant ! Ils avaient pour eux l'expérience du passé, et, n'en voulant pas tenir compte, ils ménageaient les désastres de l'avenir !
Nous n'avions pas, en cette matinée, la conscience du danger auquel nous étions exposés.
Aussi, lorsque s'alluma d'un feu de mousqueterie la ligne des tirailleurs de notre 8e compagnie, nous crûmes le moment arrivé où nous allions définitivement mêler notre sang au sol que nous foulions.
Notre conviction acquit une force plus grande dès que la batterie, que protégeait le deuxième bataillon sur le derrière de Rougemont, se mit à tout ébranler autour d'elle en lançant le feu et le fer dans la direction de Beaugency.
Quiconque n'a pas assisté à ces moments suprêmes où des hommes attendent, impassibles, qu'il leur soit donné l'ordre de tuer et d'égorger des hommes, ne peut se faire une juste idée de la transfiguration qui s'opère dans les physionomies quittant brusquement leur caractère d'insouciance et de douceur pour prendre cette fixité attentive et terrible qui dit vouloir frapper et mourir.
Tout le monde, quelques minutes avant, causait avec indifférence ; à présent, où nos tirailleurs font feu, où la voix du canon tonne à quelques mètres, les têtes se redressent, les yeux s'illuminent

d'éclairs furieux, les mains saisissent avec crispation l'arme au côté, en font jouer les ressorts, y adaptent la cartouche, en attendant qu'il leur soit permis de semer la destruction et la mort.
L'artillerie ouvrait un feu terrible sur l'ennemi. Les coups répétés frappaient sans interruption mais non impunément.
Le sifflement de bombes prussiennes lancées de Beaugency sur Rougemont, sur notre batterie, écrasant les obstacles, brisant tout de leurs éclats, mêla son bruit terrible au ronflement des obus français.
Le deuxième bataillon recevait les atteintes du fer ennemi.
Deux batteries prussiennes luttaient contre la batterie française.
Des bombes incendiaires, tombées sur les dépendances de Rougemont, allumèrent en quelques minutes un vaste brasier.
Les bâtiments en flamme dégageaient une fumée épaisse et noire qui s'étendait au loin ; elle arrivait à l'ennemi et surexcitait sa rage.
Nos tirailleurs tour-à-tour cessaient et reprenaient leur tir.
Ils frappaient les têtes surmontées du casque germanique qui, sur tous les points, montraient leur effronterie.
La fusillade roulant son feu à gauche de Rougemont, l'incendie de cette ferme, l'explosion du canon, l'éclat successif des bombes, le tir de nos soldats offraient un spectacle émouvant et produisaient un brouhaha épouvantable.
Les officiers d'ordonnance couraient en tous sens. Nous tenions le centre de ce champ de bataille.
Un ordre arrive enfin, celui de battre en retraite et de se replier sur le village de Tavers, à gauche du chemin de fer, sur la droite de la Loire.
Les bombes prussiennes venaient de démonter notre batterie. L'ennemi, nombreux, avançait de tous côtés et menaçait de nous envelopper. Nous fîmes immédiatement demi-tour ; et nos tirailleurs, suivant parallèlement notre mouvement rétrograde, se dirigèrent avec nous vers la ligne du chemin de fer que nous traversâmes sur un passage inférieur.
Peu d'instants après, nous arrivions à Tavers avec le deuxième bataillon. Il était onze heures.
Tavers est un village de cinq à six cents âmes, assez régulièrement construit, au sud-est de Beaugency, à huit ou neuf cents mètres de celle ville. Appuyé à l'est aux rives droites de la Loire, qu'il domine sur une grande étendue en raison de l'altitude où il se trouve très heureusement situé, il a sa vue bornée à l'ouest par un talus assez élevé du chemin de fer, à deux cents mètres des premières maisons. La route de Beaugency à Blois sépare ce village de cette ligne de chemin de fer. Sa distance de la ferme de Rougemont est au moins de mille mètres.
Une voie assez large, artère principale, où viennent aboutir de petites ruelles, parcourt en demi-cercle l'étendue du village.
En temps ordinaire, cette localité, à proximité d'une gare importante, favorisant un débouché facile aux divers produits qui y prennent naissance, doit respirer un air de bien-être, d'aisance même, dont la source est dans la richesse des produits d'un sol que travaille courageusement cette population paisible et laborieuse.
Mais le triste jour où nous y faisions notre entrée, l'aspect était bien différent de celui accoutumé.
La désolation la plus navrante était peinte dans l'expression anxieuse du visage des habitants. Depuis la veille, la population s'était sensiblement accrue du nombre des réfugiés de Beaugency, ayant abandonné leurs demeures à la dévastation et au pillage. Les maisons de Tavers étaient généralement fermées, et ne s'ouvraient que sur un ordre indiscutable des officiers des bataillons qui avaient besoin d'en disposer pour organiser une défense désespérée.
De temps à autre, quelques mères de famille, auxquelles l'imminence du danger arrachait les larmes

d'une si juste douleur, nous engageaient, avec l'accent d'une prière déchirante, de ne pas résister trop vigoureusement, afin de détourner de leur village le bombardement qu'elles appréhendaient.
Nous leur faisions entrevoir une faible lueur de l'espérance que nous ne possédions pas nous-mêmes : il faut si peu de chose à des âmes souffrantes pour diminuer le poids de leur chagrin.
Nous étions péniblement affectés de la situation malheureuse d'une population déjà rudement éprouvée par le fléau d'une guerre sans trêve ni merci, et que quelques heures à peine suffiraient à réduire à la misère et au désespoir.
Dans son ensemble, le village de Tavers paraissait mort et désert ; et cependant tous ses habitants respiraient et vivaient ; mais quelle vie !
Sans avoir été témoin du spectacle qui s'offrit à notre vue dès que nous eûmes franchi le seuil des habitations, il est difficile de se former une juste idée des désordres qu'engendre la guerre, des désastres matériels et moraux qu'elle prépare, et de l'horreur indescriptible qu'elle répand sur les populations des campagnes.
Les objets transportables les plus précieux étaient enfouis dans des caves profondes, enfoncées de quinze pieds sous le sol.
Un escalier tortueux, humide et glissant, enveloppé d'obscurité, conduisait dans des souterrains qui étaient plutôt le séjour de la mort que celui de centaines de créatures vivantes assises ou couchées, auxquelles l'appréhension d'un sort funeste arrachait des sanglots déchirants.
Prenant une lumière, je descendis dans une de ces caves, pour prodiguer quelques paroles d'encouragement de nature à fortifier dans la confiance tant de créatures innocentes et infortunées, si malheureusement victimes d'une fatalité rigoureuse des lois despotiques et cruelles de la guerre.
Je ne pus retenir une exclamation douloureuse en pénétrant sous ces voûtes glaciales qu'éclairaient faiblement quelques chandelles collées à la muraille, et projetant leurs modestes clartés sur cent têtes qui se dressèrent comme autant de spectres sortant du tombeau.
Des voix plaintives s'élevèrent en tous sens ; de jeunes mères sanglotant vinrent, les mains jointes, me supplier d'éloigner de leur toit le désastre d'une destruction menaçante. Hélas ! que pouvais-je faire ? Absolument rien, n'étant rien. Mon impuissance était poignante en présence d'un danger croissant, à la vue de petits enfants effrayés ne comprenant rien à leur situation, mais pleurant de voir pleurer leur mère.
L'enfance et la vieillesse soupiraient dans ce caveau ténébreux. Deux jeunes filles soignaient leur grand-père agonisant, dont la tête blanche, reposant sur leurs genoux, n'avait déjà plus signe de vie. De jeunes garçons de 15 à 18 ans, pêle-mêle, assis au milieu de meubles encombrants, étaient silencieux et moroses. Des animaux domestiques de toute nature occupaient un angle de cette cave dont l'air était vicié.
Je sortis bientôt ne pouvant soutenir plus longtemps la vue d'un tel tableau auquel je ne puis songer sans éprouver encore un profond sentiment de tristesse.
Et cependant toutes les caves offraient le même caractère de désolation et renfermaient un nombre aussi considérable de ces malheureuses victimes.
En nous réfugiant à Tavers, enveloppés par un ennemi dont les forces étaient si supérieures, nous accomplissions un acte d'une effrayante témérité, sans espoir d'obtenir, même par une résistance désespérée, un autre résultat que celui de faire massacrer une troupe destinée à succomber glorieusement sous les coups terribles et multipliés du fer germanique.
L'illusion n'était pas permise ; et chacun savait ce qui lui restait à faire.
M. **de CAMBEFORT** échelonna de distance en distance, en avant et dans les rues du village, de façon à leur permettre le ralliement sur un point déterminé, toutes les compagnies des deux bataillons.

Les maisons furent barricadées, les murs crénelés de façon à écraser l'ennemi sous un feu terrible, au moment où il chercherait à pénétrer dans le village.
Le temps était précieux.
Dans les maisons, les fenêtres, les ouvertures autres qui y avaient été pratiquées furent hérissées de canons ; dans les jardins, des échelles, des tables, des futailles, tout ce qui était de nature à supporter le poids d'un homme fut employé pour échelonner des tirailleurs pouvant entretenir par-dessus les murs, à la faveur des créneaux, un feu bien nourri, sans être trop exposés aux balles qui leur seraient envoyées.
Dans les rues, une pierre volumineuse cachait un homme embusqué, l'arme prête. Une bourrée aux angles des maisons en protégeait d'autres qui se dissimulaient de leur mieux. Contre les grilles de certaines habitations, de nombreux fagots de bois à l'intérieur étaient disposés à hauteur d'homme, de telle façon que nos soldats pouvaient, sans être vus de prime-abord, faire feu par des ouvertures qu'ils avaient adroitement ménagées.
Nous allions soutenir une vraie guerre de barricades, et chaque maison allait devenir le théâtre d'une lutte puissante, terrible, désespérée.
Dans de telles situations, il faut des hommes vigoureusement trempés pour accepter l'héroïque mission d'un combat à outrance, avec la suprême conviction qu'il ne devait en résulter qu'une boucherie humaine sans fruit pour l'avenir, effrayante pour l'histoire.
Nous n'avions, en vérité, d'autre alternative que la captivité ou la mort.
Les ordres étaient précis à cet égard. Ils émanaient du général T****, qui voulait, sans espoir de réparer les fautes du général C*** devant Beaugency, se réserver l'honneur d'une défense stoïque devant les murs de celle ville.
Or, voués à une mort certaine, nous prîmes la résolution de vendre chèrement notre vie.
Cette résolution pénétra bien vite le cœur de nos braves Cantaliens, qui, dans ces circonstances difficiles et périlleuses, ne faiblirent pas un instant et attendirent avec ce courage froid, qui est le courage d'un cour déterminé, que l'ennemi s'avançât à portée des atteintes des coups meurtriers qu'ils lui destinaient.
Depuis deux heures, tout le monde, silencieux, à son poste, suivait les progrès d'une vive fusillade qui, de la ferme de Rougemont, avançait vers nous.
De nombreuses sentinelles, déployées autour du village, devaient, en se repliant, donner le signal de l'attaque et sonner celui de la défense.
Tout-à-coup, du pont du chemin de fer surgit un cavalier arrivant à bride abattue. En traversant le village, il nous cria aux armes, aux armes, l'ennemi s'avance. Nous l'attendions ; nous étions prêts.
M. **de CAMBEFORT** montait aussitôt à cheval et, maîtrisant le chagrin qu'il ressentait de la triste position où avaient été mis ses bataillons, se portait sur tous les points où la défense avait été organisée et encourageait ses enfants à la plus vigoureuse résistance. Faites votre devoir, leur disait-il, et montrez qu'elle est la valeur des enfants de notre vieille Auvergne !
L'ennemi, enfin renseigné sur la faiblesse de nos ressources, divisa son armée en trois fractions ; l'une se lança sur les traces des différents corps qui avaient battu en retraite pendant la nuit ; l'autre, forte de cinquante mille hommes, ayant traversé la Loire sur le pont de Beaugency, défilait sous nos yeux sur la rive gauche et se dirigeait sur Blois ; la troisième restait devant Beaugency pour nous anéantir.
Mais celle dernière fraction de l'armée prussienne nous était bien supérieure et luttait avantageusement contre quelques régiments qui se repliaient en abandonnant le terrain qu'ils défendaient non sans faire éprouver à l'ennemi de grandes pertes.
C'est à ce moment que l'alarme nous ſut donnée par l'officier d'ordonnance du général T****, qui arrivait devant Tavers avec son état-major.

Nous attendîmes longtemps l'action à laquelle nous étions préparés.
La fusillade approchait de plus en plus. Des coups de feu furent tirés par nos sentinelles abritées derrière le talus du chemin de fer.
Au même instant nous entendîmes le craquement d'une batterie de mitrailleuses ouvrant son feu. Cette batterie nous appartenait-elle ? Nous l'ignorions, et nous pensâmes que l'ennemi usait de ce moyen meurtrier pour détruire la résistance contre laquelle il luttait depuis si longtemps.
Le contraire avait lieu : au moment où les colonnes prussiennes avançaient et se trouvaient bien à portée du canon, le commandant de cette batterie française, homme d'une rare énergie, démasquait ses pièces et crachait son feu terrible sur l'ennemi, dont les rangs s'éclaircirent aussitôt.
Chaque coup faisait reculer ces masses noirâtres qui comblaient immédiatement leurs vides en se serrant. Elles s'élançaient encore intrépides, juste au moment où un autre coup de cette arme puissante venait les arrêter et joncher le sol de cadavres.
L'ennemi résista longtemps ainsi sans reculer contre la force invincible de nos pièces, dont le tir, dirigé avec une rare habileté, lui faisait éprouver de telles pertes, qu'il fut évalué, ce jour-là, à plusieurs milliers, le nombre des morts et blessés.
Mais il dut abandonner une position insoutenable. Il se replia sous le feu de nos mitrailleuses, qui nous délivrèrent d'une attaque qui eût été désastreuse.
L'ennemi, en perdant beaucoup de terrain, nous laissait enfin la latitude de songer aux besoins matériels d'une existence privée de toutes ressources alimentaires.
Depuis trois jours nos hommes n'avaient pas eu de vivres ; et, malgré nos demandes à l'autorité militaire, qui n'avait su les leur procurer, qui ne possédait encore aucun moyen de les leur faire parvenir ; malgré nos recherches dans le village, dont les ressources étaient, disait-on, à peine suffisantes pour la population elle-même, nous nous vîmes dans la triste nécessité de répondre négativement aux demandes multipliées de nos braves soldats que la faim dévorait.
Il nous était vraiment impossible de soulager l'état d'épuisement dont ils souffraient. Quelques hommes, ayant encore quelque monnaie, obtinrent à un prix très-exagéré un morceau de pain ; d'autres, ne possédant rien, frappèrent de maison en maison et le mendièrent.
Quelques bonnes personnes eurent pitié de leur dénûment et le leur donnèrent ; mais ces enfants, voués à la défense de la patrie, sur le sol de laquelle ils étaient disposés à verser leur sang, se virent souvent exposés à un refus. Que d'humiliations !
Le fait peut sembler exorbitant, et bien des personnes seraient peut-être disposées à ne pas y ajouter foi, si nous ne leur faisions pas connaître dès à présent le système d'exploitation dont les militaires français ont été les victimes dans les localités que les circonstances leur faisaient traverser.
Depuis l'origine de la guerre, l'armée française a dû subir le contre-coup de la bonne ou de la mauvaise disposition d'esprit des populations des villes et des campagnes, prêtant un concours généreux et dévoué à l'insuffisance de l'administration militaire, ou cherchant par des exigences inqualifiables à entraver le développement du bien-être matériel de la troupe.
Certaines populations, vraiment françaises par le cœur, calculant peu les sacrifices que leur imposaient les fatales épreuves d'une guerre dévastatrice, et plaçant le succès et l'honneur de nos armes au-dessus de toutes considérations d'intérêt privé, accueillaient nos troupes à leur passage, par l'élan le plus franchement sympathique et l'enthousiasme du plus vif sentiment patriotique. Les populations appartenant à cette heureuse mais trop faible exception, donnaient avec bonheur ce qu'elles avaient et faisaient pour nos soldats, qu'elles soignaient comme des enfants, peut-être plus que ne leur permettait leur situation pécuniaire.
Mais, dans certaines villes ou dans bien des campagnes, la grande majorité, considérant la présence des troupes françaises comme un élément attractif du fléau de la guerre, préjudiciable à son intérêt, exerçait à l'égard des soldats un système de malveillance qui rendait l'accord bien difficile et élevait

le prix des denrées à un taux qui, bien des fois, éveilla l'attention de la municipalité, alors dans l'obligation de prendre des mesures énergiques et répressives contre ces abus d'une exploitation dégradante. Un simple bouillon fut, dans une circonstance, réglé par nos soldats à raison de un franc ; le litre de vin, 0 f. 75 c. ; le pain, 0 f. 70 c. Ils ne recevaient alors que un franc de solde par jour. A Auxerre, nos hommes, qui logeaient en partie au lycée et couchaient sur la paille dans des salles basses et humides où ils contractèrent le germe de maladies contagieuses, se virent refuser des matelas qui avaient été cachés par le principal qui leur déclara formellement un jour préférer les donner aux Prussiens.

Dans une autre circonstance, à Oucques, près la forêt de Marchenoir, où nos soldats privés de vivres qu'aurait dû leur assurer le service de l'intendance, se voyaient en butte aux exigences d'une population saisissant le motif de leur arrivée pour écouler, à un prix déshonnête, les provisions qu'elle avait faites, deux militaires furent passés par les armes pour avoir pris deux poules à un habitant prédisposé plus que les autres à exploiter leurs privations.

Ces faits, qui pourraient sembler présenter un caractère malheureux d'exception, se reproduisaient sur une vaste échelle dans bien des localités déshéritées de sentiments généreux et de loyale franchise de la nature vraiment hospitalière des Français.

Il ne faut donc plus s'étonner qu'à Tavers, exposé par la résistance que nous devions offrir à l'ennemi à un bombardement qui aurait propagé la ruine et l'incendie, quelques membres de sa population n'aient pas accordé à nos soldats un secours que refusait leur irritation plutôt que leur manque de ressources.

Et cela est si vrai, que le lendemain, plusieurs maisons me furent signalées comme renfermant des provisions de pain qui avaient été soigneusement mises à l'abri de toute tentative de réquisition.

Quoi qu'il en soit, il fallait songer à faire vivre une troupe nombreuse par tous les moyens en notre pouvoir, et le commandant dut, à cet effet, prescrire une réquisition de farine pour la fabrication du pain, qui devait être fait durant la nuit par des boulangers choisis dans les mobiles des deux bataillons.

On se mit à l’œuvre après avoir obtenu des quantités de farine insuffisantes à l'alimentation de deux mille hommes. Le lendemain promettait donc un adoucissement aux rudes privations des journées précédentes.

Le jour disparaissait, et avec lui une partie des appréhensions qui avaient fait battre tant de cœurs en cette journée d'épuisement physique et moral.

Une lueur de confiance rayonnait au cœur de la population, moins inquiète sur les conséquences de notre présence. Le bruit strident des décharges des mitrailleuses l'avait d'abord plongée dans la stupeur.

Mais dès qu'elle eut connaissance des résultats de la journée, elle se hasarda timidement à franchir le seuil du cachot où elle s'était volontairement ensevelie.

L'exemple fut contagieux, et bientôt une vive animation se produisit dans tous les quartiers de Tavers. Des feux furent allumés aux foyers déserts depuis le matin. Nous en profitâmes pour puiser au milieu d'une douce atmosphère un peu du bien-être et du calme qui semblaient nous fuir avec une si grande persistance.

Cependant la tranquillité dans laquelle nous nous prélassions n'était pas exemple d'une surveillance scrupuleuse que nous devions accorder aux différents postes qui avaient été maintenus autour et au centre du village.

Ces postes avaient été organisés de telle façon que les hommes, tout en accomplissant l'heure de service actif qu'entraîne la faction, étaient relevés d'heure en heure pour leur permettre de goûter, sous le toit d'une grange et sur un lit de bonne paille, de longs moments d'un sommeil que protégeaient de vigilantes sentinelles, surveillées d'ailleurs par des patrouilles nombreuses.

La surveillance des différents postes demandait à être d'autant plus rigoureusement exercée que l'on devait se garantir d'un retour offensif de l'ennemi, qui aurait eu le caractère d'une surprise préméditée.
Aussi les officiers veillèrent-ils la nuit entière, qui s'écoula sans qu'un seul incident fâcheux vint réaliser les craintes imposées par la gravité des circonstances et la fausse situation dans laquelle nous nous trouvions engagés.
La journée du 10 décembre vint éclairer le champ de bataille de la veille. Les premières heures de cette matinée glaciale s'écoulèrent dans un silence interrompu depuis plusieurs jours par le tonnerre du canon et les éclairs de la fusillade. Nous voulûmes profiter de ces quelques instants d'apparente tranquillité pour faire la distribution du pain qui avait été fabriqué pendant la nuit.
Le magasin renfermant les nombreuses fournées qui y étaient déposées avait été entièrement dévalisé par la gendarmerie.
Des factionnaires avaient été placés à la porte de la boulangerie et devant le magasin. Leur consigne interdisait l'entrée du bâtiment sous aucun prétexte ; mais la gendarmerie, en campagne, a pour elle des exigences et une tolérance qui semblent l'exclure de toute soumission aux ordres les plus précis, les mieux observés par les autres corps de la troupe.
Aussi vive qu'ait été la résistance des hommes préposés à la garde du pain des bataillons, elle devint inutile devant la force d'une masse gendarmée, résolue à soustraire à son profit les seules ressources alimentaires dont nous pouvions disposer en faveur de nos braves mobiles.
Comme eux, sans doute, les gendarmes avaient des besoins impérieux à satisfaire ; et vu cette considération, ils méritaient un peu d'indulgence. Aussi ne leur fut-il rien fait. Mais ils avaient des chefs sur lesquels incombe la responsabilité de cette action arbitraire, pour n'avoir prévu aucun des besoins de leur troupe, et n'avoir pris aucune mesure pour assurer, comme l'avait fait M. **de CAMBEFORT**, les vivres de première nécessité.
Ce malheur ne nous parut pas aussi irrémédiable qu'il l'était réellement. Des ordres arrivaient prescrivant la distribution de nombreuses denrées alimentaires envoyées de Mer par un train spécial.
La nouvelle se répandit avec une étonnante rapidité. Les hommes joyeux accouraient se rendre compte du degré de confiance qu'ils devaient accorder à un fait si inattendu et qui leur semblait si exorbitant. Ainsi qu'il arrive presque toujours, la souffrance cesse au moment où on a les moyens de la faire disparaître ; ils oubliaient les trois jours où ils n'avaient rien pris pour ne songer qu'à l'instant où il leur serait permis de retremper leurs forces dans les délices d'un maigre festin.
Je réunis les hommes destinés à recevoir les vivres du bataillon, et, franchissant avec eux le talus du chemin de fer, je me dirigeai sur la voie, dans la direction de Mer.
A trois kilomètres de Tavers, j'aperçus un rassemblement de troupiers arrivés en cet endroit pour le même motif.
Partout des caisses de biscuits défoncées et vides, des barils de lard salé dans le même état, du riz renversé sur le ballast, le café répandu au milieu de l'avoine, des tonneaux d'eau-de-vie après lesquels tout le monde puisait, attestaient le désordre le plus surprenant, le pillage le mieux organisé par des cavaliers appartenant aux cuirassiers, aux dragons de l'ex-impératrice, aux spahis, etc., etc.
Et au milieu de celle scène d'un désordre épouvantable, pas un officier d'administration pour surveiller la répartition régulière de ces vivres moitié perdus, moitié saccagés.
Un soldat, un simple soldat qu'envoyait *balancer* un brigadier, s'il faisait le récalcitrant, était seul chargé du service des distributions. Sa présence était complètement inutile ; on le volait et pillait sans qu'il lui fût possible de s'y opposer.
Il ne restait plus rien. On me fit espérer l'arrivée d'un autre train porteur d'un fort chargement.
J'attendis une heure infructueusement. Je dus patienter encore. Le train annoncé dès le matin était attendu d'instant en instant.

Cependant, après deux heures d'une attente vaine, je dus me diriger sur Tavers.
Le canon, depuis quelque temps, grondait affreusement. Une batterie prussienne, sur la gauche, lançait ses bombes qui se croisaient au-dessus du chemin de fer avec les obus d'une batterie française en position sur la droite.
L'ennemi voulait reconquérir les positions qu'il avait perdues la veille.
Une fois encore, nos mitrailleuses les frappèrent de leurs coups terribles et multipliés.
On se rendra facilement compte du profond désappointement qui accueillit mon arrivée. Pas de vivres ! Pas de vivres ! fut le cri désespéré qui s'élevait de toute part, et dépeignait la consternation générale.
Nos mobiles, affamés, n'avaient rien mangé depuis soixante-seize heures. Ils étaient pâles et amaigris par les dures épreuves de ces privations inouïes qui détruisaient visiblement chaque jour les forces de notre armée ; par les souffrances des nuits passées sans abri, contre les violences d'une température exceptionnellement rigoureuse, et par les positions pénibles où ils se trouvaient, ne leur permettant pas d'abandonner un sac lourd, portant couvertures, tentes et ustensiles divers de campement, avec objets de rechange de première nécessité, et qu'ils conservaient sur leurs épaules, douze, quatorze et quelquefois seize heures de suite.
A l'épuisement physique venaient se joindre les émouvantes alternatives qu'engendraient toutes les phases de nos situations périlleuses, de nature, on le pense bien, à affaiblir leur force morale que ne pouvait d'ailleurs plus soutenir la vigueur d'une riche nature épuisée.
L'affaiblissement de la puissance, de l'énergie des troupes composant la grande armée de la Loire, et l'altération de ses forces physiques, est uniquement l'œuvre de l'administration française, des gros bonnets de l'intendance chargés de sa direction et qui ont tout dirigé, excepté leur service pour lequel ils ont toujours affecté une insouciance condamnable.
Rien ne saurait mieux dépeindre la conséquence fatalement inévitable du peu de soin accordé à l'armée, que ces paroles de M. **MICHELET**, figurant dans un ouvrage intitulé : *La France devant l'Europe* et publié récemment à Florence : « La Prusse doit remercier l'administration française, nos intendants militaires, qui n'ont point nourri l'armée, qui la leur ont amenée affamée, vaincue d'avance. »
Nous en étions réduits à ce degré d'impuissance. Un jour, M. **de CAMBEFORT** disait très-justement à sa troupe démoralisée :
« Mes enfants, l'homme, dans votre situation, ne serait-il pas, comme vous, exposé aux projectiles ennemis, s'il supportait patiemment les tortures que vous endurez, serait un héros. »
Ces pauvres enfants acceptaient leurs souffrances et ne murmuraient jamais !
Le Commandant partageait courageusement les privations du bataillon dont il soutenait la confiance par sa présence, et le courage par les bonnes paroles émanant de son excellent cœur.
Mais sa santé s'altérait de plus en plus, et le degré d'épuisement de ses forces était tel, que nous pouvions dès à présent craindre une sérieuse maladie, qui l'enlèverait à l'affection de tous ceux qui étaient sous son commandement.
A trois heures, le train chargé de vivres que j'avais attendu dans la matinée, arrivant de Mer bombardé par l'artillerie prussienne, fut obligé de rétrograder.
Alors M. **de CAMBEFORT** autorisa de nouvelles réquisitions de farine dans le village. Les fours furent chauffés, et tous les hommes disponibles sachant faire le pain furent employés immédiatement à sa fabrication, sous la surveillance d'un officier.
L'ennemi occupait l'attention des troupes restées sous les armes. Disséminés autour de Tavers et cachés dans les vignes, des tirailleurs avancés faisaient feu sur toute tête prussienne se montrant dans la direction de Beaugency.

Il arrivait souvent que l'ennemi, en observation pour étudier nos mouvements, tirait sur nos sentinelles et les blessait.
La gendarmerie, placée à l'entrée du village, entretenait un feu assez persistant vers la ville, d'où l'ennemi pouvait tenter un effort sur Tavers.
La surveillance s'exerçait d'une façon toute exceptionnelle dans cette direction. Derrière, la canonnade française luttait avantageusement contre le feu des batteries prussiennes, et le ralentissement du tir nous laissa supposer avec raison que l'ennemi, vaincu, refoulé, abandonnait définitivement son projet d'investissement.
Au tomber du jour, le pain fut distribué. Tout le monde eut sa part à cette distribution d'une demi-ration incomplète par homme.
Dans la soirée, un bataillon appartenant à l'Indre-et-Loire vint s'installer à Tavers pour nous relever dans le service de nuit. Son arrivée fut chaleureusement accueillie, et quoique une augmentation de force sur ce point ne laissât supposer rien de bon, nos hommes s'ensevelirent dans un profond sommeil qui ne fut heureusement ni troublé ni interrompu.
Le lendemain, 11 décembre, nous faisions notre jonction avec le deuxième bataillon du Cantal, en armes sur la route de Beaugency à Blois, prêt à se diriger sur Mer.
Nous abandonnions enfin Tavers, d'où nous n'avions jamais espéré sortir vivants.
A deux kilomètres, les bataillons s'arrêtèrent et reçurent des vivres arrivés dans la nuit. La distribution fut une fois encore l'œuvre de l'abandon, du désordre, du pillage le plus complet, le plus révoltant.
En arrivant à Mer, à onze heures, les bataillons s'installèrent dans un champ, devant la ville, et préparèrent rapidement leur ordinaire : les feux allumés, les marmites dans lesquelles devaient cuire quelques morceaux de lard salé furent posées sur un foyer improvisé, construit à l'aide de grosses pierres disposées en demi-cercle ; des gamelles, placées près du feu, chauffant l'eau destinée à recevoir soit du riz ou du café écrasé à coups de crosse de fusil, fut l'affaire de très-peu d'instants.
Il y avait urgence à accélérer la cuisson de ce repas, car nous ignorions quelle serait la durée de noire station.
Souvent, il était arrivé que, privés de vivres plusieurs jours, une distribution se faisait inopinément, et au moment où les aliments cuisaient, des ordres d'un départ précipité survenaient sans donner le temps à nos hommes de les utiliser.
Alors, dans l'obligation de prendre tout leur matériel de campement, ils jetaient le bouillon, le café, le riz, se trouvaient dans la nécessité de courir pour rejoindre les troupes déjà en marche, et de manger crue, durant le trajet, la viande qui leur restait.
Cette fois, heureusement, les choses ne se passèrent pas ainsi. A une heure, toute la troupe, assise par groupes d'escouade, dînait joyeusement, oubliant les misères passées et n'envisageant que le bien-être d'une abondance passagère et un repos qu'ils ne connaissaient plus.
Nous apprîmes bientôt que nous devions rester la journée à Mer, et que, par une faveur toute exceptionnelle, nous abandonnerions notre campement pour prendre possession d'un cantonnement dans la ville.
Celle mesure fut accueillie avec la plus vive satisfaction.
Le froid était rigoureux. Abritée du vent par les maisons qui l'entouraient, la halle, édifice assez vaste, eût été un logement assez convenable, vu les circonstances, s'il avait permis à 1,200 hommes, dont se composait notre bataillon, de pouvoir y séjourner commodément.
Mais ce bâtiment, en forme de rotonde, était d'une capacité insuffisante pour l'agglomération d'une si grande masse d'individus porteurs de leur armement et de sacs volumineux.
Malgré cet inconvénient, tout le monde dut trouver une place bien gênante, permettant à peine de s'étendre sur le sol carrelé et privé de paille.

Par la saison rigoureuse que nous traversions, se serrer étroitement diminuait l'intensité du froid, et, sous ce rapport, une partie de la mauvaise condition du bien-être de la troupe disparaissait.
Elle n'était d'ailleurs pas exigeante ; et la nuit qu'elle passa à Mer fut, de son aveu, une des meilleures qu'elle eût traversée depuis longtemps.
Sitôt notre départ de Tavers, les troupes prussiennes s'étaient emparées du village. De nombreux militaires français, éclopés ou retardataires, venant du côté de Josnes et Villorceau et appartenant à différents corps qui avaient battu en retraite dans la nuit du 8 au 9 décembre, affluaient à Mer.
Le général C***, relevé de la maladie causée par sa chute imaginaire, commandait la ville.
Le caractère de cet officier, aigri très probablement par un tempérament souffreteux, était à cette époque d'une dureté qui ne tenait ni d'un sens droit, ni des rigueurs du règlement militaire. Eloigné de l'ennemi, à l'abri des obus dont les éclats auraient pu détériorer sa personnalité ; n'étant plus dans la dure nécessité de démontrer au grand jour l'insuffisance de ses facultés intellectuelles que nous avait révélée son inertie morale, il exerçait dans tout son rigorisme le pouvoir que lui conféraient ses droits de général.
En ville, à la fin du jour, on ne parlait plus que fusiller ; et les militaires, intimidés par cette menace dont on abusait, rentraient en foule à leur cantonnement. Pour mettre nos hommes à l'abri de toute infraction à des ordres dont nous ignorions la portée, nous leur en interdisions la sortie.
Je l'avoue sincèrement, les officiers eux-mêmes n'étaient pas rassurés.
En ces jours où l'on fusillait un homme pour le motif le plus futile, un officier pouvait être, involontairement bien entendu, sous le coup d'un arrêt le frappant de mort : à notre sortie de Tavers, deux compagnies arrivées en retard sur l'emplacement désigné au rassemblement du premier bataillon, ſaillirent être privées de leur capitaine que voulait faire fusiller le général C***.
Ma compagnie était du nombre. Je l'ai donc échappé belle, et mon cher camarade aussi. M. **de CAMBEFORT** devait désigner les deux officiers coupables ; il ne dit mot ; et nous lui en devons une reconnaissance éternelle.
Les généraux commandant dans l'armée de la Loire ménageaient très-peu les officiers subalternes. Ils les traitaient avec légèreté, et leur enlevaient ainsi l'autorité morale qu'ils auraient dû, au contraire, développer et entretenir. Ils les soumettaient à des vexations nombreuses, sous prétexte de mesures disciplinaires, et les condamnaient à une surveillance vigilante de la gendarmerie, qui, pénétrée à tort ou à raison de l'importance de la mission qui lui était confiée, s'évertuait à la bien remplir.
Ces procédés détruisaient l'équilibre disciplinaire en enlevant à l'officier son influence sur l'esprit de la troupe ; ils semaient le germe de l'insubordination, autorisaient l'indiscipline, et provoquaient le manque de respect du soldat vis- à-vis de son chef que respectait si peu l'autorité.
Un gendarme ne se croyait plus dans l'obligation de faire le salut militaire. Si un officier rentrant dans un hôtel, surpris de voir un de ces agents lui demander son nom, avait le malheur de protester contre un tel acte le mettant à la merci de son inférieur, le gendarme, quelquefois très - impoli, lui refusait l'entrée de l'établissement et le menaçait de le faire arrêter.
Le seul rapport d'un simple gendarme pouvait mettre un officier, n'étant pas dans une position très - régulière, dans une situation des plus graves ; et, je le répète encore, lorsque le bruit courait à Mer que l'on allait fusiller, nous ne savions que penser.
Mais qui devait-on passer par les armes ? Tout le monde le demandait. Nous apprîmes enfin que cette mesure rigoureuse n'était applicable qu'aux militaires attardés, s'ils ne quittaient pas immédiatement la ville pour rejoindre leurs corps respectifs.
Ces malheureux furent donc obligés de se lancer la nuit à la recherche de leurs régiments, éloignés de deux journées de marche.

La plupart d'entre eux ignoraient à quel corps d'armée et à quelle division ils appartenaient. Il leur était vraiment impossible de rejoindre leurs régiments, ne connaissant pas la direction qu'ils avaient prise, et l'autorité dans la même ignorance ne pouvait la leur faire connaître. Ils étaient sans vivres et avaient des chaussures en mauvais état.

Aussi, le lendemain, les vîmes-nous égrainés sur les routes, pâles et défaits, dans l'impuissance de marcher.

Pendant que le premier bataillon s'installait dans la halle, quatre compagnies du deuxième prenaient possession de leur cantonnement dans les fermes environnantes. Trois autres allaient prêter leur concours au génie pour la construction de travaux de défense que l'on voulait exécuter aux abords d'un château voisin.

Ces trois compagnies revinrent dans la soirée. Elles avaient été renvoyées sous prétexte que leur concours était inutile ; et, cependant, en se rendant à leur destination, elles n'avaient suivi que les instructions émanant de l'état-major général.

Mais tout le monde commandait alors, et les ordres les plus contradictoires s'entre-croisaient.

Le soir, à table d'hôte où nous étions réunis, un officier du deuxième bataillon vint en informer M. **de CAMBEFORT,** commandant provisoirement le régiment.

Près du commandant se trouvait un lieutenant-colonel du génie. Cet officier supérieur fut très-étonné d'apprendre que M. **de CAMBEFORT,** en disposant d'une partie d'un de ses bataillons, eût connu le motif qui avait provoqué ses ordres.

Comment peut-il se faire, dit-il, que l'on vous ait appris que des travaux de défense s'organisaient ?

Il est très-naturel, répondit M. **de CAMBEFORT**, qu'un chef de corps, lorsqu'il envoie des compagnies dans telle ou telle direction, soit édifié sur la nature de la mission qu'elles auront à remplir.

L'officier du génie secoua la tête avec incrédulité. Il ne lui semblait pas rationnel qu'un simple chef de bataillon, commandât-il, un régiment, fût initié aux secrets d'une défense qui se préparait.

Ce seul fait peut donner une idée de l'esprit de réserve où se renfermaient les membres spéciaux de la hiérarchie militaire vis-à-vis des officiers, fussent-ils officiers supérieurs dans des régiments ordinaires.

Rien de mieux que ces Messieurs, et surtout les généraux aient constamment évité de dévoiler à l'ennemi, par une publicité intempestive, des secrets qui auraient pu compromettre le but de leurs opérations militaires. Personne ne les désapprouvera.

Mais qu'ils aient, en toute occasion, évité avec un soin scrupuleux de porter à la connaissance d'officiers, et surtout d'officiers supérieurs d'un régiment, qu'une action se préparait, qu'un travail devait s'exécuter dans le but d'organiser une défense à laquelle ils devaient prendre une part active, personne ne trouvera une justification à une telle restriction qui ne se comprend pas.

Jamais un colonel n'a su, en s'engageant dans une direction qui lui était désignée, quel était le motif du mouvement qu'il exécutait, les conséquences qui pourraient en résulter, ce à quoi il était exposé.

Aussi est-il arrivé maintes fois que des régiments avançaient en pleine sécurité et se trouvaient brusquement surpris.

Attaqués à l'improviste, peut-on s'étonner que des hommes écrasés par des forces supérieures se soient pris de panique ? Assurément non.

Et si ce fait s'est quelquefois produit dans le cours de cette campagne, peut-on en attribuer la faute aux soldats et les accuser de défaillance ? Toute la responsabilité n'incombe-t-elle pas à ceux qui lançaient en avant des corps entiers sans être renseignés sur la présence et les mouvements de l'ennemi, les exposaient ainsi à un massacre inévitable, tout en préparant le désastre d'une armée entière ?

Une des conditions essentielles et fondamentales pour bien faire la guerre, est de se bien garder une fois que les positions ennemies sont connues ; et de s'éclairer à l'aide de la cavalerie sur ces mouvements, lorsqu'il y a incertitude sur l'emplacement à assigner aux troupes qui doivent lui être opposées.
Dans cette campagne de la Loire, nous avons souvent commis les fautes qui ont préparé, au début de la guerre, le désastre de l'armée de l'Est.
Mal gardée, l'armée de la Loire, prise à l'improviste, a souvent perdu les avantages qu'elle aurait pu recueillir. Mal éclairée, elle n'a jamais été très-exactement fixée sur les différents mouvements d'un ennemi qui, n'ignorant pas sa négligence, en usait largement, la nuit surtout, pour tourner des positions occupées par l'armée française.
Il en résultait que, pensant surprendre l'ennemi à gauche, le matin, l'armée française se trouvait attaquée sur la droite, privée des forces qui avaient été dirigées sur un autre point.
Et, si exceptionnellement, quelques officiers n'ignoraient pas la présence de l'ennemi à peu de distance et se tenaient sur la défensive, la presque totalité du corps des officiers supérieurs restait dans la plus complète ignorance de ce qui se passait ; du danger plus ou moins certain auxquels ils étaient exposés, des mesures à prendre et qu'ils auraient prises assurément, si les généraux ne leur avaient pas fermé la porte à toute communication.
Cette réserve mal comprise, qui était un manque de confiance injurieux vis-à-vis d'hommes dévoués à la cause de l'honneur du drapeau français, était aussi le fruit de la prépondérante susceptibilité de généraux croyant à leur infaillibilité, qui auraient cru déroger à la dignité grave, froidement présomptueuse, qu'ils se croyaient obligatoirement forcés de conserver vis-à-vis de tous, pour ne pas perdre une ligne du prestige dont ils se croyaient entourés.
Et ce prestige, au lieu de s'égrainer dans de continuels insuccès, aurait été mieux conservé, s'il n'avait pas grandi, par des relations moins exemples de raideur et de restrictions, ôtant à des hommes du métier intelligents, clairvoyants et prudents, la possibilité d'émettre une opinion judicieuse et sage, d'éviter des surprises, de déjouer un mouvement compromettant, et de marcher avec confiance contre un ennemi dont ils ignoraient la position et la force.
Nous marchions tous aveuglément, et je crois bien que ceux qui nous faisaient marcher ignoraient, les premiers, ce qu'ils avaient à faire.
Combien de fois, négligeant de s'instruire sur la situation topographique du pays qu'ils parcouraient, les généraux ont eu besoin de recueillir des informations près des habitants des villages pour abandonner une voie qui les aurait menés droit à l'ennemi.
Que de fois aussi n'avons-nous pas été lancés dans une direction avec tout le matériel de campagne : artillerie, train des équipages, convois, ambulances, et dans l'obligation de rétrograder ensuite, parce que les généraux se trompaient de route.
Dans toutes ces circonstances, nous trouvons encore une cause à notre infériorité.
L'armée prussienne, par l'esprit de merveilleuse discipline qui la régit, a, pour les officiers de tous grades, le respect qui lui est imposé par la considération que professent à leur égard les chefs qui les dirigent.
Tous les officiers reçoivent des instructions précises sur l'exacte position de l'ennemi qu'ils sont appelés à combattre. Ils marchent ainsi suffisamment éclairés sur la mission qu'ils doivent remplir, et agissent par conséquent avec toute la prudence et le discernement qu'exigent les circonstances.
Le corps d'officiers de tous grades, compacte, homogène, agit avec ensemble, centralise ses forces par l'union d'une pensée indivisible.
Jamais armée ne saura mieux se garantir de toute attaque qu'elle n'aurait pas prévue, ni saura se mieux renseigner sur tous les mouvements tentés, et les positions occupées par l'ennemi.

Il est vrai, la cavalerie prussienne est d'élite et excellente dans le service d'éclaireur; mais encore a-t-il fallu la dresser.
Contrairement enfin à ce qui existe chez nous, les sous-officiers et officiers de tous grades prussiens ont toujours la carte du département qu'ils doivent traverser, et en ont fait une telle étude, en savent si bien appliquer les plus petits contours sur le terrain, qu'ils ne font jamais fausse route et ne se renseignent jamais près de personne.
L'avenir nous permettra sans doute de réaliser à un plus haut degré de perfection, s'il est possible, le développement de ces éléments qui, étroitement cimentés, constituent la force virile et puissante d'une armée.
La nuit se passa assez tranquillement à Mer. Les officiers logés chez l'habitant, étaient disséminés dans la ville. Heureusement, M. **de CAMBEFORT** avait recueilli leur adresse, en prévision des ordres qui pourraient surgir.
En effet, vers le milieu de la nuit, le général C*** dit à notre commandant de se tenir prêt à partir à six heures du matin, et de donner les instructions pour recevoir avant cette heure, cinq journées de vivres.
Des hommes, envoyés dans toutes les directions, prévinrent les officiers de l'heure du départ.
A quatre heures, le capitaine désigné pour la perception des denrées, réunissait les hommes de corvée de toutes les compagnies et se rendait à la gare.
La distribution fut longue, quoique les employés d'intendance ne mesurassent pas très-exactement les quantités affectées à chaque bataillon.
Les vivres de toute nature qui encombraient la gare, trop considérables pour le nombre des militaires présents à Mer, n'ayant pas été dirigés sur Blois assez tôt, devinrent dans la journée la propriété de l'armée prussienne qui fit son entrée immédiatement après notre départ.
A six heures, nos hommes déjà lourdement chargés du sac, en avaient augmenté le poids de provisions de toutes sortes.
Quelques uns de ces sacs que j'ai soulevés, pesaient au minimum soixante livres. Poids beaucoup trop considérable pour des hommes en bonne santé, et exorbitant pour les nôtres fatigués et souffrants.
Ce chargement gênant les allures du soldat, paralysait ses forces, lui rendait les marches extrêmement pénibles.
Mais, notre système d'organisation militaire, très-défectueux en campagne, où l'homme a besoin plus que partout ailleurs de voir sa vigueur ménagée pour des circonstances où il a besoin d'en déployer toutes les ressources, ne comporte pas l’allègement du poids traîné par le soldat.
Au contraire, maintes fois, sans tenir aucun compte de l'épuisement physique de la troupe résultant d'une foule de circonstances dont j'ai déjà parlé, des ordres, au lieu d'en atténuer l'effet désastreux, venaient prescrire des mesures vraiment arbitraires et de nature à faire succomber l'homme sous l'impuissance.
Il nous est souvent arrivé, dans des marches de douze ou quatorze heures, pendant lesquelles nous franchissions une distance de quarante-huit à cinquante kilomètres, de voir des bataillons semer leurs hommes le long de la route, dans les fossés où ils tombaient épuisés et inertes.
Que devenaient-ils ? quelques uns succombaient avant de recevoir un secours ; les autres étaient relevés et portés sur des voitures qui suivaient la colonne ; beaucoup enfin, lorsque nous étions suivis de près, étaient capturés par l'ennemi.
Quiconque a séjourné dans un hôpital, ou visité une ambulance, a pu se rendre compte des conséquences de ce peu de ménagement observé vis-à-vis du soldat. Au milieu de nombreux blessés, vous trouviez un nombre plus important de malades phtisiques, sans aucun caractère constitutionnel, et succombant peu à peu au délabrement de tout leur système organique.

Ce qu'il y a de plus navrant, c'est la mortalité considérable des militaires glorieusement blessés au champ de bataille, quelquefois sans gravité, et dont les blessures soumises au traitement le plus régulier, le plus intelligent, refusant tous les soins, devenaient mortelles, parce que l'homme ne possédait plus dans le sang cette force, cette sève qu'engendre la vigueur et qui favorise et accélère la cicatrisation....
Le soldat prussien a sur le soldat français l'immense avantage d'être logé en arrivant à l'étape, ce qui le dispense de traîner après lui tout un matériel de campement, et les tentes servant à nous abriter, lesquelles très-souvent mouillées, acquièrent un poids double.
Il ne porte qu'un sac très-léger, sur lequel se trouve placée une simple couverture de laine.
Aussi, a-t-il toujours conservé pendant la campagne, en dépit des journaux qui voulaient que l'armée prussienne fût décimée par toutes sortes de maladies, une vigueur que justifiait son embonpoint, sa mine fraîche et éveillée.
En marche, il suit toujours à sa place de bataille, et si parfois, ce qui est très-rare, il reste en arrière jusqu'à ce qu'une voiture le prenne, il le doit à une indisposition subite, qui serait le fruit d'un excès de libation plutôt que la conséquence de la privation.
Dans les ambulances internationales, il nous a été facile d'établir une sérieuse comparaison entre les conséquences de son tempérament robuste et celui débilité de nos militaires français.
Blessé grièvement aux membres, ou dans les régions abdominales, il guérissait en dépit de la gravité du ravage occasionné par le projectile, avec une rapidité qui étonnait les médecins qui les soignaient, et à côté, nos braves soldats succombaient par douzaine à des affections présentant des symptômes beaucoup moins alarmants.
Ils succombaient par douzaine. Cela est si vrai, qu'à l'ambulance internationale de Vendôme, deux jours de suite, quarante et quarante-huit Français mouraient de blessures légères, alors que pendant cette période on enregistrait le décès de un et de deux soldats prussiens.
De l'aveu des médecins, la proportion entre la mortalité du soldat des deux nations a toujours été, à quelque exception près, de cinq pour cent.
Et, lorsque M. Michelet disait dans son ouvrage de la *France devant l'Europe*, que l'administration française et les intendants militaires avaient amené à l'ennemi l'armée affamée et vaincue d'avance, il aurait pu ajouter : moitié morte d'avance ; et, il eût été encore dans le vrai.
Le douze décembre, à six heures du matin, nos hommes, le sac au dos évacuaient la halle, et se formaient par compagnies, en attendant l'ordre du départ. Le deuxième bataillon se trouvait également sous les armes et attendait.
La colonne s'ébranla enfin, par une pluie battante qui, sous l'influence d'un froid excessif, gelait immédiatement au contact du sol.
Nous glissions plutôt que nous ne marchions, sur une route située au nord-ouest de la ville et dont les embranchements à petite distance conduisaient au nord, à Séris et Jonco, à peu de distance de Beaugency à Talcy et Roche, près la forêt de Marche-Noir ; au nord-ouest, à Lachapelle-St-Martin et Pontijoux, dans la direction de Vendôme.
Mais où devions-nous aller ? Personne une fois encore n'était renseigné à cet égard.
On nous avait dit : Marchez. Nous suivions droit devant nous. Cependant arrivé aux divers embranchements dont je viens de parler, agir sur des probabilités n'était plus possible ; et, M. **de CAMBEFORT**, se vit dans l'obligation d'arrêter sa colonne.
Intérieurement nous commencions à maugréer contre l'autorité militaire, qui ne pouvait se résoudre à nous donner d'indications précises sur les marches qu'elle nous faisait faire, et nous exposait à une pluie dont l'intensité devint telle, qu'en peu d'instants tous nos vêtements furent traversés.

Nous nous trouvions dans cette position depuis une demi-heure, lorsqu'un officier d'ordonnance, après avoir roulé trois fois de suite sur la route avec son cheval, vint nous annoncer l'arrivée du général C***.
Il était temps. Nous grelottions sur place. Le général tarda cependant quelque temps à se faire voir.
Il était suivi par une batterie d'artillerie. Il ordonna dès arrivée, de quitter la route et de rentrer dans les terres labourées pour se former en colonne par division sur la droite.
Ce mouvement fut exécuté non sans peine. Les terres détrempées, argilo-calcaire, étaient glissantes, et les pieds s'y enfonçaient très-largement au-dessus des chevilles.
Pour avancer un pied devant l'autre il fallait user de toutes les forces de ses muscles, et l'on soulevait une énorme motte de terre qui s'attachait à la chaussure.
Une fois en bataille, le général fit rectifier tous les alignements, engageant les officiers à les bien faire conserver, sous la menace des peines les plus sévères.
Les sillons rendaient ces alignements difficiles ; mais enfin, sous la pluie battante, sous un froid qui glaçait les vêtements déjà raidis, et sous la menace qui nous était si vertement signifiée, nous fîmes tous nos efforts pour obtenir la plus grande attention de nos hommes, dont le visage était bleui et dont les dents claquaient avec force.
Le général le voyait et affectait de ne pas s'en apercevoir.
Il nous laissa longtemps dans l'immobilité la plus grande. La position n'était pas tenable.
Il est vrai, pour faire cesser cette immobilité, il lui fallait imprimer l'impulsion d'un mouvement dans une direction qui répondit à un projet qu'il devait exécuter et dont il ne savait comment se tirer.
Sur son cheval, il tournait aux quatre vents et semblait demander à l'horizon qu'il explorait un concours lumineux qui pût éclairer son esprit flottant dans la plus grande incertitude.
Après quelques instants d'une hésitation trop visible, il ordonna une conversion pour se porter sur la gauche de la route.
Après de pénibles efforts, dans lesquels il devenait impossible aux hommes de ne pas perdre leur alignement, avançant d'un pas et reculant de deux, nous traversâmes la route et rentrâmes de nouveau dans les terres labourées.
Après quatre ou cinq cents mètres, le général donna l'ordre d'arrêter.
La pluie avait cessé. Un rayon de soleil perçait les nues et semblait vouloir égayer la nature attristée.
A la faveur de cette éclaircie, le général sortit de sa vaste poche une carte du département de Loir-et-Cher et la consulta avec un soin minutieux sur la direction qu'il devait suivre.
Suffisamment éclairé, il nous fit faire demi-tour pour continuer dans les champs notre course fatigante.
Après une demi-heure pendant laquelle nous avions parcouru une distance de sept à huit cents mètres, le général s'aperçut qu'il faisait fausse route, ordonna une conversion à droite, et toute la colonne en bataille suivit sa nouvelle direction.
Etions-nous cette fois sur la bonne voie ? Cesserions-nous bientôt de pivoter d'une façon si absurde ? Nous n'en savions absolument rien et nous fîmes bien de ne pas l'affirmer, car le général, rectifiant ce qu'il avait fait exécuter, nous fit tourner encore peu d'instants après.
Marchions-nous à l'Orient ou à l'Occident, au Nord ou au Sud ? Nous le savions si peu, et nous avions perdu la carte à ce point, que nous aurions été dans l'impossibilité d'affirmer la direction où se trouvait situé Mer, que nous venions d'abandonner à l'ennemi.
Ces mouvements répétés, incertains, nous avaient déjà beaucoup fatigués. Nous l'étions moralement aussi par le dépit que nous éprouvions d'être aussi mal conduits.
Nous n'étions décidément pas heureux sous le commandement du général C***.

Et si sa chute imaginaire de Beaugency avait eu même ce semblant de vérité qui l'eût alité une huitaine de jours, nous en aurions éprouvé ce jour-là un réel soulagement et une sincère satisfaction. Mais le malheur nous poursuivait avec ténacité. Il fallait traverser courageusement les épreuves qu'il nous envoyait, en se confiant à l'avenir pour les faire cesser bientôt.
Enfin, nous marchions toujours au milieu de vastes plaines dont la monotonie se trouvait quelquefois détruite par un bouquet d'arbres ou une habitation isolée, servant de point de repère au général comme autant de jalons placés sur la route qu'il devait suivre.
Mais il arrivait souvent que, prenant la maison qui pointait à l'horizon pour la ligne droite que l'œil nous traçait et que nous devions franchir, tout-à-coup reconnaissant son erreur, il nous lançait brusquement sur le bouquet d'arbres qui s'apercevait soit à droite, soit à gauche.
Nous parcourions ces plaines de Loir-et-Cher dans tous les sens, toujours rangés en bataille comme sur un champ de manœuvre, au milieu de terres affreusement détrempées, dans lesquelles nous nous enfoncions d'une façon décourageante.
Nos hommes, habitués aux ascensions fatigantes des montagnes, avaient depuis leur entrée en campagne, je l'ai déjà dit, passé aux yeux de tous les généraux sous les ordres desquels ils s'étaient trouvés, pour des marcheurs intrépides et infatigables. A ce sujet, dans maintes circonstances, ils reçurent les plus grands éloges, d'ailleurs très-justement mérités.
Ce jour-là, d'une marche qui n'a pas de précédent, ils soutinrent énergiquement leur réputation, mais au prix de quelles souffrances ! .....
Pour la première fois, ils se plaignaient de se trouver engagés au milieu de ces champs véritablement impraticables ; mais ces plaintes, formulées tout bas, témoignaient plutôt le découragement qui s'emparait de leur esprit, les forces commençant à trahir leur volonté, que la pensée de ne pas se soumettre disciplinairement aux exigences inexplicables, inqualifiables même qui les forçaient de s'exténuer pour un motif qui n'a pu être apprécié.
A de longs intervalles, il est vrai, on arrêtait la marche pour leur permettre de reprendre haleine. Cette mesure avait sa valeur, car elle permettait aux hommes essoufflés, nageant malgré l'air vif qui fouettait le visage, dans un bain de transpiration, de puiser de nouvelles forces pour poursuivre une marche qu'ils n'auraient pu continuer.
Mais ces courts instants d'une halte nécessaire avaient aussi l'inconvénient de les refroidir, de raidir les ressorts musculaires et de rendre plus pénible encore la continuation d'un pareil trajet.
A midi et demi, c'est-à-dire après six heures et demie de piétinements dans la plaine, nous arrivions à Lachapelle-St-Martin. Nous n'avions fait que six kilomètres. Sur les routes, aussi mauvaises qu'elles se fussent trouvées, nous aurions certainement bien parcouru vingt-cinq kilomètres sans éprouver un symptôme de l'épuisement dans lequel nous étions.
Le général C***, toujours fidèle à ses vieilles habitudes, crut l'heure arrivée et se rendit au village en disant à M. **de CAMBEFORT** qu'il avait besoin d'y trouver quelqu'un. Il n'osa pas dire son déjeuner.
Enfin, nous profitâmes de ce moment de répit pour casser la croûte. Nous en avions besoin. Les hommes déposèrent leur sac sur la terre boueuse, s'assirent et déjeunèrent avec un biscuit et un restant de lard cuit la veille.
Heureux d'abandonner un instant ces champs, les officiers se réunirent sur la route où défilaient l'artillerie, de nombreux convois, et des voitures de l'ambulance du docteur **de LALAUBIE**. Il venait de Mer après avoir échappé aux mains des Prussiens qui arrivaient au moment où il partait avec ses malades.
Je rencontrai, suivant le convoi, un vieux sergent décoré de la médaille militaire et de deux autres médailles commémoratives des campagnes de Crimée et d'Italie.

Ce vieux sous-officier, dont les chevrons attestaient une vingtaine d'années de service, m'avait donné la veille à Mer, quelques détails sur son régiment, qui était, si mes souvenirs me servent bien, le 59e de marche qui fut complètement détruit à Beaugency les 8 et 9 décembre.
Tous les officiers avaient été blessés, tués ou faits prisonniers. Un seul restait, il n'avait pas assisté à la bataille.
Quatre-vingt-dix hommes avaient échappé à ce désastre ; et la veille, j'avais vu, à la tête de son petit détachement, ce sergent qui avait eu, le 9 décembre, son sac enlevé par des éclats d'obus, et sa capote trouée de plusieurs balles.
J'avais pris plaisir à converser longuement avec ce brave serviteur dont le franc parler et l'agréable physionomie affirmaient une bonne et loyale nature.
Aussi, dès que je l'aperçus, je lui serrai cordialement la main.
Sa femme, cantinière du régiment, le suivait dans une jardinière qui s'arrêta avec les convois.
Nous causâmes jusqu'au moment où le général, bien restauré, sortant du village, donna les ordres du départ.
Chacun prit immédiatement sa place de bataille.
La colonne s'ébranla et marcha droit devant elle ; mais le général ordonna de se porter sur la gauche, en traversant la route.
M. **de CAMBEFORT** fit exécuter ce nouveau mouvement dans la direction indiquée. Mais le général trouvait qu'il s'opérait avec trop de lenteur. La nature du terrain, l'état dans lequel il se trouvait, ne permettait pas d'aller plus vite. Non content d'adresser au commandant une observation, à laquelle celui-ci se garda bien de répondre, et voyant que M. **de CAMBEFORT** n'en continuait pas moins paisiblement à effectuer la conversion de son bataillon, il se mit dans une fureur telle, qu'oubliant les égards dus à un officier supérieur de l'âge et du caractère de M. **de CAMBEFORT,** ne voulant et ne pouvant exiger l'impossible, il se laissa aller à l'injurier à tel point, qu'un mobile du bataillon, indigné de l'outrage public infligé si injustement à son commandant, saisit son fusil, mit en joue le général, et allait faire feu, lorsqu'un officier de sa compagnie, M. **de L***,** se rendant compte de l'acte qu'allait accomplir ce malheureux qui aurait été infailliblement fusillé séance tenante, s'empara de l'arme, avant que le général et personne de son escorte ait aperçu le mouvement.
Pendant que ces faits se passaient, le fils du général, officier d'ordonnance, appartenant à un régiment de chasseurs à cheval, caracolait sur une très-belle jument.
Lorsqu'il aperçut, tournant le dos et sur la route, le vieux sergent, il le prit pour un de ces nombreux traînards à la recherche de leur corps, qui parcouraient la plaine en tous sens ce jour-là, et, piquant des deux, sabre en main, il lui infligea sur le dos, et avec le plat de la lame, une rude distribution.
Ce sous-officier, se sentant frappé d'une façon si extraordinaire et si imméritée, saisit instinctivement son fusil. Fit-il un mouvement de nature à laisser supposer à cet impétueux jeune homme qu'il voulait riposter par un coup de feu, je l'ignore. Toujours est-il que M. C*** fils fit beaucoup de bruit en allant rendre compte à son père de l'attentat dont il venait d'être la victime.
Pendant ce temps, le sergent se faufilait dans les rangs du deuxième bataillon.
Et lorsque le fils C*** revint et ne le vit plus, il se mit à crier : Où est-il ? où est-il ?
Malheureusement, la différence du costume le lui fit bientôt reconnaître. Le voilà, ajouta-t-il, que l'on s'empare de cet homme.
Mais le vieux sous-officier n'eut besoin du concours de personne, et s'offrit lui-même à l'animosité du jeune homme.
Les bataillons se mettaient en marche. Nous ne pûmes donc assister au dénouement de cette scène ; mais, quelque temps après, notre aumônier, sous l'impression d'une pensée douloureuse, vint nous apprendre qu'il avait confessé un militaire qui venait de subir une condamnation à mort ; la

gendarmerie s'en était emparé, et après l'avoir désarmé l'avait entraîné, où ?.... Il ne put nous le dire. Quelques hommes m'ont affirmé le jour même, avoir entendu, en quittant le village, le roulement d'un feu de peloton.
Si ce malheureux a été fusillé, ce que je ne peux cependant pas affirmer, il l'aurait été sous les yeux de sa femme, et en vertu de quel jugement ?
Nous étions de nouveau lancés dans les champs, d'où les chevaux avaient peine à sortir.
A nos bataillons étaient venus se joindre de nombreux régiments, débouchant de toutes les directions. Quelques escadrons de cuirassiers et de gendarmerie nous précédaient.
Nous marchions depuis longtemps sans beaucoup avancer. Les difficultés grandissaient, on peut le dire, à chaque pas. Le terrain, moins détrempé que le matin, s'attachait plus fortement aux pieds qui soulevaient, pour se porter en avant, un énorme poids. Nos hommes, plus épuisés qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors, ne marchaient plus avec régularité. Beaucoup d'entre eux, d'une constitution moins nerveuse que celle de leurs camarades, restaient en arrière. D'autres, à bout de forces, durent s'arrêter. Tous les corps qui avançaient avec nous dans les mêmes conditions, semaient leurs hommes dans la plaine.
Jamais l'histoire n'enregistrera une marche si dure, imposée à des troupes si mal nourries, couchant toutes les nuits en plein vent, fatiguées et épuisées avant même de l'entreprendre.
Beaucoup de militaires, mus par un sentiment d'amour-propre qui fait leur éloge, pour ne pas rester derrière leur bataillon, se virent dans la nécessité de quitter leurs souliers et de marcher nu-pieds dans ces terrains boueux.
A sept heures du soir, nous arrivions enfin abîmés, exténués, à Pontijoux, après treize heures de marche, et nous être éloignés de Mer de douze kilomètres.
Treize heures pour franchir douze kilomètres ! N'est-ce pas exorbitant, et cela n'indique-t-il pas suffisamment les difficultés inouïes que nous avions eu à surmonter ?
Ainsi qu'il arrivait à toutes les localités dans lesquelles ou auprès desquelles des troupes devaient cantonner ou bivouaquer, l'artillerie, la cavalerie et la gendarmerie s'emparèrent des maisons et des meilleurs terrains de Pontijoux.
Les abords de Pontijoux, petit village de quelques centaines d'habitants, étaient à peine franchissables ; les voitures du convoi, des ambulances, du train d'artillerie, et l'artillerie elle-même encombraient la route et ne permettaient que très-difficilement le passage des piétons, exposés aux ruades des mulets et des chevaux. Les cavaliers traversaient les rangs avec peu de ménagements.
Du reste, ils se considèrent comme l'élément aristocratique de l'armée, et professent pour l'infanterie un sentiment de dédain que semblerait autoriser la supériorité de leur stature. Ils accordent même à leur personne une telle importance, qu'à l'étape, ils s'emparent des maisons, s'installent au foyer, s'étendent et dorment sur un bon lit ou sur une bonne couche de paille, à l'abri du froid ; et si, par malheur, un malheureux fantassin, gelé, boueux et exténué, sollicite une place dans la maison, dans la grange ou à l'écurie, ils le mettent à la porte et l'y accompagnent en exprimant, avec leur voix de stentor, le mécontentement d'être si malencontreusement dérangés, par qui ? Par un piéton !...
Je ne prétends pas frapper inexorablement et sans exception le corps entier de la cavalerie. Dieu m'en préserve, car sur le nombre, il se trouve de braves garçons, affectueux et très-obligeants.
Mais la gendarmerie exerce beaucoup plus rudement les droits qu'elle s'arroge. Elle est dure avec le soldat, son malheureux compagnon d'infortune ! Je ne veux pas enregistrer plusieurs des actes révoltants dont j'ai été le témoin. Je lui en laisse toute la responsabilité.
Nous pûmes enfin, non sans de sérieuses difficultés, traverser le village envahi par des troupes nombreuses, qui, dans tous les coins, avaient déjà allumé leurs feux.
Leur aspect malheureux et transi, leur tenue lacérée, dégoûtante des éclats de boue dont le piétinement des chevaux les couvraient, leur accroupissement sur le sol liquide, près de marmites et

de gamelles éparses, près de morceaux de lard mal-propre, qu'ils s'évertuaient à nettoyer avant de les utiliser, offraient un tableau saisissant et douloureux des misères profondes auxquelles les défauts d'une organisation inintelligente et imprévoyante assujettissaient nos soldats.
Le général C***, avec la gravité sévère qui ne l'abandonnait jamais, attendait nos bataillons auxquels il désigna le terrain sur lequel ils devaient bivouaquer.
Le défilé se fit sous ses yeux. Les compagnies se placèrent trois cents mètres en avant dans un champ bordant la route, à la sortie du village. Le deuxième bataillon, appuyé à Pontijoux, et le premier, laissant un intervalle de cent mètres, se plaça à sa gauche.
Le campement était plus liquide que les terres dans lesquelles nous avions passé la journée. Les hommes s'en aperçurent avec un profond découragement. Jamais ils n'avaient éprouvé un plus grand besoin de repos. Et comment leur serait-il permis de s'y abandonner, sur un terrain où, sans l'appuyer, la crosse du fusil disparaissait ?
En allant prendre possession de cet emplacement, les hommes suivaient leurs compagnies respectives : leur marche lente et pénible, les reins courbés sous le poids d'un fardeau qu'ils portaient depuis treize ou quatorze heures, leurs traits décomposés attestaient la souffrance qu'ils avaient endurée, et le manque des forces dont ils avaient épuisé les dernières ressources.
Le général s'impatientait.
Quelques mobiles, cédant à la fatigue, vers la fin du jour, étaient restés en arrière du bataillon ; mais ils venaient de tenter un effort suprême et arrivaient à ce moment.
Au lieu de suivre le défilé, ils coupèrent à travers champs pour rejoindre leur compagnie qui se trouvait à la tête.
Le général trouva dans cette circonstance un motif assez grave pour donner un libre cours à sa colère qui fermentait depuis quelques instants ; elle fit explosion. Apostrophant brutalement notre commandant, dont les forces étaient à bout de toute vigueur : D'où viennent ces hommes, pourquoi ne suivent-ils pas les compagnies, quel est ce désordre ? Vous ne vous occupez pas de votre bataillon, où sont vos capitaines ? Il faut les punir s'ils ne veulent pas obtenir l'ordre, et si vous ne le faites pas, je vous en rendrai responsable et vous punirai sévèrement..... et tant d'autres choses encore qu'il déblatéra avec fureur et qui n'arrivèrent pas à nous.
M. **de CAMBEFORT,** douloureusement impressionné des injustes récriminations du général, dont la dureté imprima dans le cœur de nos soldats un profond ressentiment, fit preuve de beaucoup de tact en ne répondant rien.
L'état du bataillon protestait assez hautement en sa faveur pour qu'il devînt nécessaire de justifier sa piteuse allure, et quelques retardataires, qui avaient le mérite de n'être pas restés sur les grands chemins, ainsi qu'il arrivait souvent dans d'autres corps, pour se soustraire à une surveillance de leurs chefs et aux exigences d'un service actif et pénible.
M. **de CAMBEFORT** installa le bataillon en colonne par division, sur une partie du sol la moins détrempée, et lui fit former les faisceaux.
Les hommes allaient dresser leurs tentes lorsque soudain le général, piquant des deux, vint lui dire qu'il savait très-peu ce qu'il faisait, et que l'endroit où nous nous étions placés n'était pas celui qu'il avait indiqué.
Le bataillon fit par le flanc, se porta sur la droite et s'arrêta sur un terrain impraticable. Les hommes voulurent dresser leurs tentes ; ils ne purent y réussir : les piquets ne rencontraient plus dans le sol la consistance suffisante pour être solidement plantés.
Ils étaient furieux, peut-être moins de la situation où ils avaient été mis que des vexations que le général, sans motif plausible, avait infligées à leur commandant.
Toucher à leur commandant, était d'ailleurs les atteindre droit au cœur, et, un jour ou l'autre, si le général avait quelque temps encore exercé son commandement, ils n'auraient peut- être pu contenir

le mécontentement qu'ils éprouvaient de sa conduite devant Beaugency, et des injustes traitements dont ils étaient victimes dans les phases difficiles qu'ils traversaient.
Le fils C***, en arrivant à Pontijoux, s'était mis à la recherche d'un logement. Il informa le général que sur la droite du village était une ferme dont il pourrait disposer.
Cette ferme, assez vaste, était occupée par de nombreux militaires. Le général dit à son fils : Fais évacuer cette ferme et mets-y une garde *féroce*. Que personne ne rentre. (Je garantis la férocité de l'expression.) il disparut, et nous ne le vîmes plus. Que Dieu en soit loué !
M. **de CAMBEFORT,** après l'installation du bataillon, se mit en recherche d'un logement dont il avait besoin plus que personne. Mais le trouver était chose difficile ; et rencontrer un simple abri répondait largement à ses plus légitimes aspirations.
Après quelques tentatives infructueuses dans les habitations envahies par de nombreux artilleurs, cavaliers et gendarmes, il parvint à découvrir une chaumière où il lui fut offert une place près du foyer.
Les épreuves de sa troupe dans cette rude journée l'avaient profondément affecté ; et, dans l'impossibilité de descendre de cheval dans ces champs d'où ses forces ne lui auraient pas permis de sortir, il avait été si fortement éprouvé par le froid, que sa santé, si sérieusement compromise, céda aux premiers symptômes d'une fluxion de poitrine, dont la gravité s'accrut à un tel degré qu'il ne lui fût plus permis de continuer l'exercice de son commandement.
Nous perdions, par une circonstance dont tout le monde ressentit l'atteinte douloureuse, le plus brave, le meilleur officier qu'une troupe puisse jamais désirer.
Alliant à une grandeur d'âme peu commune, à une élévation de pensée et de jugement qui tiennent à la supériorité d'un esprit richement doué, généreux et modeste, de cette modestie sans réserve, sans restriction, voilant parfois la suffisance de celui qui la professe, la plus grande sensibilité d'un cœur droit, juste, ferme, aussi inaccessible aux craintes d'un danger quel qu'il fût qu'accessible aux souffrances de ceux qui vivent tour de lui, il était parvenu, par la seule vertu d'une bonté inaltérable, qui lui faisait exercer un commandement tout paternel, à se faire tellement aimer de ses officiers et de ses hommes, que cette affection ne trouvait de traduction plus vigoureusement sentie, plus profondément sincère, plus belle, que dans les élans spontanés de tout son bataillon accueillant son arrivée dans une foule de circonstances par les cris enthousiastes et persistants de : *Vive notre Commandant ! Vive notre Commandant !*
En rendant vivant ce témoignage si mérité de grande sympathie à M. **de CAMBEFORT,** je suis certain de ne traduire qu'imparfaitement les sentiments de reconnaissance qui vivent dans le cœur de tous les membres de cette grande famille qui ont composé son bataillon, et qu'il a toujours dirigés par la force de la persuasion comme il l'eût fait avec ses propres enfants.
Le lendemain, M. **de CAMBEFORT** se rendit à Vendôme, où il s'alita.
Longtemps son existence fut en danger. Un jour, voyant approcher le terme de sa vie, il appela son fils, lui donna les conseils qu'un père agonisant peut faire goûter à un jeune homme sans expérience des choses de ce monde et pouvant, d'un moment à l'autre, se trouver seul protecteur d'une mère qu'il devait soutenir dans l'immense douleur qui pouvait atteindre son cœur par l'anéantissement de ses plus chères affections.
Plus tard, fait prisonnier sur le champ de bataille et conduit à Vendôme, je retrouvais le commandant à peine convalescent.
Je fus péniblement surpris des ravages occasionnés. La cruelle maladie, sur ses traits, avait imprimé la souffrance de longs jours. Je ne savais que penser de l'avenir.
La nature cependant prit peu à peu le dessus. Le sang circula bientôt dans tout l'organisme épuisé ; et, sous l'influence des soins très-dévoués de son ordonnance, brave et intelligent garçon, **BONAL**, **Géraud**, de la commune de Yolet (Cantal), sous l'influence aussi de l'espoir d'une délivrance

prochaine, sa santé, à l'heure ou j'écris ces lignes, est à peu près rétablie. J'ai la conviction d'une guérison complète, et je poursuis, sous le poids de la chaîne qui me tient captif, le développement de nos misères en quittant Pontijoux.

La nuit, près du village, fut une nuit d'insomnie.

Les hommes, ai-je dit, n'avaient pu dresser leurs tentes, les piquets ne pouvant se maintenir avec solidité dans le sol, Il leur fallut donc se résoudre à bivouaquer.

Mais bivouaquer était chose difficile et demandait un certain temps pour écarter la boue qui eût couvert leurs sacs s'ils les eussent posés à terre.

Ils commencèrent donc à choisir leur emplacement devant des faisceaux ; et, par un moyen dont je ne me suis pas rendu compte[1], ils roulèrent la boue sur elle-même, en firent un bourrelet circulaire assez vaste, piétinèrent le sol, l'affermirent pour poser leur sac et s'y asseoir. Au milieu des cercles nombreux ainsi formés, les hommes se groupèrent ; et, unissant leur pensée et leurs efforts vers un but commun, ils installèrent, avec l'expérience et la dextérité qu'ils avaient acquises, leur fourneau, que l'on pourrait dire économique, au-dessus duquel, au moyen de pieux plantés aux côtés, supportant une barre transversale, ils suspendirent une, deux ou trois marmites, suivant le nombre des hommes qui devaient participer au repas.

Pendant ces préparatifs, les camarades, de divers côtés, faute de distributions régulières, avaient été recueillir des fagots pour l'alimentation du feu, surtout pendant la nuit qu'ils devaient passer dans de si mauvaises conditions.

Mais les fagots étaient rares par les temps qui couraient ; car il ne manquait pas d'accapareurs ayant pris les devants.

Les uns portaient à la communauté des échalas de vigne, les autres des branches coupées aux arbres environnants, plusieurs enfin des portes, des débris de palissades, des montants de fenêtres. Que sais-je encore ? Tout ce qui tombait en leurs mains ; ils firent bien, car d'autres s'en seraient emparés. Mais enfin ce tout hétérogène composait une provision assez copieuse qui leur permit d'opérer rapidement la cuisson de leur souper et d'atténuer, la nuit, la rigueur de la température.

Beaucoup de tentatives furent faites pour trouver des bottes de paille : la cavalerie nous avait précédés au village et s'était emparée des quantités qu'il renfermait.

Nos hommes furent privés de ce confortable si précieux en campagne ; et, en maintes circonstances, nous n'appréciâmes jamais mieux ses douceurs que lorsque nous en étions totalement privés.

Quelque grands qu'aient été leurs efforts pour diminuer la rigueur de leur affreuse situation, nos braves soldats souffrirent beaucoup de l'humidité du sol et du brouillard très compact qui les environnait et tombait en pluie fine. Il détrempa leurs vêtements, malgré la précaution qu'ils avaient prise de s'envelopper dans leurs couvertures de laine.

Le matin, ils faisaient réellement pitié à voir.

Nous étions vraiment affligés du dépérissement de leur santé soumise aux influences pernicieuses d'un régime trop peu hygiénique.

Ils nous dévoilèrent leur impuissance à continuer à travers champs leur marche de la veille. Nous avions confiance en la sagesse de l'autorité militaire qui devait reconnaître le danger qu'il y aurait à soumettre l'armée à des fatigues au-dessus des forces humaines.

Aussi cherchions-nous à taire leurs appréhensions en leur donnant l'espérance d'une journée meilleure et en leur laissant entrevoir la possibilité d'un repos que leur accorderaient, la nuit prochaine, quelques heures réparatrices et salutaires.

Au matin du 13 décembre, à six heures, les deux bataillons, sous les armes, prêts à marcher sur Vendôme, attendaient l'heure du départ.

1 Depuis j'ai su que les hommes avaient écarté la boue avec leurs mains.

Les ordres, toujours donnés avec peu de discernement, fixaient à la même heure la mise en mouvement de tous les corps.
Or, y aurait-il eu vingt régiments d'infanterie, vingt batteries d'artillerie, vingt escadrons de cavalerie, cent, deux cents voitures composant le convoi, tous, s'ébranlant à l'heure fixée arrivaient an même point. L'encombrement avait lieu, personne ne savait s'il devait passer avant tel ou tel autre corps, les régiments se mêlaient : la cavalerie traversait l'infanterie, l'artillerie la cavalerie, les convois l'artillerie. Enfin, la confusion devenait si grande, que la débâcle se produisait. Une partie d'un régiment lancée en avant, laissait un bataillon derrière ignorant la direction suivie par les deux autres ; et s'il voulait rattraper la tête de colonne, la cavalerie le coupait sans ménager les fantassins exposés à être foulés par les chevaux, et les chevaux les jambes fracturés par les roues des voitures contre lesquelles ils se ruaient souvent.
Et puis, tout le monde ne pouvant passer ensemble, attendu qu'il faut en toutes choses un peu de régularité, et en matière militaire, un ordre de bataille, lorsque les chefs suprêmes arrivaient, ils arrêtaient le désordre dont ils étaient les auteurs, et les régiments étaient dans l'obligation d'attendre, une heure, quelque fois deux, l'arme aux pieds, que leur tour vint de défiler.
De pareils faits se produisirent au lever de cette triste journée.
Nous attendîmes longtemps qu'il nous fût permis de franchir les limites de cet affreux endroit qui ne sortira jamais de la mémoire de ceux qui l'ont traversé.
Nos hommes, ennuyés et déjà fatigués d'une si longue attente, commencèrent leur défilé.
La première compagnie du 1er bataillon s'ouvrit un passage au milieu de l'encombrement général. Les autres la suivirent.
Mais une batterie d'artillerie arriva dans les rangs de la cinquième et allait la diviser. Je priais les artilleurs d'arrêter.
Un général dont j'ignore le nom, à la figure enluminée, arriva peu solide sur ses jambes, fléchissant sous l'impression alcoolique de verres nombreux absorbés au petit lever, ordonna aux artilleurs de passer-outre.
Je fis remarquer au général l'inconvénient de séparer deux fractions d'une compagnie déjà éloignée du bataillon.
Il se tourna furieux, grandit ses yeux injectés de sang, me toisa dédaigneusement et dit : a-t-on jamais vu un capitaine inventer de pareilles absurdités ? a-t-on jamais su ce qu'était une compagnie coupée en deux ? Brou ! Brrrr !... Je craignais en lui voyant fermer les poings qu'il se laissât entraîner à quelque acte regrettable.
Sa colère avait atteint le paroxysme de la fureur. Tous les militaires qui malheureusement vinrent à passer en furent les victimes.
Comment ne perdit-il pas l'équilibre, je ne l'ai jamais compris.
Franchement, en continuant ma route, je ne pus maîtriser un sincère éclat de rire, en songeant aux efforts du général pour atteindre ces militaires qui se retournaient abasourdis, stupéfaits et s'en allaient sans mot dire, tête basse en reconnaissant un général leur laissant dans le dos, l'empreinte de sa botte.
Après ce moment d'hilarité, je songeais à cet excès d'autorité qui se manifestait d'une façon vraiment trop inconvenante et laissait une si regrettable impression.
L'indignation avait été générale et s'était traduite par les chuchotements hostiles de la troupe appréciant ce qu'il y avait d'immérité dans le traitement qui lui était infligé.
Enfin, laissant la route à droite, nous nous engageâmes dans un chemin tortueux qui nous conduisit après deux kilomètres, en rase campagne.
Un cri de stupéfaction souleva les poitrines, nous allions recommencer les marches pénibles de la veille ! Le découragement fut profond. Des hommes, malgré leur bonne volonté et les efforts qu'ils

étaient disposés à tenter, se reconnurent impuissants à nous suivre dans cette journée d'inexprimable souffrance. Ils nous abandonnèrent.
La plaine était déjà couverte de nombreux régiments.
Le développement des bataillons en colonne, par divisions, correctement alignés, augmentait la difficulté de la marche, en raison de la longueur du front de bataille et des intermittents ballottements qui se produisaient de droite à gauche par les poussées que se communiquaient les hommes ne pouvant suivre la ligne droite à cause des sinuosités du terrain.
Il fallut attendre quelque temps l'arrivée des troupes qui encombraient encore Pontijoux.
Les masses s'ébranlèrent et se mirent à patauger au milieu de champs labourés nouvellement ensemencés.
M. le capitaine **CHEVALIER**, à la tête du bataillon, n'avait reçu aucune instruction.
On lui avait seulement promis un guide, qui ne se présenta jamais.
Il était très-difficile de s'orienter au milieu de l'immensité de ces plaines, où s'apercevaient à de grandes distances, des fermes ou des villages très-clair-semés.
Suivre parallèlement la marche des différents corps qui nous environnaient, pouvait nous induire en erreur. Notre destination pouvait ne pas être celle qui leur était affectée.
L'inaction aurait provoqué les récriminations des chefs de l'état-major de l'amiral **JAUREGUIBÉRRY** arrivant avec une suite nombreuse.
M. **CHEVALIER** se rendit près de cet officier général, qui pour tout renseignement, lui dit : Marchez. Nous continuâmes donc droit devant nous. Souvent il est arrivé de tourner à droite, au lieu de nous diriger à gauche. Mais, il était impossible de ne plus commettre d'erreur.
Nous finîmes par rencontrer le deuxième bataillon du Cantal que nous avions perdu dans le désordre de Pontijoux, et un bataillon de chasseurs à pied, se dirigeant sur Vendôme.
L'ennemi nous suivait de près. Nous y étions habitués depuis le trois décembre, jour où avait commencé notre retraite qui devait ne se terminer qu'au Mans.
Les uhlans, toujours au devant de l'armée prussienne, inquiétaient les derrières de la nôtre. Ils étaient témoins des conditions désastreuses dans lesquelles nous effectuions notre retraite ; et semblables à des oiseaux de proie, ils attendaient le moment favorable pour s'emparer des malheureux épuisés.
Après plusieurs heures, les lignes de bataille étaient rompues, les hommes exténués marchaient par groupes : un bataillon tenait, en profondeur, une étendue d'au moins trois à quatre cents mètres.
La plaine était déjà jonchée de militaires ne pouvant supporter davantage les fatigues auxquelles jamais armée n'avait été soumise, et qui, étendus, la tête reposant sur le sac, attendaient que le temps et les circonstances décidassent de leur sort.
On ne pouvait pas qualifier ces malheureux de traînards ; car, je l'avoue avec la plus entière sincérité, les officiers durent invoquer les ressources d'une énergie peu commune, pour ne pas tomber comme eux et se résoudre à poursuivre dans ces terrains détrempés, glissants, argileux, dans lesquels la chaussure restait, une marche détruisant toutes les facultés physiques et morales.
M. **CHEVALIER** nous donna, dans cette journée, l'exemple d'une énergie extraordinaire, surtout après avoir courageusement soutenu les fatigues de la veille. Faisant appel à des forces que pouvait trahir son âge, il marchait toujours en avant : personne n'aurait pu le dépasser. Il provoqua dans tous les cours un sentiment d'admiration.
Du reste, nous étions depuis longtemps fixés sur ce que pouvait faire à l'occasion M. **CHEVALIER**.
Dès le début de notre expédition, chargé, comme capitaine-major, d'un service difficile et pénible en campagne, il s'en acquitta avec cette ponctualité qui n'appartient qu'à un esprit vraiment militaire, et

une ardeur tellement infatigable, que j'ai souvent entendu M. **de CAMBEFORT** en exprimer tout son étonnement.
Mais cette lutte, d'un profond sentiment du devoir avec la rigueur de difficultés presque insurmontables, détruisit momentanément ses forces, et il fut contraint, en arrivant malade à Vendôme, de céder au plus ancien capitaine, M. **BOUSCAREL**, le commandement du bataillon.
Mais dans quelle situation déplorable arrivâmes-nous à Vendôme, à huit heures et demie du soir !
Il est navrant d'y songer et douloureux d'en esquisser le tableau.
Dès quatre heures, tous les régiments qui avaient sillonné les plaines en foulant des récoltes dont les apparences étaient si belles, n'existaient plus.
Le désordre le plus inexprimable s'était produit, propagé au milieu de ces masses entièrement démoralisées.
Chaque mille mètres, les soldats, par centaines, s'arrêtaient et tombaient.
Nous même, si parfois l'on ordonnait quelques minutes d'arrêt, nous nous accroupissions sur le sol humide pour prendre haleine, et, au départ, nous pouvions à peine faire mouvoir nos membres raides et endoloris.
Que de souffrances !
Souvent, pour amoindrir les douleurs que nous éprouvions, pour nous donner un éclair de vigueur, nous puisions dans la gourde d'un voisin une forte gorgée de mauvaise eau-de-vie.
Nous avancions, mais lentement.
Nos bataillons avaient semé dans les champs la moitié de leurs hommes.
Et cependant ils sont de ceux qui ont le plus courageusement surmonté ces épreuves qui ne sont pas celles qu'il est permis d'infliger à une créature humaine.
Autour de nous, les régiments étaient réduits des deux tiers, et, chose inouïe, qui ne s'est peut-être jamais reproduite, la cavalerie elle-même perdait des cavaliers ; les chevaux ne pouvaient plus avancer et se refusaient aux sollicitations fortement éperonnées de leurs maîtres qui descendaient et tiraient infructueusement la bride de leur monture qu'une résistance légitime maintenait sur place.
L'artillerie, sur les routes défoncées, était tirée par un attelage peut-être plus exténué que les hommes. Les chevaux n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes : ils ressemblaient à de véritables squelettes traînant les machines d'une infernale destruction.
Si les hommes s'égrainaient de distance en distance, nous trouvions aussi des chevaux dételés, abandonnés expirants, étendus dans les fossés.
C'était pitié de voir l'état de cette armée mal vêtue, presque sans chaussure, abattue, défaite, désorganisée, se traînant dans la fange, poursuivie par la cavalerie ennemie qui, ce jour-là, fit un nombre considérable de prisonniers.
Le chiffre en a été porté à plusieurs milliers ; et il eût été beaucoup plus grand si, capturant tous les hommes qu'ils rencontraient, les Prussiens, déjà trop satisfaits des quantités en leur pouvoir, ne s'étaient pas contentés de briser leur chassepot, d'enlever leurs cartouches et de les renvoyer ensuite.
L'abattement était si grand dans l'armée que les hommes disaient : « Que voulez-vous, nous ne pouvons plus marcher ; nous allons être faits prisonniers ; mais mieux vaut-il demeurer captif que de mourir de fatigue et de faim. Nous ne serons jamais aussi mal traités. »
Enfin, à six heures du soir nous abandonnions ces terres qui nous avaient si cruellement éprouvés.
Nous primes la route où nous conduisit M. **CHEVALIER**, reconnaissant toute l'impossibilité où nous étions à continuer dans de pareilles conditions.
Quel soulagement ! Il nous semblait marcher sur du velours. Nous n'avions plus à soulever un poids énorme, nous ne traversions plus ces champs où nous glissions en reculant de deux pas, lorsque nos efforts nous portaient en avant.

A quatre kilomètres de Vendôme, nous reçûmes l'ordre de nous porter sur la gauche pour bivouaquer.
Après avoir franchi de nouveau quelques terres, nous arrivâmes sur l'emplacement qui nous était affecté.
Les dispositions immédiates furent prises pour l'organisation des deux bataillons, dans les conditions d'hygiène les plus favorables.
Les faisceaux étaient formés ; quelques hommes s'étaient déjà mis à la recherche de bois et de paille, lorsque tout à coup arriva un ordre de départ pour Vendôme.
Nous ne perdions pas au change, car la pluie qui avait été menaçante durant la journée, nous lançait déjà de grosses perles qui annonçaient une bourrasque violente et que nous aurions certainement bien envoyée à tous les diables déchaînés pour nous torturer.
Quatre mille mètres à parcourir encore étaient peu de chose en présence du confortable que nous allions rencontrer à la ville. Nous acceptâmes résolûment la conséquence du grain et nous nous engageâmes sur le terrain qui devait nous conduire au bout de tant de souffrances.
Cependant, une heure s'écoula, et nous n'avions pas encore atteint la moitié du terme de notre voyage. Tous les cent mètres, la colonne s'arrêtait. Et sous la pluie plus abondante, plus persistante que nous ne l'avions prévue, nous restions en station pendant des minutes trop longues.
De la tête aux pieds, l'eau ruisselait et nous pénétrait. Jamais peut être, au milieu de tant d'averses que nous avions essuyées, nous ne fûmes trempés d'une façon si complète.
Nous avions froid, non pas de ce froid énervant qui réclame un peu d'exercice, pour en atténuer les effets, mais de ce froid qui pénètre, saisit en dépit de l'agitation, ramollit, fait trembler, donne la fièvre et frappe mortellement.
Quel pouvait être le motif de ces arrêts nombreux ? Hélas ! Nous en avions si souvent éprouvé les funestes effets, que nous savions malheureusement trop en devoir faire tomber toute la responsabilité sur l'imprévoyance de notre organisation militaire.
Depuis deux jours Vendôme était plongée dans la consternation. De toutes les directions y affluaient des quantités innombrables de militaires isolés, de toutes armes, sales, déguenillés, sans chaussures, affamés, demandant partout si on n'avait pas vu leur régiment. Une partie de ces militaires abandonnés par leurs corps sur le champ de bataille avaient pu se soustraire des griffes prussiennes, et avaient végété jusqu'alors au milieu des champs, trouvant à peine de quoi vivre, dans un pays sillonné par toute une armée ; pillé, ravagé, détruit et ruiné.
Ne sachant enfin où diriger leurs pas, ils obtinrent les renseignements qui devaient les conduire vers un centre, et ils arrivaient non plus en militaires, mais en mendiants, harassés, offrant le spectacle de la plus affreuse et intolérable misère.
D'autres, depuis la retraite de l'armée française à Beaugency dans la nuit du 8 au 9 décembre, déjà blessés par des marches continues, exténués par les fatigues de combats successifs, n'avaient pu continuer la route de concert avec leurs camarades, étaient restés en arrière et avaient franchi sans aliments, à petites journées la distance qui les séparait de Vendôme.
Ils y étaient arrivés boiteux et se traînant. Le nombre de ces militaires, je l'ai déjà dit, était considérable, et les renseignements qu'ils avaient fournis aux habitants avides de nouvelles, étaient si contraires aux annonces rassurantes des journaux, que toute la population en émoi, frappée des désastres de l'armée française, vivait depuis dans la plus cruelle anxiété.
Plusieurs dépêches, émanant du général en chef et adressées au gouvernement affirmaient le bon ordre dans lequel s'effectuait notre retraite.
Nous, qui l'avons exécutée en entier, nous pouvons affirmer hautement qu'elle s'est effectuée dans de telles conditions de désorganisation, de souffrances physiques, qu'elle a été plus préjudiciable à l'armée que les dix journées de bataille qui venaient d'avoir lieu.

Si cette armée de la Loire, ombre de ce qu'elle avait été, semblait posséder encore l'apparence d'un souffle de vie, elle avait été si peu ménagée, si mal conduite, si douloureusement éprouvée, que la démoralisation qui régnait maîtresse, l'anéantissait complètement.
Les hommes avaient perdu le peu de confiance qui leur restait. Quelle confiance pouvaient-ils en définitive accorder à des chefs qui les faisaient battre des journées entières pour conserver des positions qu'ils abandonnaient à l'ennemi le lendemain ; qui les soumettaient par leur négligence, leur imprévoyance ou leur impéritie aux cruelles nécessités de mendier leur pain, eux, soldats français ! qui, pour réparer leurs forces et les remettre de leur épuisement, leur faisaient franchir dans des terrains horriblement détrempés, fangeux, glissants et défoncés, trente-six kilomètres ; qui leur demandèrent vingt-huit heures d'efforts surhumains, et qui pour toute récompense, en arrivant à Vendôme, étaient soumis par leurs ordres, aux mauvais traitements de la gendarmerie ou menacés d'être fusillés sous prévention d'avoir fait les *traînards*.
Non, je l'avoue hautement, ces hommes n'avaient aucun motif d'accorder leur confiance à des généraux qui songeaient si peu à leur bien-être, et qui prenaient tant de soin à voiler par des rapports officiels mensongers qui trompaient la France entière, qui s'illusionnait ensuite, et le gouvernement qui les accueillait avec joie, tout l'odieux de leur conduite, afin de mettre à l'abri leur responsabilité.
Si ces hommes ont quelque peu de cœur, lorsque, face à face avec leur conscience, ils songeront froidement à tout ce qu'ils ont fait et osé dire publiquement, ils devront rougir de honte ; mais de cette honte de l'homme qui, n'ayant pas le courage de ses actions, les déguise, les voile par les accents de cette vérité trompeuse qui devient un outrage lancé à la face d'un grand peuple généreux, confiant, honnête par tradition comme l'est le peuple français !
Non, une fois encore, la confiance n'était plus possible ; elle était morte avec toute espérance de vaincre désormais un ennemi dont la force croissait en raison du développement de notre faiblesse, en raison de la précipitation avec laquelle on nous faisait lui abandonner les plus beaux, les plus fertiles, les plus riches départements de notre France dévastée, incendiée et déjà si cruellement mutilée.....
Les militaires, le soir de notre arrivée à Vendôme, encombraient donc la ville.
L'arrivée de troupes régulièrement conduites, infiniment plus considérables, devait inévitablement produire une confusion désespérante. C'est cette confusion, ce désordre à l'entrée de la ville qui produisirent les temps d'arrêt qui nous maintenaient sous l'intensité d'une pluie torrentielle. Comment arriver par une route encombrée de matériel d'artillerie, de voitures sans nombre, se réfugiant à Vendôme par le même chemin et attendant également que la voie devint libre à leur circulation.
Avec des peines infinies, à huit heures et demie, nous nous réunissions en ville sur la grande place.
Les compagnies avaient perdu la moitié des hommes composant leur effectif.
Il s'agissait de rendre le plus tôt possible la liberté à nos malheureux soldats, qui se soutenaient à peine et qui avaient déjà mis sac à terre.
Il fut d'abord question de les faire bivouaquer aux environs. L'accomplissement d'un tel ordre eût été désastreux. Nous dûmes attendre que l'on se décidât à nous fixer, en dernier ressort, sur la situation qui nous serait faite.
La pluie tombait toujours abondamment. Une heure se passa sans qu'il nous ait été permis de quitter cette place, sur laquelle nos hommes commençaient à céder à l'impatience. Plusieurs même disparurent pour se mettre à la recherche d'un logement.
Enfin, à dix heures, l'on vint prévenir les bataillons qu'ils pouvaient rompre leurs rangs et les hommes se répandre dans la ville pour chercher chez l'habitant le logement dont ils avaient besoin.
Il avait fallu une heure et demie pour obtenir une telle décision !

Vendôme, jolie petite ville, de 9,900 âmes environ, se trouve dans une position assez pittoresque, sur le Loir, qui s'y divise en huit bras.
Au pied d'une colline abrupte, à l'est, surmontée des débris d'un vieux château, autrefois la résidence favorite des comtes de Vendôme, où se réfugia, en 1227, la reine Blanche, régente du royaume, pour mettre son fils, le jeune Louis IX, comme dans un asile sûr, à l'abri des complots fomentés par les grands vassaux, Vendôme, dont s'emparait en 1188 Philippe-Auguste, avait dû antérieurement, à la position de la province dont elle était le chef-lieu, d'être témoin du triste honneur de la guerre allumée par les Anglais sur son territoire, allait devenir une fois de plus spectatrice des combats que devait soutenir infailliblement l'armée française, s'y réfugiant poursuivie par les colonnes du prince Frédéric-Charles.
Entourée et dominée, dans sa partie occidentale, de collines bordant le Loir, dont l'élévation devenait pour l'armée française une position stratégique de haute importance, Vendôme pouvait devenir l'objet d'une résistance que la situation topographique du sol environnant autorisait et facilitait.
Les Vendômois ne l'ignoraient pas et semblaient s'y préparer sous l'impulsion de leur sous-préfet, M. de M***, investi du grade de colonel. Dans une circonstance malheureuse, il avait donné des preuves de son humeur belliqueuse. Réunissant un jour avec grand bruit ses administrés, pères de famille, habillés en gardes nationaux, il était parti au devant des Prussiens qu'il croyait ou ne croyait pas à petite distance.
A la tête de sa petite troupe, l'arme en bandoulière, causant, riant comme des soldats ne l'ayant jamais été, allant en partie fine, il marcha un jour, puis deux et trois, sans découvrir âme prussienne.
Un soir, cependant, arrivant en toute sécurité au village de Gault, sur la limite de son arrondissement, sa troupe n'observant pas un religieux silence, fut accueillie par une vive décharge de mousqueterie. Le désordre se fit : la troupe se dispersa ; le sous-préfet resta toute la nuit derrière une haie. S'esquivant avant le lever du jour, il revint à Vendôme à peu près seul, en contant triomphalement à qui voulait l'entendre, sous une couleur autre que celle de la vérité, les exploits de sa brillante expédition.
Faisant un rapport pompeux à la délégation du gouvernement de la défense nationale, il recevait, en récompense de son héroïsme, peu de temps après, la croix de la Légion-d'Honneur...
Au jour de notre arrivée, sur tous les murs de Vendôme et émanant du sous-préfet, se trouvaient collées de bouillantes proclamations engageant les habitants à une vigoureuse résistance, dût-il se mettre à leur tête.
Le lendemain, les Prussiens étaient signalés. M. de M*** fit ses malles et disparut : on ne le revit plus.
Avec la conviction de rester à Vendôme au moins la journée, plusieurs officiers se réunirent dans un petit établissement, où il leur fut permis de goûter les douceurs d'un bon chocolat.
A peine était-il absorbé que l'ordre du départ arriva. La pluie tombait à torrents.
Le moment était mal choisi, mais il était indiscutable.
Nous eûmes beaucoup de peine à réunir les compagnies qui se trouvaient augmentées de bon nombre de retardataires arrivés la nuit ; au point du jour, il s'en présentait encore dans le plus piteux état.
La circulation n'était plus praticable, tellement les militaires de tous les régiments étaient nombreux.
La gendarmerie, sur pied, les réunissait, les triait, les dirigeait sur leurs corps respectifs. Mais la tâche était difficile : elle s'accomplissait avec une rudesse éveillant de légitimes susceptibilités, entraînant d'illégitimes procédés s'accentuant fortement sur les épaules de malheureux troupiers. La gendarmerie remplissait sa consigne, elle n'avait pas deux manières de l'exécuter.

Après une heure interminable, d'une attente dont le côté désagréable était de nous faire supporter les atteintes un peu trop rafraîchissantes d'une pluie diluvienne, nous partîmes sous le commandement du capitaine **BOUSCAREL**, en destination de Meslay.
Meslay, au nord-ouest de Vendôme, est un petit village, sur le Loir où vivaient paisiblement 250 habitants. Il cantonnait depuis quelque temps un détachement de 450 mobiles cantaliens, venus du dépôt, sous le commandement du sous-lieutenant M. **AVALLON**.
Notre arrivée surprit cet officier. Il n'avait jamais obtenu de renseignements précis sur l'endroit où il pourrait espérer nous rencontrer. Il avait reconnu impossibles toutes tentatives de rejoindre les bataillons, et s'était vu condamner à rester détaché sans pouvoir se rendre compte de ce qu'il pourrait devenir, au milieu des fâcheux événements qui se succédaient avec une si prodigieuse rapidité.
Ce détachement fusionna avec les deux bataillons du Cantal qui formèrent leurs faisceaux sur la voie principale, en attendant les instructions relatives à leur cantonnement.
Nous profitâmes de la latitude accordée de disposer du temps, pour songer à déjeûner.
Les cuisiniers, les ordonnances prêtant leurs concours, se mirent immédiatement à l'œuvre ; ils improvisèrent avec une dextérité surprenante, un fin repas, interrompu une fois encore par un ordre de départ.
Revenir sur nos pas, traverser le Loir, tourner à cinq cents mètres sur la droite, passer devant le village de St-Ouen, près duquel l'état-major de M. R***, commandant la 1re division du 17e corps, avait établi son quartier général dans un château, tourner sur la gauche, gravir la colline, établir notre campement sur le plateau, tout cela fut assez vivement exécuté.
Le trajet ne fut pas de longue durée. Nous nous installâmes au milieu de notre division. Nous en avions été séparés depuis Villorceau.
A notre gauche, se trouvait le 43e régiment de ligne formant brigade avec le nôtre. A ce régiment, appartenait ce brave enfant du Cantal M. **RÉVEILLAC**, élève de St-Cyr, capitaine à dix-neuf ans et demie, atteint cruellement le 8 décembre à la bataille de Beaugency, d'une balle lui traversant l'épaule droite, au moment où il lançait avec une rare intrépidité, sous une grêle de balles, sa compagnie au devant de l'ennemi.
A droite sur nos derrières, campait le 11e bataillon de chasseurs à pied appartenant aussi à la 2e brigade de notre division.
Nous nous retrouvions dans notre élément, nous en éprouvâmes une grande satisfaction.
La journée se passa sans autres incidents.
Suivant la destination donnée aux différents corps aux environs de la ville, il devenait évident pour tous, que l'on organisait la défense de Vendôme, et que l'on préparait en conséquence une résistance qui devait tenir longtemps en échec l'armée prussienne.
Maîtresse de toutes les hauteurs, l'armée française pouvait en toute sécurité attendre l'ennemi à son déboucher dans la vallée du Loir, et l'écraser sous le feu plongeant de nombreux régiments, soutenus par une forte artillerie ayant tous les avantages d'une position exceptionnelle.
L'armée prussienne, sous le feu croisé de nos forces couronnant les plateaux des collines encadrant la vallée du Loir, pouvait si elle s'y engageait, se trouver encore tenue en respect par l'artillerie dont les batteries pouvaient s'établir à grande distance en avant sur les routes aboutissant à Vendôme.
Aidés de nos mitrailleuses, dont les Prussiens avaient pu si souvent constater les effets foudroyants, nous devions penser que l'honneur d'une résistance sérieuse que les positions topographiques favorisaient si bien, nous était réservé.
L'armée prussienne s'était démembrée, je l'ai dit, après ses succès à Beaugency. Une fraction, traversant la Loire, le 9 décembre, avait défilé sous nos yeux sur la rive gauche, au dessous du village de Tavers. Une deuxième, poursuivait une partie de l'armée de la Loire, passant par Morée,

St-Calais et battant en retraite sur le Mans ; la troisième enfin, venant de Mer que nous avions abandonné trois jours auparavant.
La première fraction prussienne opérait son mouvement sur Blois. La deuxième, devant faire sa jonction avec la troisième pour la soutenir à Vendôme, abandonnait bientôt la route qu'elle avait suivie, et soutenant quelques combats du coté de Danzé, commune au nord-est de Vendôme, à une distance de douze kilomètres, devait déboucher dans la vallée du Loir, que nous dominions sur une assez vaste étendue.
La troisième enfin, arrivant par la route et non par les champs comme nous l'avions fait, se montra le lendemain quinze décembre à l'ouest de la ville, entre Vendôme, Coulmiers et Ste-Anne, terrain sur lequel s'engagea la lutte qui débuta par un feu d'artillerie bien nourri qu'ouvrirent nos batteries installées sur le plateau des collines bordant le côté oriental de la vallée du Loir, et opposé par conséquent à celui sur lequel nous avions été placés.
Le combat, très-vif dès le début, augmentait sensiblement de vigueur. L'artillerie ennemie, si supérieure à la nôtre, répondait avec une intensité croissante. La fusillade, non moins bien nourrie, faisait ses ravages aux abords de la ferme dite de Villemalin, située sur la route de Blois. Elle parut un moment devenir l'objectif des Prussiens.
Vendôme avait depuis la veille si bien évacué toutes les troupes, que pas un seul militaire ne s'y trouvait.
Les gros bonnets, conduisant toutes les opérations, en avaient fait naturellement leur résidence.
Quelques officiers du bataillon s'y étaient rendus pour des achats de première nécessité. Ils furent expulsés sous les menaces les plus sévères. Tout officier, à quelque grade qu'il appartînt, tout soldat qui arriverait en ville devait être passé par les armes.
C'est la nouvelle qui s'était subitement répandue, et ils vinrent nous la communiquer dès leur retour.
J'avais besoin, comme beaucoup de mes camarades, d'une paire de bottes pour remplacer la seule qui me restait. Mais on doit penser que je me dispensai, comme eux aussi, d'enfreindre des ordres aussi rigoureux, et pour un pareil motif.
Mais, ce que nous regrettâmes le plus, fut l'abandon de la ville. La mesure avait-elle été prise sous l'inspiration des penchants peu belliqueux d'une population débarrassée de son sous-préfet, et qui voyait s'évanouir avec lui toute pensée de résistance ?
Je ne puis le dire : seulement, ce jour-là, le maire, homme très-prudent, soumis plus tard aux plus mauvais traitements des Prussiens pendant leur occupation, exprimant le vœu formulé à grande majorité par le conseil municipal, proposa au commandant de place le désarmement de toute la garde nationale.
Le commandant n'avait reçu aucun avis ayant trait à une pareille mesure ; il ne put donner son adhésion.
Le lendemain, ce désarmement eut lieu au moment où les Prussiens entraient en ville.
Les armes furent saisies, brisées et jetées à la rivière.
La ville ne voulait pas se défendre : cela regardait ses habitants qui se souciaient très-peu de se trouver exposés, pris les armes à la main, à être dirigés sur les rives du Rhin ; mais Vendôme était une place entourée de défenses naturelles, d'un accès difficile à une armée trouvant devant elle une autre armée forte et résolue à lui barrer le passage.
Qui sait, si en se défendant à outrance, avec cette énergie qui a fait défaut dans tant de circonstances où l'offensive pouvait nous ouvrir une porte de salut, l'armée française n'aurait pas arrêté la marche rapide et envahissante du prince Frédéric-Charles et ne l'aurait pas forcé par un nouvel effort à se refouler, à nous livrer le terrain que nous lui avions trop facilement abandonné ?
Battre en retraite est une nécessité très-dure que certaines circonstances malheureusement imposent. Lorsque, après une lutte vive, acharnée, terrible, vous réussissez à ne pas perdre une bataille, c'est-

à-dire que vos efforts couronnés vous permettent de conserver des positions importantes, et que, voulant franchir leurs limites, vous prenez l'offensive en attaquant vigoureusement votre ennemi, afin de l'obliger à vous abandonner ses retranchements, si votre tentative devient infructueuse, en raison des forces supérieures que vous auriez eues à combattre, il est permis alors de rétrograder. Le devoir est accompli, et laisse l'honneur d'un général en chef sain et sauf.
Mais battre en retraite, toujours en retraite, parce qu'à l'horizon est signalé un casque ennemi, jamais ! Battre en retraite après des batailles sanglantes où le succès resté en balance ne demandait qu'un effort peut-être pour être acquis entièrement le lendemain, non, une fois encore, jamais !
En ne luttant pas avec la vigueur nécessaire, en vous refoulant parce qu'une armée vous a tenu en échec sans vous faire perdre cependant un pouce de terrain, vous lui démontrez clairement combien le prestige dont vous l'entourez vous aveugle, vous trompe, vous influence, vous perd ; vous développez chez elle ce sentiment d'une valeur qu'elle ne possède qu'imaginairement, vous décuplez sa confiance, sa ténacité, ses forces, qui grandissent encore en raison directe du manque d'assurance que développent chez vos soldats l'incertitude, la faiblesse de vos déterminations, qui entraînent votre armée à douter de sa volonté, de son énergie, peut-être même de son courage ; vous la démoralisez, vous la tuez.
Vous restez seul coupable et responsable des désastres dans lesquels vous la plongez. Vous avez failli à votre mission.
Oui, je le répète, qui sait si Vendôme ne pouvait pas devenir la barrière contre laquelle se serait brisée la puissance de l'armée prussienne ?
Nous l'espérions : car, au milieu des plus rudes épreuves, enveloppés par les étreintes d'une adversité qui écrase, toujours, oui toujours une lueur d'espoir surgit et plane en auréole au-dessus du cœur qui soupire et gémit sur les cendres fumantes, sous la douloureuse impression de ruines accumulées sur un sol, celui de la patrie, si chère, et que l'on voudrait rendre à sa gloire que l'impéritie étouffe.
Nous l'espérions, en entendant la voix puissante du canon qui nous appelait et à laquelle on ne nous disait pas : Répondez.
Vers quatre heures, cependant, la monotonie du camp se réveillait sous l'impression d'une alerte à laquelle nous répondîmes aussitôt en courant aux armes.
Déjà le 43e formant sa colonne, prenait les devants dans la direction du combat.
Notre deuxième bataillon, suivant l'impulsion, dirigeait sa tête vers la route conduisant à Vendôme, sur laquelle il devait rencontrer un embranchement conduisant au théâtre de l'action.
Nous nous ébranlions à notre tour suivis par le 11e bataillon de chasseurs.
Le temps était sombre et menaçant : les nuages très-bas voilaient en courant une partie de la clarté du jour qui s'évanouissait en cette saison à une heure si prématurée. Nous souhaitions leur dissipation pour ne pas nous dérober la possibilité du concours que nous allions si franchement prêter à nos pauvres régiments déjà si éprouvés par les graves atteintes du feu ennemi.
Nous marchions avec cette précipitation qui devenait la traduction de notre désir d'arriver au plus tôt.
Mais la colonne s'arrêta à mi-chemin. Quelques pièces d'artillerie se trouvaient sur la voie. Les artilleurs attendaient.
Une pluie fine nous enveloppa bientôt : l'obscurité, envahissant les contours de la plaine, venait se mêler à l'ombre projetée des collines, du sommet desquelles les éclairs du canon, ressemblant à ceux de la tempête, étaient suivis d'un bruit imposant et formidable roulé par les échos croyant répondre à la voix du tonnerre.
Notre station se prolongeait : la fusillade moins vive cédait ses forces à la clarté incertaine qui les paralysait. Nous étions partis trop tard. Notre présence devenait inutile.

Quelques coups de canon, tirés encore à de longs intervalles, trahissaient la fin du combat.
Un quart d'heure plus tard, nous étions enveloppés du calme de la nuit, attendant que l'on disposât de nous d'une façon quelle qu'elle fût.
Nous ne pouvions rester longtemps ainsi : l'humidité nous gagnait, et nous n'avions aucun espoir de passer la nuit sous un abri qui nous eût permis de sécher nos vêtements et de nous bien disposer à la lutte qui devait sûrement recommencer dès le lever du jour.
Cependant, à huit heures, nous vivions encore dans la même immobilité ; on nous avait oubliés.
Cette pensée, qui avait déjà pénétré notre esprit, trouva sa justification dans la surprise de notre général de brigade, demandant en vertu de quel ordre nous avions abandonné le camp, sur lequel il nous dirigea séance tenante.
Nous fîmes donc demi-tour. Notre marche hésitante témoignait de la profonde obscurité qui ne permettait pas de distinguer les chariots épars sur la route, et contre lesquels nous allions constamment nous heurter.
En traversant des champs difficiles à franchir, nous arrivâmes enfin au lieu de notre campement. Des tentes se dressèrent ; quelques hommes s'étendirent en dépit du temps et de l'humidité du sol, mais le plus grand nombre se réfugia dans un bois avoisinant, y alluma des feux et passa la nuit assis sur des sacs.
En cette journée, la fraction de l'armée qui s'était battue contre les troupes prussiennes avait éprouvé des pertes assez sensibles, mais avait vaillamment résisté aux efforts de l'ennemi, voulant tourner son aile droite pour s'emparer de Sainte-Anne, qui lui aurait livré l'embranchement d'une route venant mourir dans celle de Blois, aboutissant directement à Vendôme.
De ce côté sud-est, l'accès de la ville fût devenu très facile à l'ennemi s'il avait pu, comme il le souhaitait, refouler notre armée sur l'autre rive du Loir, en la forçant à battre en retraite sur Azay et Saint-Calais.
Heureusement, les tentatives du corps d'armée prussien furent déjouées ; il garda ses positions, et l'armée française occupa celles qu'elle avait si vigoureusement défendues.
Les circonstances nous autorisaient à croire que l'action s'engagerait le lendemain, plus sérieuse, plus décisive, et offrirait un champ de bataille plus grandiose, surtout si la portion de l'armée prussienne arrivant du côté de Danzé par la vallée du Loir, venait assez tôt concourir au gain de la bataille.
Mais, vers le milieu de la nuit, suivant une fatale habitude, l'armée française recevait l'ordre d'abandonner indistinctement toutes ses positions et de se replier sur le Mans.
Une partie considérable de l'armée prit la direction de Saint-Calais, les généraux en tête, abandonnant leur quartier général de Vendôme.
Ce mouvement s'était exécuté avec une promptitude et un silence si religieusement observé, que nous ne nous aperçûmes pas du départ de régiments dont le camp avoisinait le nôtre.
Il n'avait pas échappé à la vigilante observation de l'ennemi, habitué depuis longtemps à ces sortes de résolutions imprévues favorisant ses projets. Cette fois encore, il en profita largement.
L'obstacle qu'il avait en présence venant à s'évanouir, il se mit en marche, contourna Sainte-Anne et rentra dans Vendôme à huit heures, le matin 16 décembre.
A ce moment, les deux bataillons du Cantal, soutenus par quelques débris du 43e de ligne, le 11e bataillon de chasseurs à pied et une batterie d'artillerie, étaient formés en bataille depuis deux heures, au bord du plateau sur lequel ils avaient passé la nuit.
En pareil endroit, le plateau formait une arête circulaire où viennent mourir les pentes abruptes parsemées de bouquets de bois, de bruyères, de genêts, et qui vont en glissant se fondre au sol de la vallée à laquelle les deux bataillons présentaient leur front de bataille.

Le premier bataillon, ayant à sa droite une batterie d'artillerie, dominait Vendôme, dont il apercevait, avec le clocher, l'antique château de la reine Blanche, auprès duquel était installée une batterie prussienne.
A sa gauche était le deuxième bataillon. Dans la vallée, se déroulaient les contours gracieux du Loir, bordé de saules, de peupliers, de quelques moulins auprès desquels tentaient de se dissimuler des têtes germaniques ; puis le joli village de Meslay, se dessinant au travers d'arbres séculaires.
Dans les profondeurs de la vallée, s'agitaient, au milieu de chariots nombreux, des masses noirâtres que l'on ne pouvait distinguer qu'à la faveur d'une longue-vue.
Un bois épais, dépourvu de feuillage, couvrait le versant des collines qui se dressaient devant nous, de l'autre côté de la rivière.
Derrière nos bataillons, le 11e chasseurs, dans les bois, était déployé en tirailleurs, prêt à recevoir l'ennemi.
Dans l'ignorance où nous étions des graves événements accomplis durant la nuit, nous ne pouvions nous rendre compte du retard des deux armées à s'entrechoquer. Nous considérions les troupes nombreuses en station au loin dans la vallée du Loir, comme appartenant à notre 16 ou 21e corps, attendant l'arrivée de la fraction prussienne qui devait infailliblement y déboucher.
Le silence du canon nous causait une surprise extrême ; mais nous étions pleins de confiance, et nous attendions le moment suprême où le signal du combat, allait être donné.
En avant et échelonnés jusqu'aux abords de la vallée, nous avions dissimulé, épars, abrités des arbres plusieurs lignes de tirailleurs avec mission de faire feu sur tout soldat prussien s'il tentait de passer le Loir à gué.
L'ordre était sévère, et devait être rigoureusement exécuté, car nous avions aperçu des cavaliers ennemis en vedette, près du village déjà occupé.
A neuf heures, les quatre premières compagnies du 1er bataillon se développèrent dans la plaine devant Vendôme. Toutes les mesures étaient prises afin de mettre la brigade, composant à notre insu, les seules forces laissées en présence de deux corps puissants de l'armée prussienne, à l'abri de toute surprise.
Vendôme, depuis une heure, avait ses rues envahies par les troupes ennemies. Elles y étaient arrivées en chantant leur facile victoire. Beaucoup de troupiers français avaient délaissé leurs corps, étaient venus passer la nuit en ville, et se trouvaient répandus dans les cafés qu'ils abandonnèrent en désordre, sous l'influence de la panique extrême causée par la présence de l'ennemi usant de générosité et les laissant s'échapper par toutes les issues praticables.
La veille, le pont du chemin de fer avait été miné, afin d'arrêter la marche de l'armée prussienne, si elle réussissait à s'avancer près des portes de la ville.
A dix heures, les hommes du génie préposés à l'exécution de ce projet, n'ayant pas reçu contre ordre, ce que la précipitation du départ, la nuit, explique mais ne saurait justifier, se trouvant toujours près du pont, situé au côté opposé où s'était effectué l'investissement, ayant entendu parler de Prussiens, et ne s'étant pas rendu compte de l'inutilité de l'action qu'ils allaient accomplir, mirent le feu aux mines dont les sonores détonations nous arrivèrent comme deux formidables coups de canon.
Nous pensâmes au prélude d'un combat qui débutait vigoureusement.
Mais le silence succéda à ces deux fortes détonations. Ne sachant à quoi les attribuer, nous nous perdîmes en conjectures, toutes contraires à la vérité. Nous ne pouvions reconnaître l'utilité de mutiler un pont avant une tentative de l'ennemi pour le traverser.
Toute notre attention se dirigea sur le village de Meslay, vers lequel nos tirailleurs firent feu sur des cavaliers ennemis, trop présomptueux, qui filèrent ventre à terre sur le tapis jaunâtre de la prairie avertir de notre présence des escadrons se dissimulant sur les hauteurs, derrière le bois.

Nous étions satisfaits du résultat. Nous supposions avoir fait évacuer le village ; cette conviction nous affermissait dans la pensée des difficultés inouïes que devait rencontrer l'armée prussienne en se rapprochant de Vendôme. Etrange, mais bien légitime illusion !
Ces cavaliers partis, d'autres sortirent du village et vinrent se mettre en vedette.
Il en résulta un feu nourri, qui les obligea à s'abriter derrière des murailles.
Le 11e chasseurs tirait avec persistance sur des Prussiens partis de Vendôme, en reconnaissance.
Nos quatre premières compagnies, sous les ordres du capitaine **BOUSCAREL**, déployées dans la plaine à douze cents mètres environ de la ville, aperçurent l'ennemi et ouvrirent leur feu, dès qu'elles se trouvèrent à portée.
M. le capitaine **BOUSCAREL**, dans la plus entière ignorance de la position dans laquelle était notre brigade, et croyant toujours à la présence de l'armée française, espérait pouvoir se replier au besoin, vers des escadrons de cavalerie prussienne immobiles, impassibles, qu'il prenait comme tout le monde l'aurait cru, à une assez forte distance, pour la cavalerie française.
Heureusement, les Prussiens sur lesquels il avait dirigé le tir de ses hommes, se replièrent du côté des chasseurs à pied et essuyèrent une grêle de projectiles.
Il était onze heures et demie. M. **GAILLARD**, commandant les deux bataillons, envoya l'ordre à M. **BOUSCAREL** de rejoindre la deuxième fraction du premier bataillon.
Ce mouvement éveilla l'attention des vedettes qui allèrent au galop en rendre compte derrière le bois, d'où débouchèrent très-peu de temps après de beaux escadrons prussiens formant leurs pelotons et s'avançant dans la plaine.
Le capitaine de notre batterie considéra la distance qui le séparait de l'ennemi si soudainement apparu, pointa ses pièces et donna l'ordre d'y mettre feu.
A la détonation succéda le sifflement de l'obus dont la trajectoire vint mourir au milieu des rangs.
Il éclata, culbuta cavaliers et chevaux. Un deuxième obus suivit, puis un troisième, qui produisirent leurs effets désastreux.
Cependant, sans désordre, sans confusion, ces escadrons se rejetèrent dans les bois. Les six pièces d'artillerie étaient chargées et pointées de façon à converger leur feu sur cette troupe cherchant à se dérober à leurs coups.
Au moment d'y mettre feu, le capitaine reçut l'ordre de changer immédiatement de position.
D'où émanait cet ordre ? Nous ne le sûmes pas. Le capitaine l'exécuta séance tenante, mais à l'endroit qui lui avait été désigné, il se trouva en présence de fortes colonnes prussiennes qui l'enveloppèrent en menaçant de faire feu, s'il tentait de se sauver.
Cette batterie de douze, très-lourde, était traînée par de mauvais chevaux. Les routes défoncées n'offraient aucun salut possible de retraite. Le capitaine perdit ses pièces et resta prisonnier.
Plusieurs journaux, quelques jours après, attaquèrent violemment cet officier et prétendirent qu'il était ivre. Dans la matinée, nous avions causé quelques instants avec lui, et nous sommes en mesure d'affirmer que son esprit se trouvait dans l'état le plus parfait de lucidité, et nous parut même appartenir à une très-vive intelligence.
Les Prussiens affluaient toujours en grandes masses sur les derrières de Vendôme et, reformant leurs bataillons, se montraient sur la route, dans les champs, aux chasseurs à pied dont la fusillade, un moment interrompue, devint extrêmement vive.
Ce tir continu nous accusait la présence de l'ennemi, qu'un pli de terrain nous dérobait ; mais ne le supposant pas à Vendôme, nous étions autorisés à croire qu'il s'agissait de petits détachements d'avant-garde préludant à une action plus grandiose de l'armée allemande, qui aurait toujours été arrêtée par les troupes françaises. Nous les pensions fortement établies.

A midi, un officier d'ordonnance vint donner des instructions au commandant du deuxième bataillon. Immédiatement ce bataillon fit demi-tour, lança sa tête de colonne sur la route conduisant, par une pente très-rapide à Vendôme, et s'engagea à droite à travers champs.
Le premier bataillon devait suivre ce mouvement ; mais il ne put l'exécuter de suite : il lui fallait le temps nécessaire au ralliement des tirailleurs disséminés sur une assez vaste étendue.
La direction prise par le deuxième bataillon étant celle où la fusillade avait lieu, nous pensâmes marcher franchement au combat.
En débouchant sur la route nous aperçûmes les colonnes prussiennes devant la porte de la ville, et notre deuxième bataillon battant en retraite poursuivi par les bombes prussiennes lancées par la batterie ennemie établie auprès du château de la Reine-Blanche.
Ces obus passaient sur la ville et venaient éclater à deux ou trois mètres du bataillon.
Ils furent nombreux et eussent été foudroyants si les terres moins profondément détrempées n'avaient pas anéanti l'effet de ces obus percutants, ayant besoin d'un sol plus solide pour faire explosion et projeter au loin leurs éclats meurtriers.
La vérité écrasante nous foudroya sur place. N'étions-nous pas sous l'influence d'une hallucination ? Il était cependant difficile de le croire, et nous restâmes pétrifiés de voir Vendôme au pouvoir de l'armée prussienne. Alors seulement nous apprîmes ce qui s'était passé, et l'immensité du danger ne nous laissait que peu d'espoir de nous y soustraire.
Ces troupes massées dans la vallée du Loir, que nous avions toujours observées avec confiance, composaient un corps ennemi imposant qui s'avançait et menaçait de nous couper la seule retraite possible, celle d'Azay, Epuisay, conduisant à St-Calais.
Les forces considérables qui nous enveloppaient avaient à leur disposition une nombreuse cavalerie qui pouvait fondre sur nous. Si elle n'exécuta pas une charge, nous le devons sûrement au mauvais état des terres.
Le deuxième bataillon ne pouvait nous rejoindre sans s'exposer à recevoir dans ses rangs les projectiles qui l'environnaient. Il accéléra sa marche et se réfugia dans un bois.
Privés de la vue d'un ennemi ayant fourni un but vivant à leurs pièces d'artillerie, les artilleurs prussiens pouvaient nous prendre pour leur objectif et nous écraser sous la puissance de leur feu. Devant nous, à 8 ou 900 mètres, se trouvaient des masses énormes d'infanterie.
Notre infériorité numérique ne nous permettait pas d'engager une lutte inégale et téméraire : Nous fîmes demi-tour ; il était temps.
La route se trouvait encombrée de chariots. Les ornières étaient si profondes, les chevaux si mauvais, que les conducteurs éprouvèrent des peines infinies à les faire pivoter. Longtemps nous les crûmes tombés au pouvoir des Prussiens.
Nous avions besoin de marcher vite et en bon ordre. L'impression que nous causaient ces évènements était si vive, si douloureuse, nous en étions si profondément affectés, que nous pouvions à peine avancer : les forces nous trahissaient.
Nous nous regardions avec l'égarement d'une surprise inexprimable. Nous ne pouvions traduire les divers sentiments qui nous oppressaient autrement que par ces mots expirant sur toutes les lèvres : Vendôme est pris ! Vendôme est pris !....
Le sentiment du danger n'existait pas dans nos âmes : il nous importait peu d'être tués ou faits prisonniers. Vendôme n'existait plus en France !
Nos hommes, au milieu d'une situation si périlleuse, conservèrent le plus grand calme et battaient en retraite en bon ordre.
Les bataillons du Cantal avaient acquis une telle réputation de solidité physique et morale, ils inspiraient une telle confiance qu'une deuxième fois ils venaient d'en recevoir le témoignage par le

poste dangereux qu'on leur avait réservé, avec le 43e de ligne et le 11e chasseurs, qui soutinrent avec eux la retraite de l'armée française contre les forces réunies du prince Frédéric-Charles.
Le premier bataillon s'arrêta à hauteur de la route d'Azay, où vint le rejoindre le deuxième, qui échappa providentiellement au désastre que lui ménageaient les bombes prussiennes.
Les chasseurs à pied établirent à distance, sur les flancs de la colonne, une ligne de tirailleurs pour la protéger, et, avec le 43e, nous nous dirigeâmes sur Azay, où nous arrivâmes à six heures.
Ce village, à 9 kilomètres nord-est de Vendôme, était encombré d'un matériel considérable appartenant aux différents corps qui avaient battu en retraite la nuit précédente.
Beaucoup de régiments y avaient séjourné depuis le matin. Ils se trouvaient engagés sur la route d'Epuisay, que nous suivîmes pendant une heure, précédés d'une longue file de convois et d'artillerie.
Nous parcourions une voie dangereuse : des troupes prussiennes, restées aux environs de Danzé, sur la droite, à mi-chemin d'Epuisay, pouvaient nous barrer le passage. L'armée de Vendôme, sur nos derrières, aurait paralysé tous nos mouvements, et notre situation, de périlleuse qu'elle était, fût devenue irrémédiable, désespérée.
Les généraux le comprirent tardivement. Ils arrêtèrent la marche, firent rétrograder tout le matériel, et, sous une pluie torrentielle, engagèrent les troupes sur la route de Mazangé, où nous arrivions à neuf heures.
Autour de ce village, à 12 kilomètres nord-ouest de Vendôme, que nous n'atteignîmes qu'après avoir inutilement parcouru 26 kilomètres, campaient ou bivouaquaient des régiments nombreux de toutes armes, appartenant aux 16e, 17e et 21e corps.
Les habitations étaient occupées par la cavalerie et la gendarmerie. Des bataillons de mobiles couvraient les rues.
Ceux du Cantal trouvèrent difficilement une place au milieu de cette multitude.
Les hommes se divisèrent, formèrent des groupes dans toutes les directions et passèrent la nuit sous la pluie, dans des chemins fangeux.
Le lendemain, 17 décembre, ils se réunissaient à quelques fragments de compagnies attendant l'ordre du départ.
Ils étaient dans un état de prostration difficile à rendre. Leurs vêtements étaient souillés de boue, leurs chaussures usées absorbaient l'humidité.
Jamais le désordre, la confusion, la désorganisation ne régna dans une armée comme en la matinée où nous quittâmes Mazangé.
Tous les corps étaient confondus, les régiments mêlés.
Dans l'impossibilité de rétablir l'ordre, on engageait indistinctement les troupes qui encombraient le village dans différentes voies qui les séparaient de leurs bataillons.
Un commandant n'avait plus que deux cents hommes, et un lieutenant commandait à douze cents.
Des capitaines, privés de leur cadre, ont vu leurs compagnies réduites à un effectif de cinq mobiles.
En cette journée, nous avons assisté au défilé d'une grande partie de l'armée de la Loire. Quel spectacle !
Toutes les physionomies étaient tristes, mornes et abattues.
Les hommes, les vêtements déchirés, les souliers souvent remplacés par des semelles de genêts retenues par des liens faits de branches flexibles de noisetiers, ne marchaient plus, ils se traînaient.
Les chevaux, osseux, pouvaient à peine porter leurs cavaliers.
Ceux traînant l'artillerie, le train des équipages, refusaient tout service.
De temps à autre on les abandonnait, et dans les fossés ils expiraient.

La route en était semée. Quelle impression aurait causé en France le triste tableau de cette armée de la Loire, écrasée sous le manque de prévoyance, de prudence, de sagesse, d'intelligence et d'énergie, tuée par les frimas, les fatigues, la faim et le canon !
Et la France espérait encore !
L'espoir lui était infiltré au cœur par le mensonge !
Les bataillons du Cantal s'arrêtèrent, le 22 décembre, à Milesse, petit bourg situé à 12 kilomètres nord-ouest du Mans.
Leur organisation devint l'objet des soins de l'autorité militaire.
M. le capitaine **BOUSCAREL** fut promu au grade de chef du premier bataillon, en remplacement de M. **de CAMBEFORT.**
Les deux meilleurs capitaines, MM. **CHEVALIER** et **RHODES**, deux braves de notre vieille et glorieuse armée, méritant à tant de titres la sympathie et l'estime qu'ils emportèrent et conserveront toujours du bataillon, témoin de leur courage dans une campagne qui éprouva si rudement leur santé, furent remplacés par deux jeunes lieutenants qui s'efforcèrent d'être comme eux fermes, justes et bons.
M. **GAILLARD**, malade, ne pouvant continuer ses fonctions, céda le commandement du deuxième bataillon au brave et malheureux capitaine **BASSET**.
Dans leur cantonnement, les solides et valeureux enfants de notre glorieuse Auvergne se reposèrent, à l'abri des dangers, des fatigues et des privations qu'ils supportèrent toujours avec tant de virilité.
Ils reçurent des effets d'habillement, du linge et des chaussures. Une partie de leur matériel de campement fut renouvelée.
Au jour où MM. **PICOU** et **BASTID**, membres délégués par la commission départementale, arrivèrent à Milesse, nos mobiles, aguerris, avaient vu renaître leur vigueur, et leur âme énergique était déjà prête à consacrer ce qu'elle renfermait encore de force et d'abnégation, au salut d'une cause grande et sacrée, celle de la France.
La présence de MM. **PICOU** et **BASTID** provoqua l'explosion d'un bonheur indescriptible. Nos pauvres enfants, privés de nouvelles de leur famille depuis de longues semaines, accueillirent avec avidité et transport celles qui leur étaient données avec tant d'empressement et de cœur.
Mais ils touchaient au terme de leur repos. L'armée de la Loire, reformée et reposée, attendait impatiemment l'heure de marcher à l'ennemi. Le moment arrivait de quitter l'inaction, d'abandonner notre malheureux système défensif, d'attaquer avec résolution les colonnes prussiennes et de développer, dans un effort suprême, le dernier que nous puissions tenter, les seules chances qui nous restaient de paralyser la confiance et le succès de l'ennemi.
Cette tâche glorieuse appartenait au général en chef qui aurait dû l'envisager comme telle pour l'honneur de la nation trop confiante dans l'éloge pompeux qu'en faisait la délégation du gouvernement de la défense nationale, qui l'avait élevé au poste trop important qu'il occupait.
Certains journaux, échos des témoignages flatteurs que lui décernait à vil prix la délégation, faisaient de cet homme, ébloui par des hommages qui l'enivraient, un demi-dieu, pour justifier sa retraite que le gouvernement, dans son inexpérience des choses de la guerre, qualifiait *d'infernale*.
Et plus tard, lorsque notre seul gouvernement régulier, la représentation nationale, dans une séance à jamais mémorable, vota en faveur de la paix, s'inspirant de prudence et de sagesse que la fatalité des circonstances lui imposait si impérieusement, le général demandait aveuglément la continuation d'une guerre à outrance, sans se préoccuper des intérêts compromis d'un peuple que son vote, s'il avait été celui du sentiment général, pouvait précipiter dans l'abîme, sans fournir à l'appui de son opinion un plan de campagne qui eût donné les moyens de poursuivre fructueusement une lutte qu'il sollicitait pour être agréable au chef de la délégation, M. **GAMBETTA**, cet homme éphémère, qui s'éleva au Capitole pour se précipiter du haut de la Roche Tarpeïenne.

En cela, le général montrait que le sentiment de la reconnaissance vivait en lui ; mais il ne révélait pas un grand tact politique et justifiait encore moins de talents militaires, dont les ressources limitées, mieux appréciées qu'elles n'auraient dû l'être, l'élevèrent brusquement et fatalement à une place qui demandait un homme de génie ne s'inspirant que d'amour pour son pays, au lieu de se laisser étourdir par les adulations d'un pouvoir trop absolu et presque despotique.
Hélas ! quelle erreur ! Le général en chef de l'armée de la Loire ne possédait malheureusement pas beaucoup des qualités qui font un grand capitaine, pas même l'intelligente intrépidité qui révèle l'homme d'action.
Il fut appelé à l'honneur de commander l'armée de la Loire, lorsque sous Orléans une fraction de cette armée, défaite par l'inaction d'une réserve imposante, obligée de céder la victoire, se replia sur Beaugency.
A cette époque, aussi navrante qu'ait été la perte du chef-lieu du Loiret, il était nécessaire de puiser dans les conséquences d'une faute immense, la ferme intention d'en arrêter les funestes effets.
Mais il fallait de la volonté, de l'intelligence, du talent. L'armée devant Beaugency ignorait le nom du général qui aurait dû, là était son premier devoir, se faire connaître des troupes desquelles il est resté inconnu : le soldat s'inspire toujours de l'intérêt dont il est l'objet et de la confiance qu'il a en son chef.
A moins de fuir honteusement à l'approche de l'ennemi, il fallait s'arrêter à Beaugency. L'armée française lutta avec héroïsme et avantage deux mortelles journées, pour voir subitement abandonner à l'ennemi morts, blessés, et les positions qu'elle avait défendues avec tant de valeur et d'intrépidité.
Une trop grande faiblesse ou un défaut de conception lui faisait perdre tout le fruit d'un succès qui pouvait le lendemain se transformer en victoire.
A Vendôme, la défaite de l'armée française s'était certainement plus accentuée. Cette ville, enveloppée de défenses naturelles, pouvait inspirer à un homme intelligent et dont l'esprit aurait été stratégiste, la pensée de profiter d'une avantageuse situation topographique pour arrêter l'invasion, dût-il faire les sacrifices inutiles que nous eûmes à déplorer plus tard devant le Mans.
Vendôme a été abandonné !
Le Mans, ville ouverte où se réfugiait l'armée française, offrait encore un heureux point de défense favorisé par les bois de sapin qui l'environnent sur une assez vaste étendue, pour empêcher le développement d'une armée et arrêter les tentatives d'investissement.
Des travaux de retranchement pouvaient être exécutés ; ils ont été négligés.
L'ennemi, qui nous avait toujours suivis jusqu'à St-Calais, connaissant la nature des difficultés qu'il pouvait rencontrer, ne voulut pas imprudemment s'engager au milieu d'un pays semé d'obstacles, sans les avoir détruits, ni sans tromper, s'il était possible, par d'habiles mouvements, le chef de l'armée française qui se prélassait au Mans en toute sécurité, au milieu de nombreuses biographies auxquelles était joint le portrait lithographié du général, que répandaient en ville et aux environs des agents salariés.
Nous fûmes heureux dans quelques combats d'avant-postes dans la vallée de l'Huisne, sur les deux rives du Loir et jusque sous Vendôme. Mais ces combats sans importance étaient de nature à changer la phase des évènements, si le général en chef, mieux renseigné ou plus résolu, avait su, une fois encore, tirer partie des circonstances qui le favorisaient.
Quelques régiments, enhardis par leurs succès, arrivèrent sous Vendôme le 31 décembre, sans rencontrer de résistance sérieuse.
Les troupes prussiennes, alors très-peu nombreuses dans la ville, luttèrent, il est vrai, avec intrépidité ; mais croyant combattre l'avant-garde de l'armée française faisant brusquement irruption dans un retour offensif, elles cédèrent le terrain.

Tout le matériel, moins les ambulances, avait été dirigé sur la route de Blois, au moment où des troupiers français arrivèrent tranquillement au milieu du jour, l'arme en bandoulière, s'installer dans les cafés des faubourgs de la ville que leur abandonnait l'ennemi.
Malheureusement, l'ordre de battre en retraite arriva. Pourquoi ? Les habitants de Vendôme ne s'en sont jamais rendu compte et ont moins compris encore le motif de cette promenade militaire qui, plus sérieusement dirigée, les eût délivrés de la présence de l'ennemi.
Vendôme, une première fois abandonné, pouvait sans difficulté être repris ; fallait-il au moins soutenir quelques régiments qui perdirent inutilement leurs hommes.
Mais pour atteindre ce résultat, il s'agissait simplement de le vouloir ou de posséder un peu de cette clairvoyance qui ne fait même pas défaut à un général qui se dit être homme d'action.
Le général en chef, trop préoccupé de l'importance et du mérite qu'on lui accordait, fermait les yeux devant les coups d'encensoir qu'on lui prodiguait et dont la fumée odorante l'étourdissait. Il perdit par insouciance, par faiblesse ou impéritie, une belle occasion de reconquérir le terrain qu'il avait si facilement abandonné, et de délivrer le Mans du spectacle navrant de trois grandes journées d'une lutte à la suite de laquelle cette ville, vivant en pleine sécurité, tomba brusquement au pouvoir de l'ennemi, par la faute d'un général étonné de s'être laissé surprendre et n'ayant pris aucune mesure pour l'éviter.
Désormais le système offensif n'était pas celui que pouvait adopter le général en chef, même en dépit de circonstances heureuses dont il ne sut pas ou ne voulut pas profiter.
Le Mans vivait, ai-je dit, en pleine sécurité. Les affaires prospéraient et les approvisionnements y étaient considérables le 10 janvier, lorsque, à quatre heures du matin, les bataillons du Cantal reçurent l'ordre de quitter Milesse et d'aller prendre leur cantonnement à Parigné-l'Evêque, situé à 16 kilomètres sud-est de la ville.
Parigné-l'Evêque était au pouvoir des Prussiens depuis deux jours !
Depuis la veille, l'ennemi s'était considérablement rapproché. Il semblait vouloir couper la ligne du chemin de fer du Mans à Tours et entourer ensuite la ville.
Au moment où nos bataillons se mettaient en marche, le combat était engagé aux environs du Mans, mais spécialement du côté de Mulsanne, de Parigné-l'Evêque, Ardenay, Connerré.

Le journal l'*Union de la Sarthe* donne sur cette journée les détails suivants :
« A une heure et demie la canonnade devient plus vive.
« On reconnaît facilement le bruit plus fort de deux obusiers.
« Des paysans arrivent en grand nombre de Ruadin, de Changé et de la Loge, petits villages situés en avant d'Ardenay.
« Ils disent que la marche des Prussiens est rapide et que nous ne les arrêterons que difficilement.
« Les nouvelles les plus fâcheuses se répandent en ville.
« Des fuyards arrivent et ne contribuent pas peu à jeter la panique.
« Le nombre des mobiles qui rentrent en ville devient croissant.
« Des gendarmes sont postés aux différentes entrées pour arrêter ces fuyards et les renvoyer au feu.
« Le bruit du canon continue et se rapproche.
« A 3 heures 30, les convois du 21e corps se replient sur le Mans.
« Des détachements de différents corps arrivent. Ils sont formés de 25 à 30 hommes et se multiplient à mesure que la soirée approche.
« Nous parlons à plusieurs de ces hommes, dont plusieurs sont noirs de fumée et paraissent très-fatigués.
« Ils racontent qu'ils se sont battus une partie de la nuit et toute la journée, que notre infanterie a bien tenu, mais qu'elle a dû faiblir sous les attaques vigoureuses de l'artillerie ennemie ; que depuis

deux heures, des renforts en artillerie qui nous sont arrivés, ont arrêté les Prussiens et les tiennent en échec.
« La canonnade devient plus vive, mais paraît s'éloigner.
« A quatre heures, on dit que les troupes, qui ont combattu avec une grande énergie, ont dû se replier devant des forces de beaucoup supérieures qui sont venues renforcer l'ennemi.
« Ces faits nous sont signalés par des habitants de Parigné et de Pontlieu, que la proximité du combat a forcés de chercher un refuge dans la ville.
« A quatre heures trois quarts les convois continuent à se replier, mais on assure qu'ils ont ordre de prendre la route de Laval.
« La panique s'accroît ; une certaine agitation règne dans la ville.
« La place de la Préfecture est couverte de monde. C'est que de ce point élevé on entend mieux le canon.
« A cinq heures et demie, un courrier venant, bride abattue, du côté de Pontlieue, nous dit que depuis 11 heures l'avantage nous est revenu, que l'ennemi recule et que son artillerie cesse en partie le feu. Cette bonne nouvelle est bientôt confirmée par des paysans qui arrivent en grand nombre.
« A six heures, la canonnade s'est ralentie sensiblement depuis une demi-heure. On n'entend plus que des coups lointains et isolés.
« A sept heures, la canonnade a complètement cessé.
« Des voitures de convoi reprennent la route de Changé.
« On voit beaucoup moins de soldats revenant à la débandade.
« La neige tombe abondante.
« Beaucoup de gardes nationaux en uniforme sortent de chez eux et vont se réunir pour se mettre à la disposition de l'autorité militaire.
« Des patrouilles s'organisent.
« La ville est calme ; on sent que la confiance règne et que la panique qui, un instant, s'était emparée de la population, est entièrement évanouie.
« Nous revenons de Pontlieue, nous nous sommes avancés autant que l'encombrement de la route nous l'a permis.
« Nous constatons que bon nombre de fuyards regagnent les lieux de campement.
« Il est certain que nous n'avons à redouter pour cette nuit aucune surprise. »

J'étais à Milesse dans la matinée.
Mes nouvelles fonctions de capitaine-major exigeaient ma présence pour régulariser la position des braves habitants qui avaient fourni du bois et de la paille à la troupe.
Notre magasin renfermait beaucoup d'effets de toute nature qu'il fallut emballer et charger. Les chevaux et les voitures manquaient.
Je me trouvai dans l'obligation de réquisitionner à leur passage les voituriers dont les carrioles étaient vides.
A une heure, cependant, notre convoi, formé de dix chars, partit pour Parigné-l'Evêque, emmenant les bagages des officiers.
M. **BASTID**, fils de notre député, et M. **MARTY**, notre officier payeur, m'accompagnèrent au Mans, et là nous déjeunâmes sans nous douter qu'une bataille se livrait si près de la ville.
Nous n'entendions pas le canon et nous pensions les bataillons arrivés à Parigné-l'Evêque. Nous fûmes informés des événements par le voiturier qui devait nous y conduire.
Notre surprise fut grande en apprenant le cantonnement qui nous avait été désigné au pouvoir de l'ennemi, et nous ne comprenions rien à la brusque arrivée de l'armée prussienne déjà si près du Mans, qui n'avait pas été mis en état de défense.

Nous montions alors en voiture, contre le gré de notre brave et ami M. **BASTID**, désespéré d'être séparé de son bataillon, qu'il pensait au feu. Il voulait le rejoindre à pied, croyant arriver plus tôt qu'avec notre véhicule constamment arrêté par le nombre considérable des militaires du 21e corps qui encombraient, avec l'artillerie et la cavalerie, l'entrée de la ville.
Nous apercevions beaucoup de blessés, et le désordre était si grand que nous pensions un instant à la défaite et à la retraite de l'armée française.
Cependant, plus nous avancions, plus la voie devenait praticable. Le canon grondait avec force, le son de la fusillade s'entendait faiblement.
Nous étions inquiets sur le sort du bataillon que nous ne savions où rencontrer.
Les renseignements que nous puisions à différents intervalles ne nous éclairaient pas. Nous avancions toujours avec incertitude, mais résolus à ne nous arrêter que sous le feu de l'ennemi.
A hauteur de Pontlieue, nous reconnûmes, à leurs képis de toile grise, les mobiles du Cantal venant du dépôt, débarqués au Mans dans la matinée et dirigés sur les bataillons actifs. Ces jeunes gens étaient à plaindre, car ils avaient besoin de repos, ne possédaient que très-peu de cartouches, beaucoup n'en avaient pas, et ils étaient trop brusquement lancés sur un champ de bataille dont le canon, venant à tonner près d'eux, en effraya plus d'un.
Après avoir franchi quatre kilomètres, nous aperçûmes l'uniforme des chasseurs à pied et le 11e bataillon appartenant à notre brigade.
Il était formé en bataille à gauche de la route, dans un chemin bordé d'un bois épais. Nous nous y engageâmes.
Nous vîmes le 43e de ligne qui nous désigna l'emplacement occupé par les bataillons du Cantal.
Le jour baissait, la neige commençait à blanchir la cime des pins.
Elle tombait abondamment, lorsque les bataillons reçurent l'ordre d'installer leur bivouac à droite dans le bois.
Quelle affreuse nuit ! Quel réveil !.... Plus d'un pied de neige couvrait le sol, nos hommes avaient été ensevelis.
A huit heures, le 11 janvier, la fusillade s'engage sur notre droite dans le bois : une compagnie de grand'garde du 43e ouvre le feu ; l'ennemi, dans une ferme, tente de s'approcher et blesse quelques hommes.
Deux compagnies du deuxième bataillon sont développées en tirailleurs ; les compagnies **DARSES**, **BOUCHY**, et la cinquième du premier bataillon, échelonnées derrière et sur les flancs de la grand'garde du 43e, supportent les atteintes du feu.
Le restant des deux bataillons couvre, l'arme prête, le chemin qu'ils avaient occupé la veille.

« A dix heures, dit l'*Union de la Sarthe*, la canonnade est vive, mais ne paraît pas aussi rapprochée que hier soir.
« On en conclut que l'ennemi a certainement reculé pendant la nuit.
« Mais au bruit du canon se mêle plus distinctement le déchirement strident des mitrailleuses. L'action doit être violente.
« Sur la route du Mans au champ de bataille nous sommes heureux de ne rencontrer presque aucun fuyard et fort peu de blessés.
« Plus nous approchons d'Ivré-l'Evêque, plus la canonnade devient vive.
« Nous entendons les décharges de mousqueteries et de mitrailleuses qui tirent sans discontinuer.
« L'action devenait des plus sérieuses.
« Ce n'est pas seulement un engagement, mais certainement une bataille.
« Malgré les nombreux avis que nous donnent des officiers qui croient prudent pour nous de ne pas pousser plus loin, nous continuons notre route.

« A quelque distance au-dessus du passage à niveau, les balles sifflent nombreuses à nos oreilles.
« Le point culminant où se trouve la ferme d'Ivré et qui se nomme le Coteau-de-Luart, nous paraissant très-propre à suivre les opérations, nous nous dirigeons vers lui.
« On nous dit en chemin qu'une batterie y ayant été établie, elle sert de point de mire aux obus prussiens, dont nous entendons en effet les détonations multipliées et formidables.
« Grâce à quelques accidents de terrain, nous arrivons au sommet que nous trouvons occupé par les artilleurs et les mobiles de Brest.
« De ce point, nous dominons presque tout le théâtre des opérations.
« Le bruit du canon, des mitrailleuses et de la mousqueterie est tel en ce moment que nous avons peine à entendre les observations que nous échangeons avec les officiers du corps précité.
« Nous nous avançons sur la plate-forme qui est au-devant de cette ferme, mais les sifflements répétés des balles prussiennes, auxquelles cette position sert de point de mire, nous obligent à nous réfugier derrière un mur à hauteur d'appui.
« De là, nous pouvons, sans trop de danger, suivre l'action qui se déroule dans la plaine et les bois de sapin qui sont autour de nous, à droite et à gauche, et de l'autre côté de la ligne du chemin de fer.
« L'attaque a commencé de huit à neuf heures au-dessus de Champagné.
« Pendant la matinée, le feu a été peu nourri, mais à partir de midi l'attaque a pris des deux côtés une intensité qui n'a pas cessé depuis.
« Refoulés de leurs positions, les Prussiens ont tenté, selon leur tactique habituelle, un mouvement tournant de Champagné vers les bois dominant Changé, et plus tard dans la direction de la Loge, qu'ils ne nous ont pas paru près d'atteindre.
« Pendant ce mouvement, nos troupes, loin de perdre du terrain, ont suivi l'ennemi pied à pied, lui faisant subir des a pertes considérables.
« A chaque décharge nous avons le triste spectacle de voir de nombreux soldats tomber frappés, et leurs vêtements sombres font sur la neige de la plaine de nombreuses taches qui auraient presque permis de les compter.
« Nous apercevons les positions de plusieurs de nos batteries qui nous semblent parfaitement choisies.
« A quatre heures, nous quittons notre position, non sans prendre les précautions que le sifflement continu des balles nous commande lui-même.
« A ce moment, l'action paraît redoubler d'intensité. Nos canons tonnent avec plus de vigueur que jamais, nos mitrailleuses crachent la pluie de plomb, et les décharges de mousqueterie semblent un roulement de tambour sans fin.
« Nous rencontrons des convois de munitions qui annoncent la continuation de la lutte.
« Les ambulances commencent à fonctionner.

Les bataillons du Cantal, exposés au premier feu, furent admirables d'entrain et d'héroïsme dans cette journée sanglante. Vers onze heures, le général **CHANZY**, suivi du général **JAUREGUIBERRY** et d'une escorte nombreuse, parut tout à coup et passant devant leur ligne de bataille, rendit hommage à leur bonne tenue et à leur attitude mâle, vraiment guerrière.
Le général passa en revue les différents corps de notre brigade et venait de la quitter, lorsque les Prussiens, qui s'étaient furtivement avancés dans l'épaisseur du bois, ouvrirent un feu terrible, presque à bout portant, sur le 43e régiment de ligne, dont les armes étaient en faisceaux.
Quelques minutes plus tôt et le général était tué. Il y eut un instant de panique, mais l'attitude calme et ferme des officiers détruisit l'effet de la surprise causée par cette brusque attaque, et le 43e de ligne, le 11e le chasseurs ripostèrent si vigoureusement que l'ennemi dut se replier.

La mousqueterie n'en continua pas moins son feu meurtrier. Les balles sifflaient en tous sens, nous enveloppaient menaçantes, frappaient et brisaient ce qu'elles rencontraient.
L'artillerie, plus puissante, mêlait ses sons formidables au bruit strident et persistant des mitrailleuses.
La scène était épouvantable !
L'ennemi nous tournait et voulait s'emparer de la Tuilerie. C'est en ce moment que l'intrépide capitaine **BASSET**, ne consultant que l'héroïsme de sa noble et courageuse nature, se précipita sur l'ennemi, le sabre en main, à la tête de son bataillon.
Jamais homme ne fut frappé plus glorieusement sur un champ de bataille. Atteint de deux balles, il roula sur le sol. La vie ne l'avait pas abandonné ; il crut pouvoir se relever, mais les forces trahirent sa volonté. Ses camarades le soutinrent et l'éloignaient de cette scène de carnage, lorsqu'il reçut une troisième balle qui lui fit, dans les reins, une large blessure.
Au même instant, le capitaine **ESTIEU**, du même bataillon, était tué raide.
Trois compagnies du premier bataillon, dans leurs retranchements sur la route, recevaient les obus, lorsque les première, troisième et septième, capitaines **de LATOUR, BOUCHY** et **DARSES**, déployées en tirailleurs devant la cinquième qui les soutenait, s'élancèrent hardiment à la baïonnette sur une ferme, en passant sur des cadavres ennemis et abordèrent les Prussiens qui mirent bas les armes et se constituèrent prisonniers.
Ah! braves enfants du Cantal ! C'est en ces instants solennels où votre âme, entraînée par une sublime ardeur, accessible à nul autre sentiment que celui du devoir, n'écoutant que la voix de votre cour vous criant : A moi Auvergne ! à moi Auvergne ! que vous fonciez avec l'intrépidité de vos ancêtres sur un ennemi épouvanté de votre témérité, vaincu d'avance par votre audacieuse énergie !
Le soir de cette effrayante journée, les bataillons recevaient des généraux étonnés, les éloges les plus flatteurs sur leur brillante conduite.
Leur satisfaction eût été grande, si la joie qu'ils éprouvaient du succès n'avait pas été détruite par le sentiment des pertes douloureuses qu'ils eurent à déplorer.
La neige tombait, le sol en était couvert d'une couche épaisse, nos hommes n'avaient pris aucune nourriture depuis la veille, lorsque les compagnies se réunirent et formèrent leurs armes en faisceaux.
L'armée française avait conservé ses positions, et même l'amiral **JAUREGUIBERRY** avait refoulé l'ennemi.
Malheureusement, pendant la nuit, une panique que l'on a toujours dite incompréhensible, se mit dans les rangs des mobilisés de la Bretagne qui occupaient les avant-postes et et les hauteurs dont s'emparèrent les Prussiens après avoir tourné l'armée française.
Les mobilisés de la Bretagne occupaient une position dangereuse, il est vrai ; mais ils l'auraient conservée s'ils n'avaient pas été armés d'anciens fusils à percussion et de fusils américains, dont les balles étaient trop fortes pour le calibre du canon. Ils ne purent faire usage de leurs armes et durent se replier, dans l'impossibilité où ils étaient de combattre.
Cette fâcheuse nouvelle fut annoncée au général **CHANZY** par l'amiral **JAUREGUIBERRY**, le lendemain, dès la première heure.
L'ordre fut immédiatement donné de battre en retraite.
Alors, on évacua tout le matériel de la gare, et l'on fit monter dans les wagons une grande partie de la garde mobile. Les troupes de ligne et les francs-tireurs devaient protéger la retraite.
A huit heures, le 12 janvier, la retraite s'effectuait encore en assez bon ordre. Des tirailleurs ripostaient vivement au feu de l'ennemi qui poursuivait notre armée et s'avançait en toute hâte sur le Mans.

Le général **CHANZY** avait envoyé l'ordre de faire sauter, à midi, le pont qui se trouve sur l'Huisne, à l'entrée du faubourg de Pontlieue.
Fâcheusement, ce pont n'avait pas été miné dans d'heureuses conditions, de sorte qu'il fut impossible d'y parvenir. L'on put à peine détruire le parapet.
A cet instant, une colonne d'infanterie prussienne se montrait sur la grande route de Tours, à environ deux cents mètres du pont, et commençait un feu de peloton des plus vifs sur les convois et les mobiles et les gendarmes qui les escortaient. Ceux-ci ripostèrent ; mais en quelques minutes l'ennemi se répandit dans toutes les rues du faubourg de Pontlieue. Une autre colonne prussienne s'engageait en même temps sur la ligne du chemin de fer et s'emparait de la gare et d'un train d'environ quinze wagons qui était prêt à partir sur Laval.
La fusillade fut assez vive en cet endroit ; et le nombre des victimes dût être grand.
Les Prussiens occupèrent bientôt la préfecture. On entendait de tous côtés les coups de fusil. Les gens fuyaient épouvantés. Toutes les maisons se fermaient, on calfeutrait les fenêtres.
Dès que l'ennemi arriva à la place des Halles, des gendarmes et des mobiles firent feu et essuyèrent à leur tour une fusillade terrible. Ils ne se retirèrent qu'accablés par le nombre, après avoir tué huit soldats Prussiens.
Presque tous les chevaux attelés aux charrettes portant les vivres de notre armée, étaient déjà tombés criblés de balles.
Les Prussiens, maîtres de la place, formèrent un poste nombreux à l'entrée des rues ; puis pénétrèrent dans les établissements publics qu'ils livrèrent au pillage. Dans les cafés, les liqueurs furent absorbées ; et, ces soudards une fois ivres, brisèrent les glaces à coups de crosse de fusil.
Il était quatre heures.
Les bataillons du Cantal abandonnaient le Mans et prenaient la route de Laval.
Ces bataillons, dès la pointe du jour, avaient pris les armes. Leur division, la première du 17e corps, forte de 20,000 hommes, avait pour mission de protéger la retraite de l'armée française.
Elle résista pendant six heures, aux efforts de l'armée du prince Frédéric-Charles, forte de 120,000 hommes !
Les bataillons du Cantal furent les derniers qui abandonnèrent leurs positions. Ce sera leur éternel honneur !
Ils effectuèrent leur retraite sous le feu de la mousqueterie la plus vive qu'ils soutinrent sans pâlir, en faisant subir à l'ennemi de grandes pertes. L'artillerie prussienne foudroyante, tenta vainement de précipiter leur marche. Les bombes éclataient, les mitrailleuses les enveloppaient d'une pluie de fer.
Comment, ces braves s'inspirant de cette noble pensée : *Dulce et decorum est pro patrid mori,* ne furent-ils pas ensevelis sous cette grêle. C'est que Dieu aimait et protégeait ces enfants dont la pensée et le cœur s'élevèrent toujours vers lui, et voulait récompenser leur valeur en leur permettant de transmettre à leurs descendants ce conseil d'une âme virile : *Macte puer, macte animo, macte virtute*, source intarissable de prospérité, de grandeur et de sagesse !
Deux compagnies du premier bataillon, et trois du deuxième, ne les suivirent pas dans la retraite.
Ces compagnies, déployées en tirailleurs dès le matin, dans l'épaisseur des bois, avaient mission d'en défendre l'accès, de ne pas se retirer sans ordre.
Au moment où les bataillons du Cantal se dirigèrent sur le Mans, elles furent enveloppées par l'ennemi qui, surpris et exaspéré de leur résistance, dirigea vers elles le feu terrible de sa puissante artillerie.
Cette canonnade dura longtemps. Les obus coupant en deux les arbres passaient en sifflant sur les premières lignes de tirailleurs, frappaient le sol et éclataient dans les rangs de la première compagnie du premier bataillon.

MM. **de LATOUR**, capitaine de cette compagnie, et **GENESTAL**, lieutenant de la cinquième, furent couverts de la terre projetée par les éclats qui vinrent tomber à leurs pieds.
Après le canon s'engagea un feu meurtrier de mousqueterie. L'ennemi, en nombre proportionnellement considérable, les entourait, les menaçant d'un massacre inévitable.
Déjà deux compagnies du deuxième bataillon, qui avaient essayé de battre en retraite sur le Mans, étaient enveloppées et faites prisonnières.
La position n'était plus tenable.
Une section de la première compagnie, en voulant s'ouvrir un passage au milieu des lignes prussiennes, fut accueillie par des mitrailleuses qui blessèrent et tuèrent des hommes.
L'heure était arrivée de faire payer chèrement son existence. Les première et cinquième compagnies du premier bataillon, ayant à leur tête les braves **de LATOUR** et **GENESTAL**, suivis des lieutenants **TEISSÈDRE** et de **LAJAUBIE**, du deuxième bataillon, s'élancèrent, sabre en main, au-devant de l'ennemi.
L'intrépide **GENESTAL** saisit un Prussien et allait le transpercer lorsqu'il fut mis en joue à bout portant. Il allait tomber frappé mortellement sans le sergent **CAMO**, qui s'élança sur l'ennemi, le mit en joue, le désarma et sauva ainsi la vie à ce courageux officier.
Les mobiles se précipitèrent à la baïonnette au milieu des Prussiens qui, intimidés par ces hommes héroïques qu'ils croyaient plus nombreux, se laissèrent désarmer et conduire prisonniers dans les bois.
Mais que pouvait cette poignée d'hommes contre toute l'armée prussienne ? Mourir ! Elle ne marchanda pas sa vie.
Entourée, écrasée par le nombre, la résistance n'étant plus possible, ayant largement satisfait aux lois de l'honneur, elle dut mettre bas les armes.

Le lendemain, le général en chef adressait à l'armée de la Loire un ordre du jour ainsi conçu :

« Après des combats heureux dans la vallée de l'Huisne, sur les deux rives du Loir et jusque sous Vendôme, après un succès le 11 autour du Mans, en résistant sur toutes nos positions au principal effort des forces ennemies commandées par le prince Frédéric-Charles et le duc de Mecklembourg, *des défaillances honteuses, une panique inexplicable ont amené dans certaines parties l'abandon de positions importantes, compromettant ainsi la sûreté de tous. Un effort énergique n'a pas été tenté malgré des ordres immédiatement donnés, et il fallait abandonner le Mans.*
« La France a les yeux sur la deuxième armée. Il ne faut pas d'hésitations, la saison est rigoureuse, la fatigue est grande, les privations sont de tous les instants, mais lorsque un effort suprême peut la sauver, nul n'hésitera.
« Sachez bien d'ailleurs que, pour vous-mêmes, *le salut est dans la résistance et non dans la retraite.* L'ennemi va se présenter sur nos positions ; il faut *l'y recevoir* vigoureusement et l'user.
« Serrez-vous autour de vos chefs et prouvez que vous êtes « toujours les soldats de Coulmiers, de Villepion, de Josne et de Vendôme.

« Signé : Chanzy. »

C'est avec un douloureux étonnement que les troupes qui avaient si vaillamment combattu trois journées consécutives, prirent connaissance de cet ordre du jour flétrissant que leur adressait le général en chef.
L'armée avait fait son devoir ; il avait oublié le sien. Imprévoyant au point de se laisser inopinément attaquer à la porte du Mans, de laisser tourner et envelopper son armée dans la nuit du 11 au 12

janvier sans avoir pris de mesures suffisamment sérieuses pour protéger et conserver des positions importantes qui étaient de nature à paralyser le mouvement que l'ennemi tentait depuis deux jours ; et c'est après avoir été réduit à couronner sa retraite *infernale* par l'abandon du Mans, qu'il osait avouer qu'un effort suprême pouvait sauver la France, et que le salut est dans la résistance et non dans la retraite ?
Quelle inconséquence !... Quelle comédie .....
Cet effort suprême, l'armée de la Loire le réclamait dès sa formation ; et elle avait tellement conscience de sa tâche, de la grandeur de sa mission, qu'elle a toujours déploré la faiblesse d'une résistance qui l'entraînait à sa perte et qui enlevait du cœur de la nation française sa dernière espérance de salut.
Oh! *si un effort énergique n'a pas été tenté*, que la France, dont les enfants ont jonché de leurs cadavres les plaines de la Loire et du Mans, ouvrant enfin les yeux à la lumière, imprime le sceau de la réprobation au front de cet homme qui n'a pas craint, sous la fumée de leur sang répandu à flots et à peine tiédi, d'abriter sa responsabilité derrière une proclamation livrée à la publicité, aussi outrageante pour les familles en deuil que pour ce grand peuple glorieux dans la défaite, qui ne saurait jamais accepter à la face de son ennemi le stigmate du déshonneur !
Les bataillons du Cantal, en position aux environs de Laval, lors du traité d'armistice, furent dirigés, à la faveur de cette suspension d'armes, sur Poitiers, d'où, le 8 mars, le général **CHANZY** adressait à l'armée de la Loire l'ordre du jour suivant :

« Officiers et soldats de la deuxième armée,

« Le traité ratifié le 1er mars par l'assemblée nationale met fin à la guerre. Les armées sont dissoutes.
« En m'informant que mon commandement cesse, le Ministre de la guerre ajoute :

« *Dites à votre brave armée, officiers de tous grades et soldats, que je les remercie, au nom de notre pays tout entier, de leur courage et de leur patriotisme. Si la France avait pu être sauvée, elle l'eut été par eux. La fortune ne l'a pas voulu.*
« Je suis heureux de porter à votre connaissance le témoignage de la satisfaction du Gouvernement. Vous pouvez être fiers d'avoir fait partie de la deuxième armée, dont les efforts, s'ils n'ont pas abouti au succès que vous avez poursuivi avec tant d'opiniâtreté, ne resteront pas sans gloire pour le pays dont ils ont contribué à sauver l'honneur.
« Vous avez tenu tête aux armées les plus nombreuses et les mieux commandées de l'Allemagne. L'histoire racontera ce que vous avez fait ; l'ennemi lui-même s'honorera en vous rendant justice.
« Vous allez rejoindre vos foyers, vos garnisons.
Conservez inébranlable votre dévouement au pays ; restez, quoi qu'il arrive, les défenseurs de l'ordre.
« Quant à moi, mon plus grand honneur est de vous avoir commandés ; mon plus viſ désir, de me retrouver avec vous chaque fois qu'il s'agira de servir la France. »

La nouvelle de la paix fut accueillie avec allégresse par nos mâles et courageux enfants de l'Auvergne qui, fiers de leur concours dans une lutte gigantesque de laquelle est sorti intact l'honneur de la nation française, mais douloureusement affectés de l'insuccès de nos armes, reconnurent combien devenait impérieuse la nécessité de cesser une lutte menaçant d'anéantir des départements respectés par l'invasion et représentant alors la seule source féconde de notre malheureuse France. Ils rendirent un juste hommage à la sagesse du sentiment qui dicta la paix au sein de l'Assemblée nationale, et déposèrent les armes en hommes de cœur, disposés à s'en servir

encore si un jour, la France, revendiquant les droits sacrés de son indépendance territoriale, faisait appel à leur dévouement pour arracher des mains de l'ennemi deux provinces françaises arbitrairement enlevées du sein de la nation qui ne doit aspirer, désormais, qu'à reconquérir ses joies, ses richesses, sa grandeur, sa gloire !
Mûris à l'école de l'adversité, grandis par les souffrances, ces enfants de la vieille Auvergne seront toujours prêts à se grouper autour du drapeau français dont ils ont encore ennobli les couleurs par l'héroïsme de leur défense sur les champs de bataille de Beaugency, de Vendôme et du Mans.

———————

Le 18 mars, ils se dirigèrent vers leur pays natal et arrivèrent à Aurillac le 29, dit le *Moniteur du Cantal*, après une marche non interrompue de douze jours, mais dont les fatigues n'étaient rien auprès de celles de la campagne et qui se trouvaient, d'ailleurs, singulièrement allégées par la suppression des armes, des effets de campement et surtout par l'encourageante perspective de retrouver le toit paternel où ils étaient si impatiemment attendus. Aussi n'avons-nous remarqué sur toutes les figures que cette mâle vigueur, que devait donner la vie des camps aux robustes constitutions de nos montagnards. Les costumes avaient subi quelques-unes de ces métamorphoses fréquentes au milieu des hasards de la guerre ; c'est ainsi que plus d'un mobile avait remplacé le pantalon et la vareuse d'ordonnance par le pantalon garance et la capote de la ligne, dont la supériorité comme confortable leur était si bien démontrée. On a remarqué aussi que l'effectif de la colonne était réduit dans de notables proportions, et nous devons détromper ceux qui pourraient croire que tous ces vides sont l'œuvre des maladies ou des balles prussiennes : il n'y a là qu'un effet du très-grand empressement qu'ont mis les hommes à regagner leurs foyers, empressement que l'autorité n'avait pas jugé à propos de contrarier. C'est ainsi qu'en mettant le pied sur le sol du département, bon nombre de mobiles ont regagné leur demeure par la route la plus directe, sans compter ceux qui, plus impatients encore et surtout moins épuisés sous le rapport financier, ont demandé aux voies rapides une abréviation dont les ressources du porte-monnaie limitaient seules l'étendue.

M. le commandant **BOUSCAREL** conduisait le détachement.
Cet officier supérieur, élevé au grade de chevalier dans, l'ordre de la Légion-d'Honneur, après les batailles du Mans, fut chaleureusement accueilli, à sa rentrée à Aurillac, par la compagnie des pompiers de la ville, plusieurs escouades de la garde nationale sédentaire, la fanfare, suivis d'une foule nombreuse et empressée de témoigner à ces braves enfants du Cantal, qui avaient si noblement payé leur dette à la patrie, les vifs sentiments de sympathie, de reconnaissance et d'admiration qui l'animait.

Dès leur arrivée, le colonel **de CAMBEFORT,** adressa à ces braves enfants, qui aspiraient tant à revoir leur ancien commandant, qui fut toujours pour eux, moins un chef qu'un père dévoué, cet ordre du régiment :

Appelé à l'honneur de vous commander, je me suis efforcé de remplir ma tâche, rendue difficile, surtout par les circonstances pénibles dans lesquelles nous nous sommes trouvés, ne demandant d'autre récompense que l'honneur de vous conduire à l'ennemi et la satisfaction de vous ramener dans vos foyers. Cette dernière faveur, à laquelle j'attachais tant de prix, j'en ai été privé par des circonstances indépendantes de ma volonté, qui m'ont enlevé jusqu'à la possibilité d'aller au-devant de vous, à votre arrivée à Aurillac, afin d'avoir le bonheur de vous revoir, de vous offrir mes remerciements, mes éloges, mes recommandations et mes adieux !

« Voici ce que je me proposais de vous dire :

« Officiers, sous-officiers et soldats,

« Après une des plus rudes campagnes de nos temps modernes, vous allez rentrer dans vos familles. Là, vous oublierez bien vite vos fatigues, vos privations et les dangers que vous avez courus. Conservez néanmoins, les principes d'ordre, de discipline et d'abnégation que vous avez contractés ; ne négligez pas non plus votre instruction militaire ; faites, au contraire, tous vos efforts pour la propager, car faut que la France se militarise avant de faire un nouvel appel à votre courage et à votre patriotisme.
Réservez aussi un bon souvenir à vos chefs et à vos camarades, afin que le jour, qui ne peut être bien éloigné, où vous entendrez de nouveau sonner la marche du régiment, vous vous retrouviez tous dans vos rangs respectifs, avec transport, avec enthousiasme, et surtout avec plus de confiance, car alors vous aurez pour vous l'expérience acquise, l'avantage de retrouver de bons amis, des frères d'armes, des officiers dont vous connaissez le dévouement, et la certitude de vaincre un ennemi qui ne vous a été supérieur que par le nombre.
« Si vous n'avez pu sauver la patrie, en arrêtant l'invasion, vous avez du moins contribué à sauver son honneur !

OFFICIERS SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS,

« Je vous fais mes adieux ! Recevez mes remerciements, pour votre concours, surtout pour votre dévouement, pour les marques d'estime et de sympathie que vous n'avez cessé de me témoigner jusqu'à ce jour. »

Les officiers du 1er bataillon de la garde nationale mobile du Cantal, dit le *Moniteur* dans son numéro du 4 avril, n'ont pas voulu se séparer sans avoir une dernière réunion. Ils ont tous assisté, dimanche dernier 2 avril, à un dîner présidé par le lieutenant-colonel de Cambefort. Quand nous disons tous, par malheur, cela n'est pas complètement exact : MM. de Latour d'Auvergne et Genestal, faits prisonniers à la bataille du Mans, manquaient à la fête ; mais la fête elle-même eût été impossible sans la présence du colonel de Cambefort.
On sait quels regrets et quelle douleur les soldats et les officiers de la mobile du Cantal ont éprouvés lorsque la maladie a obligé M. de Cambefort à s'arrêter à Vendôme, pendant que l'armée de la Loire continuait son mouvement de retraite sur le Mans ! Chacun a compris qu'il perdait un ami et presque un père. Aussi quelle joie, en arrivant à Aurillac, d'y retrouver M. de Cambefort relevé de sa maladie, toujours plein d'esprit et de cœur, et avec ce regard de franchise et de loyauté qui donnait confiance à tous ! Lorsqu'un homme a su inspirer les sentiments que le colonel de Cambefort a inspirés aux officiers et aux soldats placés sous ses ordres, c'est qu'il mérite d'être aimé.
Les officiers de la garde mobile du Cantal ont été heureux de posséder à leur réunion de dimanche dernier, en face de M. de Cambefort et à la place d'honneur que lui avait cédée le commandant Bouscarel, M. l'abbé Delort.
M. l'abbé Delort s'est montré, jusqu'au dernier jour de la campagne, un aumônier militaire courageux, dévoué, et d'une délicatesse parfaite dans ses relations avec chacun. Brave avec simplicité sur le champ de bataille, empressé à porter aux blessés et aux mourants les secours de son ministère, il savait encore, pendant l'intervalle des combats, charmer tout le monde par les qualités

de son caractère et l'aimable tolérance de la religion. La réunion de dimanche eût été incomplète sans lui.
Les officiers de la mobile du Cantal ont formé le projet ou du moins exprimé le vœu de se réunir tous les ans à une date fixe. On ne peut qu'applaudir à cette bonne pensée ; il faut aussi longtemps que faire se pourra, perpétuer la tradition de la campagne qui vient de se terminer, campagne bien dure et bien triste, mais qui n'a pas été sans quelque honneur ; il serait à désirer, surtout, que la constante union qui a régné entre les officiers de notre mobile ne fût pas seulement pour chacun d'eux un agréable et précieux souvenir, mais restât toujours et pour tous une heureuse réalité.

Au lendemain de cette fête, M. le colonel de Cambefort disait dans le *Moniteur du Cantal* :

« Je m'empresse de porter à la connaissance du régiment la lettre suivante que vient de m'adresser M. le général de division de Roquebrune, en réponse à l'invitation qui lui avait été faite par les officiers de vouloir bien se rendre au milieu de nous, afin d'assister au banquet d'adieu :

« Mon cher colonel,

« Je n'ai reçu qu'hier soir la lettre collective de MM. les officiers du premier bataillon du 72e de mobiles.
« Je vois votre nom en tête et je m'adresse à vous pour vous prier de leur dire combien j'ai de regrets d'avoir manqué l'occasion de me trouver encore une fois au milieu de ces hommes courageux qui ont prêté avec tant de désintéressement leur concours à la défense du pays.
« Faites-leur savoir aussi que je suis touché jusqu'au fond du cœur des sentiments qu'ils me témoignent, et veuillez agréer pour vous et pour eux, mon cher colonel, l'expression de ma reconnaissance et de ma plus vive amitié. »

« Signé de ROQUEBRUNE. »

Peu de jours après, on lisait au *Moniteur* :
On n'a pas oublié la belle conduite des mobiles du Cantal dans la dernière campagne. Mgr l'évêque avait donné pour aumônier au premier bataillon M. l'abbé Delort, notre compatriote. Jamais choix ne pouvait être plus heureux. Ce que ce digne prêtre a été pour les hommes confiés à ses soins, ce qu'il a montré de dévouement et de sollicitude, nous avons eu occasion d'en entretenir plusieurs fois nos lecteurs, mais le colonel et les officiers du bataillon ont voulu l'exprimer eux-mêmes au vénérable pontife. Parler le langage du cœur au bon prélat, c'est trouver de l'écho dans le sien, et voici la réponse que M. de Cambefort, commandant du bataillon, a été chargé de transmettre aux heureux signataires de cette adresse :

« MONSIEUR LE DIRECTEUR,

« Permettez-moi d'avoir recours à la publicité de votre journal, afin de porter à la connaissance des officiers du premier bataillon de la garde mobile du Cantal, la lettre que je viens de recevoir de Mgr l'évêque du diocèse, en réponse à une lettre de remerciements et de reconnaissance, que nous avions adressée à Sa Grandeur, lui faisant connaître en même temps, la belle conduite de notre aumônier pendant la dernière campagne.

« Veuillez, etc. etc. etc.

« DE CAMBEFORT. »

Les mobiles du Cantal et récits de campagne (1870-1871) – Auteur : Sautet Raymond, ex-capitaine du 1er bataillon de la Garde Mobile du Cantal – 1871 - Bibliothèque municipale de Lyon | Numelyo cote SJ IF 480/504 2 – Droits : licence ouverte – saisie 2024

ÉVÊCHÉ
DE
SAINT-FLOUR,

« MONSIEUR LE COLONEL,
« MESSIEURS LES OFFICIERS,

« Votre lettre m'a profondément touché. Permettez que les premières lignes de ma réponse vous portent l'expression de mes sincères remerciements.
« Comme votre compatriote et votre évêque, je vous devais des preuves effectives de mon dévouement ; vous aviez en effet, des droits sacrés à tout mon intérêt, lorsque vous vous montriez vous-mêmes si généreusement dévoués à la cause de notre malheureuse France. - Moins âgé ou dans une autre position, j'aurais ambitionné l'honneur de partager vos fatigues et vos dangers. La tâche qui ne m'est point échue, un de mes prêtres a su la remplir et se concilier votre estime et votre confiance. - Parmi les services qu'il vous a rendus, vous aimez à faire mention spéciale du *bien qu'il a fait à vos âmes.* Merci, mille fois merci, Messieurs, de ce témoignage. Il vous honore en même temps qu'il est pour votre digne aumônier, une douce récompense. Chez vous se réunissent, on le voit, les meilleurs sentiments qui puissent faire battre de nobles cœurs : le sentiment chrétien, l'amour de la patrie. En présence de votre belle conduite et de celle de M. l'abbé Delort, ma reconnaissance se partage sans s'affaiblir ; vous y avez ensemble des droits impérissables. Envers vous, puisque je ne puis autrement acquitter ma dette, je ne me départirai jamais de la plus affectueuse estime ; quant à M. l'abbé Delort, il peut être sûr que je n'oublierai point ses services. - Les nécessités administratives ne me permettent pas toujours de suivre au promptement que je le voudrais les inspirations de mon cœur. Vous l'avez compris, Messieurs, et je vous remercie de la délicatesse de vos procédés, je veux dire de l'expression contenue de vos désirs ; mais d'avance, je peux vous l'assurer, si les circonstances m'imposent quelque lenteur, je saurai tenir compte des intérêts accumulés au jour où il me « sera donné de faire honneur à ma parole.
« Veuillez agréer, Messieurs, l'hommage de ma considération la plus distinguée et de mon parfait dévouement.

« P. S. EVÊQUE DE SAINT-FLOUR. »

****